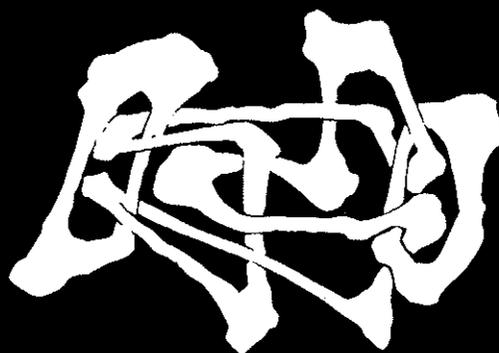


école lacanienne de psychanalyse

littoral



la déclaration de sexe

N° 23/24 - Revue trimestrielle - Octobre 1987 - Erès



LA DÉCLARATION DE SEXE

Un sexe ou l'autre	3	<i>Jean Allouch</i>
Entre l'homme et la femme il y a l'a-mur	25	<i>Philippe Julien</i>
De l'albur	35	<i>Rodrigo Toscano</i>
Brefs aperçus sur l'hypothèse de la bisexualité chez Freud	57	<i>Guy Le Gaufey</i>
Masculin et féminin	63	<i>Wilhelm Fliess</i>

INTENSION ET EXTENSION DE LA PSYCHANALYSE

Pour une lecture de Louis Wolfson	73	<i>Albert Fontaine</i>
Crux Logicorum	103	<i>Michel Grangeon</i>
La prise « en passant » de <i>La Lettre volée</i>	133	<i>Raphaël Brossart</i>
Chronique du séminaire de J. Lacan	153	<i>Gérôme Taillandier</i>

RÉCRÉATIONS TOPOLOGIQUES

Sur la compatibilité de la bande de Moebius et du tore	157	<i>Anne-Marie Ringenbach</i>
---	-----	------------------------------

LECTURES

L'art de l'enveloppement au Japon	203	
--	-----	--

littoral

Sont de la revue

COMITÉ DE RÉDACTION

Jean Allouch, Philippe Julien,
Guy Le Gaufey, Erik Porge (direction),
Mayette Viltard.

CORRESPONDANTS

• FRANCE

C. Amirault (*Bordeaux*), C. Bertrand (*Le Havre*), J. Briffe (*Antibes*), B. Casanova (*Tours*), E. Decocq (*Reims*), M. Demangeat (*Bordeaux*), J.-P. Dreyfuss (*Strasbourg*), J. Fourton (*Limoges*), P. Alerini (*Marseille*), M. Gauthron (*Angers*), N. Glissant-Succab (*Antilles*), P. Marie (*Nice*), J. Milbau (*Nîmes*), D. Poissonnier (*Lille*), A.-M. Ringenbach (*Le Havre*), M. Thiberge (*Toulouse*), F. Wilder (*Montpellier*), H. Zysman (*Besançon*)

• ÉTRANGER

J. Bennani (*Rabat*), D. Cromphout (*Bruzelles*), M. Drazien (*Rome*), B. Carber (*Barcelone*), S. Gilbert (*Oslo*), M. Halayem (*Tunisie*), G. Izaguirre (*Buenos Aires*), E. Maldonado (*Cordoba-Argentine*), F. Peraïdi (*Montréal*), Urania Perés (*Salvador de Bahia-Brésil*), W.J. Richardson (*Boston*), M.F. Sosa (*Mexico*).

Rédaction

1, rue Mizon, 75015, Paris

Administration

Editions Erès, 19, rue Gustave-Courbet,
F 31400 Toulouse.

Abonnements (voir p. 221)

Diffusion France & Étranger

Diffédit, 96, bd du Montparnasse,
75014 Paris.

Maquette : A. Mouvet, Xia Jia-nong
(dessin de couverture)

Un sexe ou l'autre

Sur la ségrégation urinaire

Jean ALLOUCH

Ces ruses et ces violences sont la faute du malin génie qui brouille le peuple nomade des clefs avec la tribu sédentaire des serrures. Des cris déchirants et grotesques sont poussés d'un bord à l'autre.

M. Tournier, *Petites proses*, p. 20.

I VITELLI DEI ROMANI SONO BELLI

C.L.G. éd. critique, p. XI.

Inconvenance mineure ?

Il y a certains lieux où personne ne peut se rendre à la place de l'autre. Tels semblent en tout cas être la salle d'accouchement pour la mère porteuse, la chambre d'hôpital pour le malade, la table pour le mangeur, la salle d'examen pour le candidat, le divan pour l'analysant, le lit conjugal pour la jeune mariée, le court de tennis pour le joueur professionnel, la table pour le bridgeur, ... etc.

Ce dernier cas nous suggère pourtant que le critère qui garantirait qu'il s'agit bien d'un tel lieu n'est pas défini sans ambiguïté. Je puis en effet imaginer que quelqu'un « prenne ma place » dans un tournoi de bridge, et il faut toute une nouvelle de Thomas Bernhard¹ pour saisir que la chose est, là aussi, bel et bien exclue.

Un groupe d'amis dîne au restaurant. A un moment donné l'un d'entre eux s'apprête à quitter la table d'une façon impromptue ; à l'indiscrete question « Où vas-tu ? », il répond : « Là où tu ne peux aller à ma place ! ». Curieusement, on saisit tout de suite de quoi il s'agit.

1. Thomas Bernhard, « Waten », in *Amras*, Gallimard, Paris, 1987, p. 221-282.

Il est non moins étrange que celui ou celle qui se sera levé(e) se trouvera bientôt devant un choix forcé, aura à se déclarer « homme » ou « femme » ! Il y a là une situation d'autant plus étonnante que la sorte de décantation dont se trouve être porteur qui est alors confronté à un tel choix, décantation qui l'encombre et dont il a bien l'intention de se débarrasser au plus tôt, ne diffère en rien en fonction du sexe. A la banque, chacun peut bien procéder à un dépôt sans avoir à opter pour un guichet « hommes » ou « femmes ».

Il ne s'agit pas ici d'un choix du type « la bourse ou la vie » qui relève d'une tout autre logique puisque qui opte pour la première conserve la seconde alors que qui opte pour la seconde perd les deux. Non, il s'agit d'un choix beaucoup plus bête, d'une alternative où l'élection d'une des deux branches exclut ipso facto l'autre.

On aura compris que je n'évoquerai pas ici les cabinets familiaux, eux sexuellement non marqués. Cette non-détermination n'est d'ailleurs pas sans conséquences sur les rapports amoureux au sein de la famille comme l'a fort souligné Albert Cohen. Dans *Belle du seigneur* les amants construisent deux cabinets distincts et si éloignés l'un de l'autre qu'aucun des bruits provoqués en de tels lieux par l'un d'eux ne peut jamais parvenir à être entendu par l'autre. Ainsi leur amour ne sera-t-il pas contrarié par certaines pensées concernant ces activités peu ragoûtantes de l'autre. On sait que l'amour ainsi épuré n'en vire pas moins au vinaigre.

Parce qu'ils contraignent à un choix hommes/femmes, nous nous arrêterons à ces cabinets publics ou semi-publics, ceux de la clientèle d'un café, ceux qu'une municipalité met généreusement à la disposition de ses contribuables. Les mœurs imposent donc, en de tels lieux, ce que Lacan a désigné comme étant une « ségrégation urinaire ». Un certain préfabriqué contraint l'être parlant, porteur d'un objet qui l'encombre, à ne s'en dessaisir qu'après s'être déclaré d'un sexe ou l'autre.

Il y a quelque chose d'inconvenant dans un tel choix doublement forcé puisque la nature, en me refusant la possibilité de fuir ces lieux vers lesquels elle me dirige, exclut que je refuse de m'engager sur une des deux voies que me tend la société.

Il faudrait, afin d'étudier cette inconvenance, pouvoir témoigner des pensées qui traversent la caboche d'un transsexuel face aux deux portes étrangement semblables ; aussi de celles du travesti, du vrai ou pseudo hermaphrodite..., de tout un chacun à vrai dire qui s'éprouve n'être pas de plain-pied avec le mensonge d'une bi-sexualité qui serait purement et simplement une donnée.

Cette situation évoque celle, inverse, du paralytique pour lequel rien n'est prévu qui lui permettrait de déplacer comme bon lui semble son fauteuil roulant. Ici tout semble parfaitement prévu, mais comment savoir dans quel fauteuil je suis et si même, comme on

le prétend, il y a deux et seulement deux sortes de fauteuils ? Je dis « semble prévu » parce que je ne néglige pas le cri, désespéré ou furieux, du jeune enfant mâle contraint d'admettre qu'il n'est pas à la hauteur de l'urinoir où son père donne tranquillement satisfaction à son envie. Pour lui qui doit choisir la ridicule cuvette, que veut dire qu'on l'ait aiguillé à « hommes » ?

Mais rien de tel qu'un mot d'esprit pour faire entendre l'inconvenance de ce choix, son... inconvénient. Deux lettrés se rencontrent et l'un demande à l'autre : « Comment donc sont les toilettes à l'Académie Française ? » ; l'autre, comme il se doit, ne sait que répondre, ce qui permet au premier de conclure : « Il y a bien deux portes, l'une marquée Hommes, l'autre Marguerite Yourcenar ».

L'invention du signifiant

Bien avant que Lacan n'avance qu'il *n'y a pas de rapport sexuel*, il est à remarquer que les deux termes « hommes » et « dames », et tels que les met en jeu la ségrégation urinaire, interviennent, dans son texte sur *L'instance de la lettre dans l'inconscient* comme opérant le premier pas de son « détournement »² de la linguistique saussurienne. L'enjeu le plus manifeste de ce texte est donc une certaine définition du signifiant. Mais pourquoi avoir fait ici intervenir ces deux termes censés marquer la différence sexuelle ? Une autre problématique est discrètement présente, que nous pouvons d'abord indiquer avec cette interrogation : à coupler ainsi ces deux termes, qu'en résulte-t-il concernant la question du sujet dans son rapport au sexe ?

Ce texte déploie en effet deux problématisations différentes de la déclaration de sexe. Nous les étudierons en considérant leurs données, lesquelles ne sont pas si simples qu'on peut d'abord le penser.

Lorsqu'il écrit *L'instance de la lettre dans l'inconscient* Lacan n'a pas encore forgé sa définition du signifiant comme « ce qui représente le sujet pour un autre signifiant » ; il ne dispose donc pas non plus d'une distinction nette entre « signifiant » et « signe ». Ainsi ce texte devrait-il figurer, dans les *Ecrits* bien avant la charnière intitulée « Du sujet enfin en question » (le sujet cartésien ne se trouvant, dans le frayage de Lacan, effectivement et « enfin » « en question » que du fait de son abord par le signifiant). Il y a là un masquage qui mérite d'être signalé : le véritable positionnement du symbolique n'est pas, comme le suggère la mise en ordre des *Ecrits*, le Rapport de Rome de septembre 1953 ; il lui est postérieur de pas moins de huit années. C'est exactement le 6 décembre 1961, donc au cours

2. Le mot est dû à J.L. Nancy et P. Lacoue-Labarthe, *Le titre de la lettre*, éd. Galilée, Paris, 1973.

du séminaire sur *L'identification*, que Lacan, pour la toute première fois, formule sa définition du signifiant, le distinguant alors et désormais nettement du signe. Il y a, ce jour-là, une épuration radicale de la fonction représentative du signifiant, mais qui, d'une part est introduite sans tambours ni trompettes et dont les conséquences, d'autre part, ne seront dégagées que petit à petit. En ponctuant d'une certaine façon le rassemblement de certains de ses écrits, Lacan, en 1966, brouille les cartes³. Hormis dans « Subversion du sujet » et « La science et la vérité » (le premier texte publié pour la première fois en 1966, le second daté du temps même du rassemblement des *Ecrits*) on ne trouve en effet dans ce recueil, et pour cause, aucune mention de la définition proprement lacanienne du signifiant. C'est aussi dire que le traitement des questions (les psychoses, la direction de la cure, l'inconscient, la sexualité féminine, ... etc.) y est opéré hors l'incidence de la définition lacanienne du signifiant.

Cette remarque n'est pas ici annexe ; elle nous permet de préciser notre questionnement d'aujourd'hui. Qu'en est-il d'un rapport hommes/dames dès lors que le signifiant n'est pas radicalement distingué du signe, dès lors que les dimensions symbolique et imaginaire restent en continuité ?

Première confrontation : le détournement du signe

Considérons donc d'entrée le schéma saussurien du signe linguistique. Le voici :



Schéma 1

Lacan commence par ré-écrire autrement ce qu'il présentera, dès lors, comme l'algorithme fondateur de la linguistique :

$$\frac{S}{s}$$

Une confrontation simple de ces deux écritures nous livre un certain nombre d'enseignements :

3. Cf. Jacques Lacan, « Petit discours aux psychiatres », inédit, 1967. Lacan évoquait, dans cette conférence, « le contexte de bagarre dans lequel moi je pousse tout ça ». Le brouillage ici noté est à situer dans ce contexte de bagarre. Il y a une politique de la théorie.

1) Comme déjà Barthes⁴, Lacan fait passer dessus ce qui est dessous et dessous ce qui est dessus.

2) Là où Saussure et Barthes usaient d'abréviations, ([Sign^e] et [Signⁱ] pour le premier, [Sa] et [Sé] pour le second), Lacan fait intervenir une acrophonie stricte ; étant donné qu'il s'agit dans les deux cas (non par hasard mais par le fait d'une racine commune) de la même première lettre cette acrophonie tend à homogénéiser les deux ordres distincts du signifiant et du signifié, homogénéisation qui est alors contrée par

3) La majuscule portée sur le « S » de « signifiant » (chez Saussure cette majuscule n'intervient pas comme distinguant signifiant et signifié, cette distinction étant produite par les deux différents indices « é » et « t » sur la commune base du « Sign » — lui affublé d'une majuscule).

4) Lacan supprime l'ellipse qui, chez Saussure, a la valeur d'un déterminatif du signe linguistique.

Cette dernière intervention, qui casse le signe linguistique saussurien comme le physicien casse l'atome et qui, elle aussi, produira en tout cas chez Lacan une réaction en chaîne, renforce le rôle de la barre ; ce renforcement ne s'écrit pas comme tel dans l'instant présent du frayage lacanien, mais déjà le commentaire le souligne : il y a une « barrière résistante à la signification »⁵.

Les deux ordres, marqués grand S et petit s sont donc distincts, comme le démontre qu'il y ait, à partir de cet algorithme, une étude possible « des liaisons propres au signifiant »⁶. Parallèlement « il n'est aucune signification qui se soutienne sinon du renvoi à une autre signification »⁷.

Or qu'il y ait un ordre du signifiant et un ordre du signifié implique que, même à se lier à un signifié, le signifiant n'atteindra pas pour autant la chose. L'existence de chacun de ces deux ordres implique qu'il ne saurait jamais y avoir une simple « correspondance bi-univoque du mot à la chose »⁸. Si, grâce à l'algorithme, une

4. Roland Barthes, *Eléments de sémiologie*, II, 4. Cité par J.L. Nancy et P. Lacoue-Labarthe, *op. cit.*, p. 39.

5. Jacques Lacan, *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 497.

6. *Ibid.*

7. J. Lacan, *op. cit.*, p. 498.

8. J. Lacan, *op. cit.*, p. 497. Saussure avait récusé l'identification de la langue comme « nomenclature » (cf. *Cours de linguistique générale*, p. 97). Je cite pourtant ici Lacan en raison de la radicalisation, chez lui, de cette récusation. Une telle radicalisation tient au statut de l'objet en psychanalyse. Saussure l'entrevoit, mais ailleurs que dans son cours, notamment dans son étude du vers saturnien. Il est remarquable qu'on y rencontre la problématique du « redoublement » que Lacan fait intervenir sur le *Cours* (cf. J. Starobinski, *Les mots sous les mots*, Gallimard, Paris, 1971, p. 20).

phonologie (et non plus une phonétique) et une sémantique deviennent possibles, il n'en reste pas moins qu'elles se payent d'un certain prix, mais ailleurs que là où elles se constituent et nommément à l'endroit de la référence. Si le signifiant renvoie au signifiant, si la signification renvoie à la signification, comment concevoir désormais le lien des mots aux choses ? Certainement pas, certainement plus sous le mode de la correspondance bi-univoque.

De là provient que Lacan déclare ensuite « fautive » l'illustration qu'il dit être « classique » de l'algorithme. Notons qu'il n'y a jamais eu nulle part une telle illustration de l'algorithme, ne serait-ce que pour cette raison que c'est lui, Lacan qui, cet algorithme, vient de le forger. L'illustration est celle-ci :



Schéma 2

Ainsi que l'ont noté Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, le schéma qui, chez Saussure, correspond au plus près à cette illustration est le schéma suivant :

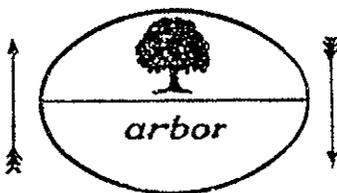


Schéma 3

Une bévue dans la linguistique

Un dessin d'arbre apparaît pour la première fois dans le *Cours de linguistique générale* afin de figurer la langue comme nomenclature soit ce que rejette Saussure non sans nous indiquer pourtant que cette vue simpliste (qui associe ce dessin à ARBOR) « peut nous rapprocher de la vérité » (C.L.G., p. 95). Puis vient le schéma ci-dessus, accoté à cet autre et comme le redoublant :

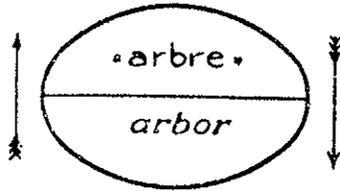


Schéma 4

Tullio de Mauro, à qui nous sommes redevables d'une édition critique du C.L.G., nous apprend que le schéma comportant ce dessin de l'arbre n'est pas de Saussure, qu'il est dû à une initiative, qu'il juge malencontreuse, de ses éditeurs. Elle l'est en effet si on le lit comme transcrivant la langue comme nomenclature. Je voudrais pourtant montrer ici que cette initiative des éditeurs, loin d'être sans rapport avec la doctrine saussurienne, s'y présente en effet comme une bévue mais au sens où nous l'entendons dans l'analyse. En cette bévue fait retour ce qui, du frayage de Saussure, a dû être écarté pour la mise en place elle-même de la doctrine, à savoir cette spécificité de l'écrit dont Saussure a certes la pratique (et au point de se reconnaître lui-même *épistolophobique* — cf. C.L.G. p. 345) mais qu'il n'a pas admise dans sa doctrine. Ainsi aurait-il dit, dans ses leçons de linguistique générale : « Langue et écriture sont deux systèmes de signes distincts ; l'unique raison d'être du second est de représenter le premier. » Puis, vilipendant ceux qui donnent le rôle principal au mot écrit : « C'est comme si, l'on croyait que, pour connaître quelqu'un, il vaut mieux regarder sa photographie que son visage » (C.L.G. p. 45). L'écriture ne serait-elle qu'une fidèle transcription du parlé ?

Cette bévue éditoriale vient se placer, dans le C.L.G., juste avant la transcription de l'ultime cours de Saussure, celui où il franchit, d'ailleurs non sans insatisfaction chez lui, son pas décisif, celui de substituer aux deux termes couplés du « concept » et de l'« image acoustique » les termes, eux aussi couplés, de « signifié » et « signifiant ». Cette substitution intervient donc bien après sa propre « erreur » (Starobinski *dixit*) qu'aurait été son étude des anagrammes, entre le 2 et le 19 mai 1911. Il s'agit de définir la nature du signe linguistique.

À l'étudier de près, ce schéma 4 se révèle bizarrement fait. A la place du concept le mot « arbre » est mis entre guillemets, à la place de l'image acoustique nous trouvons le mot latin *arbor* écrit, comme à l'instant même, en italique. Quelle est la fonction de ces guillemets, celle de cette italique ? Les guillemets, en un usage inhabituel, interviendraient-ils comme un déterminatif qui nous indi-

querait qu'il s'agit du concept de l'arbre ? Ceci n'est pas évident pour cette raison au moins que nous voyons ces mêmes guillemets, page 162 du C.L.G. marquer aussi bien le signifié « juger » que le signifiant « *juger* ». Par contre est maintenue, page 162, la différence des deux écritures.

La mise en jeu, ici, de ce degré zéro de la translittération (conjonction de deux écritures, l'une courante, l'autre italique) est-elle un pur fait de commodité sans aucune portée doctrinale ?

Remarquons que le graphisme du schéma 3, s'il était apparu hors le contexte universitaire où il a été promu, par exemple sur une tablette d'argile ou sur un papyrus, aurait sans difficulté été lu comme une translittération elle patente puisque le tracé du dessus écrit pictographiquement ce signifiant que l'inscription du dessous écrit alphabétiquement, la barre marquant la séparation de ces deux modes d'écriture. En rendant explicite, dans la doctrine, l'incidence de la translittération les zélés élèves auraient-ils mis le doigt sur cela même qui a marqué, mais par défaut, la doctrine saussurienne, qui l'a rendue si insatisfaisante pour son inventeur ?

Lorsqu'il présente la méthode de délimitation du signe linguistique Saussure ne peut éviter de s'en remettre à une translittération : il produit deux façons d'écrire, en français, une séquence rendue tout d'abord en une écriture phonétique. Il ne s'agit plus ici du degré zéro de la translittération mais d'une interprétation fondée sur une homophonie, d'un chiffrage d'un écrit par un autre, d'une façon d'écrire par une autre qui, pour relever de la même famille de l'écrit, n'en est pas moins, y compris saussuriennement parlant, une écriture différente.

L'écriture phonétique est ici appelée comme une sorte d'écriture de fond censée rendre toute séquence acoustique possible en n'importe quelle langue et, de plus, antérieurement à la discrimination du signe comme tel, autrement dit en tant que séquence continue. Il y a là un incontestable forçage, comme apparaît forcée l'idée qu'existerait, antérieurement à toute intervention de langue, un univers des significations, lui aussi continu. Si la forgerie d'un alphabet phonétique international donne quelque consistance au continu acoustique (il s'agit de ce « préjugé hiéroglyphiste » décrit par Madeleine David), il est patent, par contre, que l'idée d'un « alphabet sémantique international » est une irréalisable fantaisie. Elle n'en est pas moins nécessairement impliquée dans ce qui s'est décanté comme doctrine saussurienne. On peut en noter ici concrètement l'incidence : « *arbor* » est écrit en latin pour cette raison que cette langue, dans le discours scientifique (évoquons celui des botanistes), vaudrait comme alphabet sémantique international (mais justement, elle n'est à cette place qu'en tant que nomenclature).

Nous opposons cette doctrine au frayage saussurien non sans raison

puisqu'elle s'est établie aux dépens des questions les plus vives de ce frayage. Ainsi un Tullio de Mauro rejette-t-il la problématique des anagrammes comme non-pertinente alors qu'elle met au travail la question pour Saussure fondamentale, celle de l'identité, de la particularité de la lettre. Qu'est-ce qui fait la lettre identique à elle-même ? En quoi consiste sa discrétion ? Le frayage saussurien est parti de là, ratant la découverte de la *nasalis sonans* (N = alpha) comme Freud avait manqué celle de la cocaïne. La dérobaude de Meillet convoqué à se prononcer sur la validité de l'étude des anagrammes, puis la non-réponse de Pascoli ont certes échaudé Saussure. Mais ceci n'enlève rien au fait que l'idée de la consécuitivité et de la linéarité du signe linguistique soit venue au jour dans le fil de ce travail sur les anagrammes. Peu loquace dans ses dernières années, Saussure se tournera, mais en solitaire, vers la sinologie.

Ainsi pouvons-nous affirmer que Lacan, en prenant appui sur la « fausse illustration » de l'algorithme rejoint, par-delà la doctrine, le frayage de Saussure. Il réitérera ce geste en saluant, lorsqu'elle sera connue, l'étude des anagrammes.

Deuxième confrontation : intervention de l'écrit

Nous voici donc en présence de deux nouveaux schémas (2 et 3) qu'il est aussi possible de confronter. Les remarques 1) et 4), issues de la confrontation précédente, restent valables. La nouveauté principale réside dans l'intervention, ici impossible à méconnaître comme telle, de l'écrit. Nous retrouvons en effet ici mises en jeu les trois opérations que j'ai distinguées dans *Lettre pour Lettre*.

1) Le schéma présenté par Lacan vaudrait comme une transcription — fautive, mais qui n'en reste pas moins une transcription — de celui de Saussure.

2) Il traduit un des termes du schéma saussurien, *arbor* devenant ainsi ARBRE. La traduction apparaît ici pour la première fois dans ce texte. Il s'agit d'une traduction qui, loin d'être innocente, se trouve avoir une certaine visée. Sa seule effectivité repousse le fantasme d'un alphabet sémantique international ; mais elle va aussi rendre possible le jeu anagrammatique du signifiant et de la barre elle-même : il y a anagramme stricte entre « arbre » et « barre ». Ainsi la traduction tire-t-elle la barre, qui semblait à mi-chemin entre signifiant et signifié, du côté du signifiant, suggérant, avec cette proximité du signifiant et de la barre, que celle-ci tient son épaisseur de celui-là.

3) Il réintroduit la translittération méconnue dans la doctrine saussurienne.



Toilettes classiques (dessin n° 1)

Mais pourquoi a-t-il fallu, alors que semble-t-il nous tenions le bon bout puisque nous avons l'algorithme, introduire ce second schéma qui nous paraît ouvrir une polémique que l'algorithme, s'il était bien tel qu'il se nomme, rendrait périmée ?

La raison en est qu'en cassant le signe linguistique l'algorithme déclenche une double catastrophe. Il rend d'une part « énigmatique », « d'un mystère total »⁹ le parallélisme du signifiant et du signifié. Tel est l'effet du renforcement de la barre, de la suppression du déterminatif du signe, un effet que Lacan, s'il n'en prend pas explicitement acte, note du moins comme tel en parlant du « glissement » du signifiant sur le signifié là où Saussure disait « flottement ». Mais d'autre part cette cassure du signe, en rapportant le signifiant au signifiant et la signification à la signification enlève aussi au signe toute portée déictique, et rend ainsi non moins « énigmatique » le lien du mot à la chose.

L'intérêt de l'illustration fautive, l'intérêt qu'elle défend, consiste en ceci qu'elle suggérerait l'existence d'un certain lien bi-univoque du mot à la chose. Bien entendu ne s'agit-il pas de la chose mais de son image, et d'une image qui mérite d'être reconnue comme un

9. J. Lacan, *op. cit.*, p. 499.



Une figuration de l'exemple construit par Jacques Lacan (dessin n° 2)
 (Les trois dessins et la bande dessinée de cet article sont de Gilles Janet)

pictogramme puisqu'elle donne la chose en tant que signifiée, autrement dit prise dans le filet du langage. Une certaine ambiguïté persiste pourtant, que va réduire l'« exemple construit »¹⁰ par Lacan.

Voici tout d'abord ce schéma donné par Lacan :

HOMMES DAMES

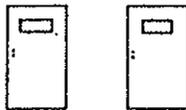


Schéma 5

Un regard un brin attentif sur le dessin ci-dessus (numéroté 1) figurant deux portes standard (à l'époque !) de toilettes suffit à nous révéler la sophistication du schéma de Lacan. Donnons-lui du corps en le dessinant à son tour et d'une façon telle qu'y apparaisse l'ensemble des détails mentionnés dans le texte (lesquels détails, on le verra, ne sont pas sans importance) et cette sophistication ne se manifestera que mieux (dessin numéro 2).

10. J. Lacan, *op. cit.*, p. 500.

Afin de préciser à partir de quoi se constitue, avec cet exemple, « la surprise d'une précipitation du sens inattendue »¹¹, confrontons-le à cet autre, lui de mon cru :

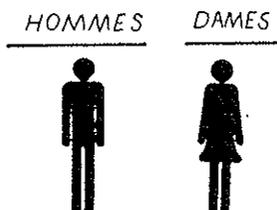


Schéma 6

Ici cohabitent deux « illustrations fautives ». Elles sont néanmoins proches du schéma-bévue du C.L.G. Chacune pourrait être entourée (mais elle ne l'est pas) d'une ellipse qui viendrait marquer qu'il s'agit bien chaque fois d'un signe linguistique. Au regard du schéma « saussurien » (il est « de Saussure » au sens ici cerné), ce nouveau schéma a l'avantage d'inscrire, avec la cohabitation de deux signes, le langage comme système de pures différences. C'est cette cohabitation des signes qui, dans la doctrine saussurienne, fait qu'il y a « flottement » et non pas « glissement » du signifiant sur le signifié. Elle donne sa signification à chacun des signes, elle consolide le sens.

L'exemple construit par Lacan se présente comme un *Witz* graphique. Il n'y a de surprise possible que parce que s'instaure une certaine consolidation du sens à l'encontre de laquelle se produit la surprise. Cette consolidation fait pencher les choses dans le sens de la doctrine saussurienne. Elle se doit d'être suffisamment engagée dans la version « saussurienne » du signe pour qu'advienne la surprise.

Troisième confrontation : sexe et signe

A comparer ces deux derniers schémas (schémas 5 et 6), deux remarques s'imposent. Premièrement il n'y a pas, dans l'exemple

11. *Ibid.*

construit (schéma 5), deux signifiants (l'un serait « hommes », l'autre « dames ») mais un redoublement¹² du signifiant. Le schéma inscrit ce fait en n'écrivant, au-dessous d'HOMMES DAMES qu'une seule barre continue.

Notons qu'en faisant jouer, au lieu du signe saussurien, ce redoublement, Lacan anticipe et d'une façon qu'il nous faut bien dire prodigieuse sur ce qu'on n'apprendra que quatorze années plus tard avec la publication d'un échantillon des recherches de « l'homme des fondements » sur les anagrammes. Ces travaux sur l'anagramme peuvent en effet être décrits comme une tentative d'établissement de ce qui sera la loi du redoublement (cf. la « loi de couplaison »). Ainsi donc, en faisant intervenir ce « redoublement » dans le C.L.G., Lacan jette-t-il un pont entre ce cours et les travaux sur les anagrammes, entre doctrine et frayage saussurien, alors même que tout le mouvement de constitution de la linguistique comme science n'était possible qu'à l'avoir coupé. On n'ignore pas ce fait à l'intérieur de la linguistique elle-même où insiste, mais jamais pleinement mis en œuvre, un mouvement de « retour à... » l'enseignement véritable de Saussure par-delà le C.L.G. (cf. C.L.G., p. V et XV). Tullio de Mauro va même jusqu'à affirmer qu'« une meilleure exégèse [des textes de Saussure] coïncide avec un progrès notable dans la théorie générale des faits linguistiques » (C.L.G. p. XV), phrase qui n'est pas sans résonner avec certaines affirmations de Lacan donnant les enjeux de son retour à Freud.

« Redoublement », ce mot est, en français, à double sens. On dit que des applaudissements (ou encore une douleur) « redoublent » pour signifier une exacerbation, une recrudescence, un renforcement. De ce point de vue le signifiant se trouverait encore davantage marqué comme signifiant. Le signifiant, avec son redoublement, serait porté au superlatif (cf. « Ce n'est pas joli joli », ou encore, dans l'onomatopée : « miam miam », « gnan gnan »). Mais le redoublement peut aussi jouer en sens contraire, non plus hyper mais hypo. Ainsi dit-on « elle est fofolle » pour signifier qu'elle n'est qu'un peu folle, ainsi puis-je appeler une « Micheline » « Mimi » pour lui signifier une tendresse effective mais mesurée. Le redoublement a une portée hypocoristique. L'intervention de ce jeu en « plus ou moins » démontre qu'avec son redoublement le signifiant perd son statut de signifiant, qu'il relève dès lors autant du registre de l'imaginaire que de celui du symbolique, qu'il relève donc de leur indistinction.

Ainsi se consolide, sur la base de cette indistinction, avec la

12. J. Lacan, *op. cit.*, p. 499.

« juxtaposition de deux termes »¹³, un sens que Lacan va jusqu'à dire « complémentaire »¹³. Ce terme est justifié dans et par la linguistique saussurienne : si le signe linguistique ne se cerne que par différence avec les autres signes, si c'est de cet être « ensemble » qu'il tient sa valeur, il n'y a jamais, sur une telle base, de valeur et, au bout du compte, de signification que complémentaire.

Un certain nombre de conclusions se laissent maintenant formuler quant à cette problématisation de la déclaration de sexe à partir des deux « signifiants » « hommes » et « dames » :

1) A vouloir se définir l'un par rapport à l'autre, les signifiants « hommes » et « dames » échouent à faire deux, deux signifiants localisés comme tels.

2) Ils perdent leur statut de signifiants.

3) Il y a indistinction des registres imaginaire et symbolique.

La question est de déterminer à quelles conditions il pourrait y avoir, dans un tel mode de la déclaration de sexe, une production d'un sens du sexuel comme de deux sexes complémentaires.

Reprenons, pour l'étude de ce *Witz* graphique qui fait réponse à cette question, la comparaison des deux derniers schémas (5 et 6). Elle montre que les deux portes semblables viennent ici à la place de ce qui serait deux pictogrammes, l'un pour « hommes », l'autre pour « femmes » (notons que ces pictogrammes sont aujourd'hui d'un usage qui va en se généralisant, en particulier dans tous les lieux de Babel — gares, aéroports, grands hôtels, lieux touristiques, musées, etc. — pour cette raison qu'ils permettent d'éviter l'inscription, sur chacune des deux portes des toilettes, d'autant de mots qu'il y aurait de langues).

Le schéma 6 est l'écriture de deux translittérations voisines. Celui de Lacan, par contre, même à ne pas tenir compte du caractère continu de la barre séparant S et s, met en échec la translittération puisque, même à envisager chacune des portes comme un pictogramme, nous aurions deux fois le même pictogramme pour deux termes différents.

Le statut de ces deux portes s'avère donc flottant ; comme le remarquent les auteurs du livre *Le titre de la lettre*, l'exemple de Lacan est à la fois fictif et, disent-ils, « réaliste », Lacan jouant, si j'ose le dire ainsi, sur les deux « tableaux ». Nous allons montrer qu'il ne s'agit pas exactement de cela mais d'une nécessaire réalisation de la fiction qui fait intervenir, à un certain moment de la démonstration, la dimension du réel.

13. J. Lacan, *op. cit.*, p. 500.

Ceci se trouve impliqué par le fait que la question posée, comme on l'a déjà noté, est double : non pas simplement celle du rapport signifiant signifié mais aussi celle du rapport du signifiant à la chose. Cette autre mais conjointe question se trouvera traitée non pas par le couple métaphore/métonymie mais par le couple connotation/dénotation. Lacan présente d'ailleurs ici ce *Witz* graphique comme « un coup bas dans le débat nominaliste »¹⁴. Il s'agit de savoir non seulement « comment le signifiant entre *en fait* dans le signifié » (je souligne), mais aussi quelle est « sa place dans la réalité »¹⁴.

La procession sexuelle

Et ici intervient ce personnage au regard clignotant : le myope. Ce « clignotant » évoque les feux d'une circulation qui n'est pas urinaire. Rouge et vert sont sans ambiguïté au regard de la décision de passer ou pas. « Clignotant », le feu pose un tout autre problème, qui laisse toute sa place à la contingence d'une situation à chaque fois particulière.

Nous ne sommes pas étonnés de voir le myope se demander s'il faut bien voir le signifiant dans les inscriptions HOMMES DAMES vers lesquelles il se dirige puisque notre analyse, en nous persuadant qu'il ne s'agissait pas à proprement parler du signifiant, nous a délivrés de notre aveuglement de voyant. Le myope, lui d'emblée, ne voit pas la situation d'ensemble, le rapport spatial des termes et des portes. Il peut voir dans le flou le jeu des termes et des portes mais il ne lit pas alors les termes, et, quand il s'approche pour les lire, leur place, au-dessus de chacune des portes, lui échappe complètement.

Or cette incapacité même lui donne accès à un savoir qui échappe aux autres. S'il est vrai qu'on puisse être à la fois myope et rusé on peut concevoir qu'au lieu du travail mental auquel il est contraint pour associer chacun des termes à chacune des portes (travail d'autant plus important que les termes ne sont précisément pas inscrits sur les portes : la sophistication du schéma de Lacan laisse sa place au myope), il prenne quelque distance et quelque temps pour observer ce à quoi les deux portes donnent lieu. Il lui apparaîtra qu'avec une certaine régularité les dames entrent à droite et les hommes à gauche et que ceci ne souffre pas d'exception. Le myope, autrement dit, tient compte de ce que Lacan nomme ici « la procession »¹⁴. Il se demande, lui, si ce n'est pas la procession elle-même, le fait que chacune des portes ne cesse de s'ouvrir et de se refermer pour

14. *Ibid.*

LE FORCÉ N° 29/24

s'ouvrir à nouveau, laissant passer d'un côté les soi-disant hommes et de l'autre les soi-disant femmes, qui donnerait son assise bi-sexuée au signifié et qui, par rebondissement à l'étage du signifiant, isolerait chacun des deux termes comme étant deux signifiants.

La procession réelle, qui, dans le réel, n'est pas moins redoublée que le redoublement du signifiant à l'étage supérieur, viendrait donc lever toutes les difficultés inscrites dans la construction de l'exemple. Chaque fois qu'une dame choisit d'ouvrir la porte de droite et entre dans les toilettes, qu'un homme choisit d'ouvrir celle de gauche et fait de même, leur acte vient colmater la faille qu'inscrit le schéma. Il y a donc lieu d'animer le schéma (au sens du dessin « animé »), de « réaliser » le schéma, de concevoir qu'à l'instant même où ils se présentent devant la porte un corps d'homme un corps de femme valent comme ce pictogramme dont l'absence créait la surprise. Le signifié « homme », le signifié « dame » existeraient bel et bien, puisque chacun qui va aux toilettes leur fait « honneur »¹⁴ en venant plaquer l'image de son corps sur telle ou telle porte, là-même où fait défaut le pictogramme.

Ceci n'est pas sans conséquences sur l'étage du signifiant. A supposer, ce qui n'est pas exclu, qu'un homme ou qu'une dame entrent exactement au même instant dans les toilettes, la position du problème de la sexuation serait celle du schéma 6 où la translittération est possible et donc où il y a bien un signifiant « hommes » juxtaposé à un signifiant « dames », l'un et l'autre ayant bien, alors, un sens complémentaire. Du coup la barre continue du schéma de Lacan pourrait être rompue pour donner deux barres et tout irait saussuriennement pour le mieux dans la sexualité de l'être parlant.

Seulement il y a un hic : tout irait pour le mieux si hommes et dames passaient leur vie entière à l'entrée des portes des toilettes, performance qui n'est pas sans répondant clinique.

Il faut tout de même un certain point d'appel pour que quelqu'un en vienne à s'inscrire de cette façon en ce lieu-là. D'où l'importance des fenêtres, explicitement marquées sur le schéma de Lacan, et à propos desquelles il ne me semble pas forcé de dire qu'elles se proposent comme fournissant au sujet un cadre pour son fantasme. Certes répartir les fantasmes en masculins et féminins nous paraît une entreprise délicate, encore que la chose ne soit pas radicalement absente chez Freud¹⁵, et la présence des graffiti par-delà la fenêtre est là pour témoigner qu'à cette répartition le fantasme peut ne pas trouver son compte.

A-t-on de cette façon réduit ce qui, entre hommes et dames, fait disparité ? Il ne le semble pas si on en juge par la poignée de la

15. Cf. S. Freud, « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité », in *Nérose, psychose et perversion*, P.U.F., Paris, 1973.

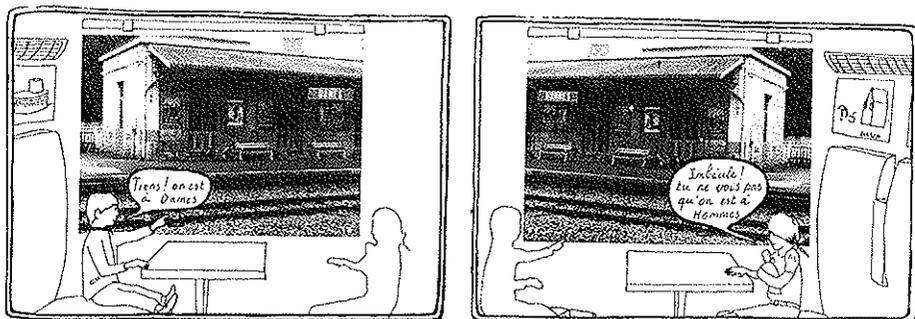
porte que Lacan ne manque pas d'inscrire en son schéma, seule marque d'une certaine dissymétrie, mais marque incontournable.

Concluons donc ce point. A supposer qu'un être parlant, pour s'assurer de son sexe, choisisse de s'en remettre au binôme « HOMMES DAMES », il ne peut produire chacun de ces deux termes comme un signifiant, les porter sur les fonts baptismaux du symbolique, qu'au prix de faire valoir son corps comme un pictogramme, c'est-à-dire au prix de renoncer à sa jouissance sexuelle. On a jamais vu en effet qu'un pictogramme jouisse. La ségrégation urinaire est au prix de cette renonciation à la jouissance du sujet comme affecté d'un sexe. La procession qu'elle ordonne parvient bien à produire « HOMMES » et « DAMES » comme deux signifiants mais pas sans réclamer de qui s'inscrit dans chacune des deux files, qu'il se limite strictement, dans son rapport aux deux sexes, à leur rendre les honneurs.

Ainsi donc, dans cet abord de la déclaration de sexe, le sujet ou bien ne parviendra pas à instaurer l'un ou l'autre sexe comme deux signifiants, ou bien y parviendra mais au prix de renoncer à sa jouissance sexuelle, ne trouvant dès lors sa jouissance que déplacée du sexuel aux lieux que Freud a marqués comme étant ceux des pulsions partielles.

Guerre des sexes

Si l'exemple construit ne trouvait que dans le réel de la procession le moyen de disjoindre, dans les deux termes HOMMES DAMES, ce qui relevait et du symbolique et de l'imaginaire (non sans quelque impasse dans la sexualisation du sujet) ces impasses elles-mêmes invitent Lacan à s'en référer à un autre exemple lui d'emblée réel. Il s'agit d'un souvenir d'enfance vécu par un frère et une sœur et rapporté, bien des années après, par celle-ci. Voici cet autre exemple ici présenté en bande dessinée :



Qu'en est-il d'une déclaration de sexe sous l'égide de la fraternité ?

Ce second exemple, nous le dirons « ferroviaire », prolonge l'intervention du personnage du myope dans le premier ; il rompt, comme déjà le myope, la vision d'ensemble : le frère, par le hasard d'un certain arrêt du train qui a fixé pour un temps son champ visuel, ne voit que DAMES alors que sa sœur et pour la même raison, ne voit qu'HOMMES (le schéma 7 donne la topographie de ces deux regards croisés qui sont aussi, on le verra, deux regards de croisés).

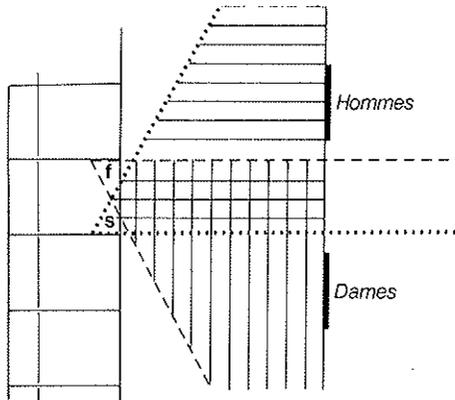


Schéma 7

Le problème précédent prétendait poser la déclaration de sexe avec deux signifiants, celui-ci l'aborde avec un seul signifiant mais deux êtres et, qui plus est, pris dans les mailles de la fraternité. Frère et sœur se font face à face et chacun voit midi à sa porte, le mi-dit de la vérité de son désir que nous pouvons dire, mais rapidement, mais trop rapidement, hétérosexuel.

Il s'agit à nouveau d'un *Witz* puisque chacun s'équivoque (comme l'espagnol permet de le dire) en donnant une valeur toponymique aux inscriptions lues, en confondant le nom de telle toilette avec celui du lieu où le train vient de s'arrêter. Mais il n'y a *Witz* que pour nous à qui l'histoire est racontée, il n'y a, dans l'instant, nul effet de *Witz* ni pour le frère ni pour la sœur.

Tout repose, pour chacun d'eux, sur le postulat qu'un lieu donné n'a qu'un seul nom (postulat d'unicité qui rate le « son nom de » cher à Marguerite Duras) et sur l'évidence qui lui fait suite : chacun, en voyant, dans les circonstances où il se trouve, un nom, conclut, selon son vœu, qu'il ne peut s'agir que du nom du lieu. Etant donné le postulat d'unicité et la différence des lectures, il s'ensuit une « guerre idéologique »¹⁵ irrémédiable.

Notons qu'un mouvement comme le M.L.F. confirme cette conséquence guerrière du choix d'un seul terme du binôme, ceci indépendamment du fait que ce mouvement déclarait être à FEMMES là où la petite fille du train élisait HOMMES.

Ainsi donc l'élection d'un seul des deux termes du binôme hommes/dames (les deux termes devenant bi-nomos de par cette élection elle-même) comme terme-index pour sa sexualité mue-t-elle le sujet en patriote d'un sexe et jusqu'au point de le ou la faire, un(e) ennemi(e), de l'autre sexe, en l'occurrence du sien propre.

Ces termes-index, comme je les ai appelés, sont-ils des signifiants ? Ils valent comme emblèmes d'une patrie, comme marque distinctive ineffaçable. HOMMES ou DAMES ne sont donc pas à proprement parler des signifiants ; ce sont, pour le frère ou la sœur, deux termes non-subjectivés, l'incidence de chacun en tant que signifiant ne se manifestant qu'à sa capacité de porter ce qui s'observe au niveau de la rivalité animale à la dimension de la guerre idéologique.

Cette guerre idéologique nous indique quel ordre de la jouissance est impliqué dans cette problématisation de la déclaration de sexe. La victoire en effet dépend, dans l'un ou l'autre camp, du degré de jouissance masochiste que chacun sera en mesure d'accepter.

Catastrophe dans la ségrégation

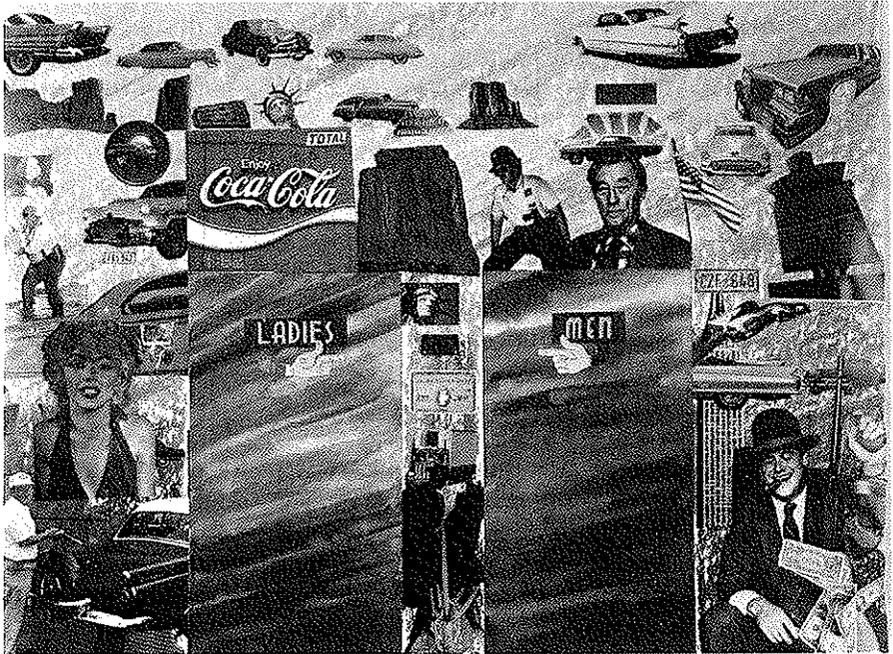
L'exemple ferroviaire introduisait, mais sous la forme de la méconnaissance, la fonction de l'index : il allait de soi, pour le frère et la sœur, que là où était le mot, là était aussi la chose. Afin de discuter l'incidence de cette croyance j'introduirai maintenant un troisième *Witz* graphique qu'un heureux hasard de voyage a offert à mon étonnement.

Il y a, à Los Angeles une « boîte » fort réputée et jusque dans l'ensemble des *States*. Son nom est quelque chose comme « *Aorhouse* ». Selon l'autochtone qui m'y a conduit ce nom ne signifie absolument rien. Il ne s'agit pas exactement d'une boîte au sens où nous l'entendons en France. On y trouve certes un dancing et un bar mais aussi un restaurant et une salle de jeux (juke-box, baby-foot, flippers, etc.). Des tas de vieux objets pendent au plafond, sont accrochés aux murs : vieilles affiches, plaques minéralogiques, publicités, pare-chocs de cadillacs, roues de chariots du far-west, etc. La marque de l'ancien est toujours présente quoi qu'on ne tarde pas à soupçonner que tout ça n'est pas là depuis bien longtemps. Partout des graffiti, y compris sur les tables de bois, travaillées en profondeur au couteau sans que le patron, doit-on conclure, ait jugé bon d'intervenir.

Les clients, blancs et noirs, sont sans problème mélangés, mais il n'y a pas d'*indios* mexicains ni de jeunes de moins de dix-huit ans.

Certains sont « habillés », d'autres pas. Chez les filles, les hauts talons à aiguille cohabitent avec les chaussures de jogging, les ultra-mini-jupes avec les jeans, et la salopette, chez les garçons, voisine avec la chemisette et le pantalon plus bourgeois. La musique est, me dit-on, au goût du jour. L'ensemble respire une atmosphère décontractée, d'aisance du mouvement et des rapports entre les gens.

Mais l'une des grandes joies qu'offre cette maison nous vient des portes des toilettes. En voici une reproduction :



Il y a de quoi passer des heures à observer ce à quoi ces deux portes donnent lieu. On saisit tout de suite qui sont les habitués pour lesquels le *Witz* graphique, depuis belle lurette, ne fonctionne plus. Ainsi voit-on un grand gaillard de nègre sortir avec ce naturel qui est le sien, passablement dégingandé, des toilettes marquées LADIES alors que de jeunes américaines, désaltérées au *diet coke* et nourries au *diet chicken* mais pas moins épaisses pour cela, transformées à l'occasion de leur « sortie » en véritables cauchemars érotiques, entrent sans le moindre complexe ni la moindre hésitation dans le petit coin marqué MEN.

De temps en temps, mais rarement, l'équivoque graphique a des conséquences réelles. Ainsi peut-on voir sortir, des W.C. marqués LADIES, tout de suite après un jeune homme, une jeune femme. La ségrégation urinaire n'a pas fonctionné. Mais c'était elle qui, en choisissant LADIES, s'était trompée !

La particularité de cette nouvelle problématisation de la déclaration de sexe réside dans l'écriture comme telle du déictique. Cette écriture révèle la croyance implicite qui fonctionne à bas bruit dans les autres dispositifs, croyance selon laquelle les hommes sont là où il y a écrit HOMMES et les dames là où il y a écrit DAMES. La localisation du signe, dit cette croyance, vaudrait comme localisation de la chose, aurait une portée dénotative.

La déictique est ici distinct du signifiant dont la place, du coup, n'est plus « naturellement » reconnue comme dénotant celle de la chose. Qu'en est-il donc, dans ce cas, de la déclaration de sexe ?

Il est à remarquer que ce dispositif introduit une autre différenciation que celle du masculin et du féminin, qu'il fait se redoubler cette différence par celle de l'initié et du non-initié. J'appelle ici quasi pléonasmatiquement (puisque cette définition est donnée par le dispositif lui-même) « initié(e) » celui ou celle qui a admis que le signifiant ne vaut pas comme déictique. Pour lui ou elle cette affaire est entendue ; l'initié(e) se fait la dupe du déictique. Il accepte donc d'être localisé homme là où il sait que le signifiant « dames » ne parvient pas à cerner l'être de la dame, elle joue le jeu du déictique en acceptant d'être signifiée dame là où elle sait que le signifiant « hommes » ne parvient pas à localiser l'être de l'homme. Cette apparente symétrie donne à ce dispositif son caractère discrètement mais incontestablement humoristique.

Pour le non-initié l'affaire se présente différemment puisque tout dépend pour lui ou elle de son degré d'acceptation de ce que j'ai souligné comme étant la fonction persécutive de la lettre. Ainsi cette catégorie du non-initié se divise-t-elle en deux genres suivant que le sujet saura ou ne saura pas lire le *That way*. Malheur à qui ne le lit pas ! Il ou elle va se trouver, mais sans l'avoir voulu, avoir franchi, mais sans le savoir, l'interdit de la ségrégation urinaire et donc à la merci, dans l'isoloir, d'on ne sait quelle scabreuse aventure.

Il est à remarquer que ces deux portes n'ont pas de fenêtres, ce qui nous suggère déjà à soi seul, dans cette problématisation de la déclaration de sexe, un autre rapport au fantasme que celui que nous avons indiqué en étudiant l'exemple construit de Lacan. La ségrégation urinaire a pour fonction de répartir hommes et dames en deux distincts isoloirs, donc d'empêcher que ni l'un ni l'autre ne soit le lieu d'une rencontre entre un homme et une dame. Dans l'*Aorhouse* l'éventualité d'une telle rencontre se présente fort différemment. Il est clair d'une part qu'il ne saurait y avoir de rencontres entre initiés, puisque l'initié ira sans hésitation dans l'isoloir porteur de l'enseigne « *LADIES* » alors que l'initiée n'hésitera pas davantage à franchir la porte support de l'enseigne « *MEN* ». Il est clair d'autre part que le dispositif exclut toute rencontre entre non-initiés : homme, le non-initié ira au lieu qu'il imagine être celui des hommes tandis

que femme, la non-initiée choisira le lieu qu'elle imagine être celui des femmes. Ainsi donc ne peut-il y avoir, par-delà l'une quelconque de ces deux portes, de rencontre hétérosexuelle qu'entre initié et non-initiée ou entre initiée et non-initié. Bref ce dispositif se présente comme inscrivant un fantasme d'initiation sexuelle. En tant que cadre pour le fantasme les deux fenêtres semblables n'ont donc en aucune façon leur place ici.

Mais ce fantasme, telle est la terrible loi du déictique, est lui-même fort malmené. Les cartes, singulièrement, apparaissent brouillées pour peu que, comme nous l'avons fait pour l'exemple construit par Lacan, nous ne négligions pas la dimension de l'acte. En effet il suffit que quelqu'un, peu importe maintenant son sexe, franchisse une quelconque des deux portes pour qu'aussitôt le déictique indique, à qui le consulte à cet instant précis, un tout autre endroit que celui qu'il était censé désigner (notons qu'on a pris le soin de faire tenir ces deux portes par un type de gonds qui permet de les ouvrir aussi bien vers l'intérieur des toilettes que vers leur extérieur). Deux conséquences s'ensuivent.

Admettons que le consultant se fie alors au déictique pour la détermination de ce que doit être le lieu des toilettes, HOMMES ou DAMES selon le cas. La réponse qu'il en recevra sera quasi quelconque, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des deux isoloirs. On ne peut d'ailleurs plus maintenant parler d'intérieur et d'extérieur et la notion elle-même d'isoloir ne veut plus rien dire. Il y a là un point catastrophique de et pour la ségrégation urinaire, et qui évoque la jouissance enfantine à faire pipi ou caca partout. C'est la boîte elle-même que devient un large W.C. sans ségrégation autre que celle de son entrée, dont il faut noter qu'elle est stricte, comme en tous les autres lieux semblables aux États-Unis, pour ce qui concerne les mineurs. L'*Aorhouse* apparaît comme une classe maternelle mixte où une maîtresse libérale, voire non-directive, laisserait chacun cul nu et à la satisfaction immédiate de ses besoins. Le monde, dit cette métonymie, est un immense merdier.

Mais les inscriptions et leurs déictiques baladeurs jouent aussi autrement comme ne tarde pas à l'éprouver qui stationne quelques instants devant les deux portes battantes. Comment ne sentirait-on pas, en un tel lieu, désigné du doigt, tantôt comme homme, tantôt comme femme, puisque c'est bien ce qui se produit en fait ? A qui chercherait l'homme ou la femme pour Dieu sait quelle rencontre voilà que le *That way* désigne son objet convoité qui peut être homme ou femme, peu importe, puisque c'est lui, le déictique, qui le ou la fait tel ou telle. Malaise dans la civilisation des fêtards.

Le lieu de sa catastrophique dissolution est aussi le lieu où la ségrégation urinaire, d'un doigt déictique, touche l'inexistence du rapport sexuel.

Entre l'homme et la femme il y a l'*a*-mur

Philippe JULIEN

Pourquoi Lacan s'est-il intéressé à la folie ? Qu'est-ce qui dans sa jeunesse l'a amené à devenir psychiatre puis analyste ?

Etonnamment discret sur ces questions il a cependant rompu le silence en 1975 aux U.S.A., où dans une situation d'invité il s'est senti sans doute plus à l'aise qu'à Paris. C'est ainsi qu'il fit à Yale cette confidence :

« Il est certain que je suis venu à la médecine parce que j'avais le soupçon que les relations entre homme et femme jouaient un rôle déterminant dans les symptômes des êtres humains. Cela m'a progressivement poussé vers ceux qui n'y ont pas réussi. »

Et, en ce qui concerne la psychanalyse, il ajoutait :

« Vous pourriez dire simplement : j'appartiens à une association psychanalytique car ça m'a semblé une belle situation et m'a donné un travail pas désagréable puisqu'il intéresse tout le monde... Mais le fin de la vérité, la vérité vraie, est qu'entre homme et femme ça ne marche pas »¹.

Ce fin du fin c'est le ressort même de la recherche de Lacan de 1932 à 1980, de telle sorte que la répétition du « ça ne marche pas » engendre cette trouvaille-ci : il ne s'agit plus de faire que ça marche là où « ça ne marche pas », mais de montrer que le « ça ne marche pas » est une heureuse lacune en tant que *condition* d'actes nouveaux et de perturbations créatrices. L'enseignement de Lacan consiste en ce retournement.

1. *Scilicet*, n° 6/7, Paris, Seuil, 1976, p. 16.

LIPIORAL N 23/24

En 1953 abordant la troisième partie du Discours de Rome, Lacan met en exergue ce poème d'Antoine Tudal² :

« Entre l'homme et l'amour,
Il y a la femme.
Entre l'homme et la femme,
Il y a un monde.
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur. »

(in *Paris en l'an 2000*).

Vingt ans plus tard exactement, ce mur sera devenu ce qui permet de réduire l'Autre à l'objet petit *a*, enjeu d'un plus-de-jour et cause du désir du sujet : *entre l'homme et la femme il y a l'a-mur*.

Mais avant d'en arriver là, il nous faut voir en suivant cet enseignement en ses diverses périodes, quelles furent les étapes qui furent successivement franchies avec leurs surprises, leurs détours, leurs bifurcations et leurs tracés en chicane.

L'identification ségrégative

La première avancée de Lacan *jusqu'en 1964* affirme l'importance du symbolique. En celui-ci il y a deux signifiants distincts, homme et femme. Selon chacun de ces deux signifiants, auxquels s'articule un certain nombre d'autres, s'opère l'*identification* à certains traits idéaux (traits unaires, dit Freud) qui font *départage* : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

Ainsi, contrairement à ce que dit Jones (aux *boys* le phalle, aux *girls* le c...), on ne naît pas homme ou femme. On le devient par identification. L'organe n'est pas premier, mais c'est le langage (à l'occasion sur l'organe !) qui est déterminant pour l'avenir du sujet et sa place d'un côté ou de l'autre.

En effet, on identifie *par* certaines marques littérales qui font distinction. On les distingue : « Oh ! le petit bonhomme, c'est un garçon qui... qui... et qui... ». Et l'on ajoute : « C'est un *vrai* garçon ! ». De l'autre côté pour la petite bonne femme ; et si ça ne colle pas, on dit alors : « C'est un garçon manqué ! », supposant par là que ce qui manque, c'est la féminité en tant qu'elle est bien là certes, mais cachée, dans le ratage même.

Autrement dit : chacun, chacune est appelé(e) à... selon une vocation prématurée pour son sexe. Ceci conformément à des types idéaux de la personne, la personne étant selon son étymologie grecque : ce qui fait *masque*, semblant ; disons le mot avec Joan Rivière :

2. *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 289.

mascarade, mais en l'appliquant aussi bien à l'homme qu'à la femme³. Et c'est en fonction de la *persona* qu'ensuite, comme conséquence, prendra valeur la « petite différence » : l'organe.

Tel est le discours courant, la bonne « erreur » commune. C'est par là que s'instaure l'idéal du moi : dans la *ségrégation*. Certes celle-ci a des modes qui varient selon le contexte culturel et la singularité de l'histoire de chacun, de chacune. Mais elle est toujours là, increvable. C'est ce qui fait le mérite du livre d'Elisabeth Badinter, *L'un est l'autre*⁴ ; avec un parti pris résolument culturaliste, il y est bien montré la relativité des tâches, des fonctions et des rôles, qualifiés les uns de masculins, les autres de féminins. Socialement ils tendent à disparaître en cette fin du XX^e siècle, de sorte qu'ils font de moins en moins identification. Mais cela ne permet pas d'en conclure que la différence homme/femme s'estompe, comme le fait trop rapidement l'enquête culturaliste. Car les idéaux identificatoires débordent largement la panoplie des tâches, des fonctions ou des rôles, et ne s'y réduisent pas.

Bref, ce qu'il faut faire comme homme et comme femme, l'être humain a toujours à l'apprendre de toutes pièces du signifiant, soit du champ de l'Autre dont le sujet dépend.

Pas de complémentarité sexuelle

De là découle cette conséquence que la bipartition sexuelle n'a pas de référence *a priori*, mais est sujette aux aléas de l'histoire. Elle n'a pas de signification universelle et préétablie, qui nous dirait ce que veut dire masculin et féminin.

Elle n'est inscrite ni dans la nature de la *reproduction* (l'opposition spermatozoïde/ovule) parce que la sexualité ne s'y réduit pas et ne s'éclaire pas par elle, ni dans l'univers *bio-cosmologique* de la science primitive (le yang et le yin, l'eau et le feu, le chaud et le froid, la droite et la gauche). Elle ne relève pas non plus de la bipolarité supposée dans la conception traditionnelle de la *connaissance* : le connaissant et le connu, le sujet et l'objet, l'esprit et l'univers.

Enfin, elle n'est pas contenue dans le *psychisme* : « Dans le psychisme il n'y a rien par quoi le sujet puisse se situer comme être de mâle et être de femelle⁵. » La distinction activité/passivité psychique convient-elle ? Freud se pose la question dans la note de 1915 du troisième *Essai sur la théorie du sexuel*⁶, et il répond qu'on peut dire seulement que la *libido* est masculine en tant que

3. J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XI, Paris, Seuil, 1973, p. 176.

4. Ed. Odile Jacob, 1986, 365 pages.

5. J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XI, Paris, Seuil, 1973, p. 186.

6. Traduction *La Transa*, p. 38 à 41, vol. 3.

« la pulsion est toujours active, même là où elle s'est donnée un but passif ». Mais ce n'est pas dire qu'il n'en est ainsi que chez l'homme : « Elle se trouve, dit-il, chez l'homme ou chez la femme. »

Cette opposition n'éclaire donc en rien la distinction homme/femme, pas plus que ne le font les oppositions de la psychologie affective : fermeté/douceur, constance/inconstance, force/faiblesse, oblativité/réceptivité, etc.

Toutes ces conceptions cautionnent une certaine logique des prédicats, selon laquelle l'homme et la femme représenteraient deux pôles *complémentaires*, de sorte que : tout ce qui n'est pas masculin est féminin, tout ce qui n'est pas féminin est masculin. Ainsi, grâce à la complémentarité, les deux feraient un, suivant le mythe d'Aristophane de la bête à deux dos et le vœu fusionnel de l'amour. Mais il n'en est rien : pas de complémentarité de telle sorte que chacun aurait ce qui manque à l'autre.

La déclaration de sexe

Puisqu'il n'y a que l'identification au signifiant et que celle-ci pose l'homme et la femme dans la ségrégation, chacun de son côté, qu'en est-il donc du *rapport* de l'un à l'autre ? A partir du séminaire de 1966-1967, *La logique du fantasme*, Lacan aborde cette question par deux propositions :

a) *Il n'y a que l'acte sexuel* pour faire rapport, puisqu'il n'y a pas de rapport inscrit. Chacun, chacune a à s'avouer à l'autre comme affecté d'un sexe, en un dire *Je* s'avérant comme mâle ou comme femelle. Ainsi un « se faire homme » s'instaure pour faire *signe* à la fille que l'on aime ; de même un « se faire femme » pour faire *signe* au garçon que l'on aime.

Cette déclaration est en elle-même castration, c'est-à-dire négativation de l'autoérotisme (masturbation, impuissance, frigidité, détumescence précoce). Cette négativation est l'envers d'une positivisation du corps de l'Autre comme ayant *valeur* de jouissance (au-delà du plaisir de l'autoérotisme). Ainsi pour les hommes la fille *est* le phallus, et cela les châtre ; et pour les femmes le garçon *est* le phallus, et cela les châtre parce qu'elles n'acquièrent que le pénis. Autrement dit, le réel de la jouissance sexuelle est le phallus, soit ce que l'on n'a pas. D'où :

b) *Il n'y a pas d'acte sexuel*, au sens où cet acte *conjoindrait* l'être de l'homme et l'être de la femme sous une forme de répartition simple selon l'image de la clé et de la serrure dans la technique du serrurier. Il n'y a pas d'acte sexuel constituant l'acte inaugural *d'où* la subjectivité s'engendrerait comme telle, mâle ou femelle.

Il ne suffit pas que je dise d'une parole supposée pleine, de celle du pacte fondateur : « Tu es ma femme », « tu es mon homme »,

pour que se situe quoi que ce soit de *l'être* de l'homme qui le dit ou de *l'être* de la femme qui le dit. Qui peut être absolument sûr d'être mâle ou d'être femelle ? En effet il y a manque, escamotage symbolique de la représentation de l'organe de la copulation (moins petit phi : $-\varphi$). Ainsi, pour le garçon la castration se formule : je n'ai pas à titre de *symbole* le pénis ; ce n'est pas l'organe qui me qualifie comme signifiant de ma virilité. La castration vient de ce qu'on ne dispose pas de l'ensemble des signifiants⁷, ce qui rend impossible l'énoncé de la bipolarité sexuelle.

Pour qu'il y ait acte sexuel, il faudrait que cet acte unisse deux jouissances en une seule. Or, il y a *séparation* irréductible entre le corps perçu de l'Autre dont je jouis *et* la jouissance de l'Autre. D'où l'heureuse possibilité de se poser la question (absente comme question dans la perversion) :

ce dont on jouit, jouit-il ?

Y a-t-il une réponse possible ? Y a-t-il un savoir sur la jouissance de l'Autre ? Dans sa chanson *Quatre vingt quinze pour cent*, un Georges Brassens prétend à ce savoir :

« Quatre-vingt-quinze fois sur cent
La femme s'emmerde en baisant
Qu'elle le taise ou le confesse.
C'est pas tous les jours qu'on lui déride les fesses
Les pauvres bougres convaincus
Du contraire sont des cocus (...)
Les « encore ! », les « c'est bon ! », les « continue ! »
Qu'elle crie pour simuler qu'elle monte aux nues
C'est pure charité. Les soupirs des anges
Ne sont en général que de pieux mensonges.
C'est à seule fin que son partenaire
Se croit un amant extraordinaire
Que le coq imbécile et prétentieux
Par là-dessus ne soit pas déçu.

Mais à malin, maligne et demie. Il n'y a pas de savoir s'il y a ou non simulation. Telle est la réponse féminine, parce qu'il n'y a pas d'acte sexuel. Ainsi, disait Lacan en 1972 : « La jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre, ne se promet que de l'infinitude. Je vais dire laquelle — celle, ni plus ni moins, que supporte le paradoxe de Zénon. Achille et la tortue, tel est le schème du jouir d'un côté de l'être sexué. Quand Achille a fait son pas, tiré son coup auprès de Briséis, celle-ci telle la tortue a avancé un peu, parce qu'elle

7. Autrement dit : l'Autre non barré n'existe pas.

n'est pas toute, pas toute à lui. Il en reste », de sorte qu'il ne la rejoint que dans l'*infinitude*⁸.

Qu'en est-il de ce reste ?

c) L'intersection des deux manques du « il n'y a que l'acte sexuel » et du « il n'y a pas d'acte sexuel » produit un seul lieu vide par leur recouvrement réciproque. Or, à ce lieu vide qu'est la béance du non-rapport sexuel, vient se *substituer* l'objet petit *a*, cause du désir et gain d'un plus-de-jouir dans le fantasme : « Toute réalisation du rapport sexuel aboutit au fantasme »⁹.

Pour chacun, pour chacune c'est là que se réfugie la jouissance selon les quatre objets pulsionnels, les deux freudiens (sein, fèces) et les deux lacaniens (regard, voix). Là est le résidu subjectif comme objet petit *a*. C'est la jonction la plus sûre du sujet avec le *corps* ; en effet, l'objet petit *a* se présente comme corps, corps chu, séparé au regard du corps dont il dépend : l'Autre.

Telle est la *logique du fantasme* où prime la syntaxe de l'articulation signifiante (« Un enfant est battu ») et non ce qu'elle veut dire, car il est impossible de fixer une signification univoque.

L'hystérisation analysante

Partons donc de ce point acquis : il n'y a pas rapport sexuel parce que le signifiant privilégié qui pourrait l'instaurer, le phallus, est manquant dans le système signifiant. Il représente la jouissance sexuelle en tant qu'il est hors système, ab-solu. Et en cela même, il donne consistance au système signifiant.

Mais il y a un reste : *par l'objet petit a* devient possible le pari pascalien d'un gain de plus-de-jouir et par-là l'ouverture à une *autre* jouissance, l'Autre comme corps étant réduit à l'enforme de *a*.

Ce point acquis devient le point de départ de l'enseignement de Lacan de 1968 à 1973, avec la notion de *discours*. Qu'est-ce qu'un discours ? Non pas le disque du bla-bla-bla, mais un *lien social* qui est là en sa structure et son savoir, que l'on parle ou non. S'il n'y a pas de rapport sexuel, par contre il y a rapport social non sexuel par l'objet petit *a*.

Trois discours depuis toujours : le discours du maître, le discours universitaire, le discours hystérique, et un nouveau, qui permet d'écrire les trois autres : le discours non de la psychanalyse mais de l'analyste.

Le premier est le rapport dominant-dominé, le deuxième sachant-ignorant. Mais le troisième, le discours hystérique, se présente comme

8. J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XX, Paris, Seuil, 1975, p. 13

9. *Ibidem*, p. 80.

la solution trouvée à l'interrogation ancestrale sur le rapport entre homme et femme. En effet, le discours hystérique pose comme hypothèse qu'il y aura dans l'*avenir* rapport sexuel entre l'homme et la femme. Il n'y a pas encore de rapport sexuel, mais ce *savoir* (S_2) est à produire. Comment est-ce possible ? La femme, définissable dans l'universel du *La*, est prise comme modèle du sujet (mâle ou femelle) parce qu'elle est supposée savoir ce qui convient à la jouissance de l'homme en tant que maître et donc castré (par exemple pour Dora, Madame K. la madone de Dresde en son rapport au père impuissant de Dora).

Quant à la vérité *présente* de ce discours, elle est dans le « faire désirer » l'Autre par le jeu de l'objet petit *a* selon l'alternance réglée de la séduction (+ *a*) et de la soustraction (- *a*) dès le premier signe du désir de l'Autre. Quand au désir du sujet, il ne peut être qu'insatisfait.

Ce lien social s'écrit ainsi :

$$\begin{array}{c} \underline{\$} \longrightarrow S_1 \\ a \longleftarrow S_2 \end{array}$$

le S_2 étant au lieu de production et l'objet petit *a* en place de vérité.

Or, ce discours est exactement celui que reprend tout analysant grâce à la prise de parole que permet la découverte freudienne du processus analytique, c'est-à-dire l'association libre selon la règle fondamentale. L'analysant s'hystérise en supposant un rapport idéal entre l'homme et la femme (et non *une* femme). Dès lors, toute la recherche de Lacan au cours de ces années-là va consister à trouver la *limite* à l'hystérisation d'artifice, par la *désupposition* de la femme grâce au quatrième discours : celui de l'analyste. Et cette limite va s'inscrire par l'écriture des formules de la sexuaction lors des années 1970 à 1973.

De l'homosexuel à l'hétérosexuel

La voie est d'ordre logique : impossible d'écrire cette limite si l'on se contente de la logique aristotélicienne. En effet, celle-ci instaure une négation qui ne porte que sur l'attribut, de sorte que ce qui du prédicat n'est pas attribuable au masculin est dit féminin, et inversement. Cette négation est exactement dans l'ordre de l'espoir hystérique : il y aura rapport de complémentarité entre deux universels, l'homme et la femme. Or, il n'y a pas *équivalence* dans la nomination de ces deux universels. Comment le démontrer ?

Il y faut une autre logique, qui par les quanteurs permet l'introduction d'une autre négation qui porte *sur* le sujet ; nous avons ainsi la distinction entre tous et pas-tous, entre un et pas-un.

ENTRETIEN N° 23/24

a) *L'affirmation de l'universel*

Elle concerne hommes et femmes, pris indistinctement comme x , la variable de l'argument. Tout x satisfait à la fonction phallique par la castration, c'est-à-dire en référence à cette exception de ce qu'il y en a *au-moins-un* qui n'y satisfait pas et qui dit *non* : le père dans le récit mythique de *Totem et tabou* où Freud nous le désigne comme ayant *toutes* les femmes, universellement. Ainsi par cette négation inclusive, il y a castration pour tout x (fils ou fille, peu importe !). Ce qui s'écrit :

$$\begin{array}{l} \exists x \quad \overline{\Phi x} \\ \forall x \quad \Phi x \end{array}$$

Comme nous l'avons vu, il en découle qu'à ce manque se *substitue* l'objet petit a :

— pour l'homme : telle femme comme support de a : « Pour l'homme, à moins de castration, c'est-à-dire de quelque chose qui dit non à la fonction phallique, il n'y a aucune chance qu'il y ait jouissance du corps de la femme »¹⁰.

— pour la femme : tel enfant comme « bouchon » au manque phallique : « La femme n'entre en fonction dans le rapport sexuel qu'en tant que la mère »¹¹. »

b) *La négation de l'universel*

Nouvelle négation qui porte sur *la* femme comme toute. Ce n'est pas de tout x que puisse être posée la fonction phallique : $\overline{\forall x \Phi x}$.

Ceci comme conséquence de cette double négation : il n'y en a pas une qui s'inscrive en faux, pas une pour qui il n'est pas vrai que la fonction phallique domine ce qu'il en est du rapport sexuel : $\overline{\exists x \overline{\Phi x}}$.

Par une *part* d'elle-même, *une* femme est ailleurs ; elle n'est pas toute du côté de la fonction phallique et de sa jouissance. Ce n'est pas qu'elle la nie : $\overline{\exists x \Phi x}$ (il n'y a pas de castration par la mère, comme par le père). Elle est ailleurs, elle s'absente, se décentre de grand A , ayant affaire à une jouissance qui est non pas *contre* la jouissance phallique, mais *au-delà*.

Qu'en est-il de cette jouissance *autre* ? La barre du pas-toute, du pas-inscrite dans l'universel, est la barre *même* du grand Autre dans l'ordre symbolique : $S(\overline{A})$. C'est pourquoi cette jouissance s'éprouve,

10. J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XX, Paris, Seuil, 1975, p. 67.

11. *Ibidem*, p. 36.

mais elle reste hors symbolique, opaque, folle, énigmatique. *Elle s'éprouve mais ne se sait pas*. Exemple donné par Lacan : les poèmes de la béguine Hadewijch d'Anvers, qui dans le langage de l'amour courtois dit cette jouissance qui ne se sait pas :

« Ma détresse est grande, inconnue des hommes
qui me sont cruels et voudraient m'interdire
ce but, où vont les forces de l'amour.
Ils l'ignorent et que puis-je leur dire ?
Je dois donc vivre ce que je suis :
ce qu'amour m'inspire,
c'est là qu'est mon être et j'y vouerai mon effort.

Cet ordre que m'intime l'amour même,
jette mon esprit dans l'aventure :
c'est chose qui n'a *ni forme, ni raison, ni figure*,
mais que l'on peut éprouver clairement.
c'est la substance de ma joie,
ce vers quoi je ne cesse de tendre
et pour quoi je souffre tant de jours amers.

Ce désert est cruel et nul ne lui ressemble;
que l'amour fait en son domaine
lorsque notre désir languit vers lui
et que *nous l'éprouvons sans le connaître jamais*.

Il se manifeste en fuyant,
on le poursuit, on ne peut le voir :
ceci tient le cœur dolent et vigilant¹². »

L'inconscient n'en inscrit rien. Il fait limite, bord par la barre sur ~~la~~ femme, et *par là au discours hystérique de l'analysant(e)*. Il en résulte *une* femme, chacune prise une à une.

Résumons ce parcours : il est passage d'un discours englobant où domine la fonction phallique, discours *homosexuel*¹³ d'ordre hystérique, à un autre discours où l'autre-que (*hétéros* en grec) le sexuel a sa *part* ; ainsi Lacan peut écrire en 1972 :

« Disons hétérosexuel par définition, ce qui aime les femmes, quel que soit son sexe propre¹⁴. »

Le « ce que » ne désigne pas un sujet (masculin ou féminin), mais la part qui résulte de la négation de l'universel : la place de ce qui est au-delà de la *libido* dite « masculine » par Freud. Or ceci n'est pas freudien, mais lacanien, dans la mesure où par ce pas-tout

12. *Hadewijch d'Anvers*, Paris, Seuil, 1954, p. 93-94.

13. J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XX, Paris, Seuil, 1975, p. 79.

14. *Scilicet* n° 4, Paris, Seuil, 1973, « L'étourdit », p. 23.

Lacan se différencie de Freud, de ce qui en Freud maintient l'espoir hystérique.

Et encore ?

Par l'écriture des formules de la sexualité a été inscrit ce qui fait barrage à l'existence du rapport sexuel, barrage qu'est la fonction qui se constitue de ce qu'il existe cette jouissance appelée sexuelle. En effet, la jouissance interdit d'atteindre l'Autre ; jouir d'un corps c'est l'embrasser, l'étreindre, le mettre en morceaux ; mais il y a infinitude de la totalité.

En raison de cette partialité de la jouissance, « il n'y a pas, dans le dire, d'existence du rapport sexuel »¹⁵. Mais peut-on pour autant le nier, en disant qu'il n'y a pas de rapport sexuel. « Est-il légitime d'aucune façon de substituer une négation à l'appréhension éprouvée de l'inexistence ?¹⁶ » Ce serait légitime par autre chose qu'un dire, par l'inscription d'une négation démontrant que c'est impossible, c'est-à-dire que le rapport sexuel *ne cesse pas de ne pas s'écrire*.

Or, cette démonstration n'est pas faite, ni non plus son contraire : qu'il y a rapport sexuel, qui *ne cesse pas de s'écrire*. Ni l'une ni l'autre ne le sont en raison du langage lui-même. On ne peut diviser le langage en un langage-objet et en un métalangage disant le vrai sur le vrai du langage-objet ; l'usage du langage courant ne peut être évité, c'est-à-dire *encore une fois* ce qui est de l'ordre d'un *dire*. Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, ne fait limite à l'hystérie que par le dire maintenu d'un analyste.

Peut-on s'en contenter ? C'est précisément à cette question que répondra Lacan à partir de 1973 par l'écriture du nœud borroméen.

15. J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XX, Paris, Seuil, 1975, p. 132.

16. *Ibidem*.

De l'albur

Rodrigo S. TOSCANO

« Il n'en est que plus remarquable que l'effet qu'elle (la lettre) porte sur ceux qui tour à tour la détiennent, tout arguant du pouvoir qu'elle confère qu'ils soient pour y prétendre, puisse s'interpréter, ce que je fais, d'une féminisation. »

J. Lacan. *Lituraterre.*

Il va s'agir d'exposer un jeu de mots mexicain et de soulever deux de ses particularités : le rapport que ce jeu a avec le mot d'esprit freudien et aussi le rôle de la femme dans le jeu.

L'ALBUR ET LES ALBUREROS

A Mexico et plus particulièrement dans quelques couches de la population, il y a un jeu assez connu et très apprécié qui s'appelle « *albur* ».

Ces « quelques couches de la population » sont les secteurs qui utilisent quotidiennement dans leur langage des « vulgarités » ou des « grossièretés » ; ce sont des secteurs du prolétariat urbain ou des secteurs socialement et culturellement marginaux. L'usage de ce langage double et offensif : « *alburero* », interchangé avec un interlocuteur appelé aussi « *alburero* » est limité aux rencontres avec les amis ou les camarades.

Cette relation, implicite ou explicite, d'amitié, de travail ou autre entre les joueurs, donne à la dynamique du jeu un contexte très particulier. Car l'albur en situation d'isolement (c'est-à-dire à deux

participants uniquement), est une chose inimaginable. L'albur comme jeu d'esprit¹ doit mettre nécessairement en présence — en tant que partie prenante à cette dynamique — une *troisième personne* au moins qui a le rôle de spectateur et de témoin de jeu.

Première chose pour le moins étrange ! La présence d'un spectateur dans un jeu est parfaitement compréhensible ; mais celle d'un témoin ? Le jeu de l'albur ne serait-il qu'un jeu ? Ne posséderait-il pas certaines caractéristiques d'autre chose, d'un duel par exemple ? A ce titre, il nécessite un témoin qui est à la fois juge. Ce tiers doit témoigner, juger et reconnaître l'alburero vainqueur.

L'espace où l'albur se développe est masculin, c'est un *espace d'hommes* : *cantina*², « boulot », etc. Cette troisième personne dans le jeu est donc toujours un homme, un public d'homme(s). Ici aussi on peut dire que toute exception confirme la règle ; mais nous y reviendrons.

UN JEU VERBAL, DEUX DISCOURS

Le jeu d'albur est-il très compliqué ? Oui car c'est un jeu *exclusivement verbal*³ élaboré au fur et à mesure de son déroulement. Le but est d'essayer de vaincre l'autre alburero ; d'abord à partir du matériel que chacun apporte. A l'inspiration et à l'ingéniosité s'ajoutent la vitesse et la capacité de construire un albur et de rétorquer.

Seule intervient la parole, et avec cette parole on doit construire *deux niveaux de discours* : un discours qui dit une chose claire et compréhensible pour tous et que nous appellerons le *discours ordinaire*. Ce discours ordinaire sert à la fois à cacher et à exprimer un autre discours : le *discours alburero*, destiné à l'alburero partenaire et au tiers.

Ce dernier discours (le dialogue que l'on offre au copain alburero), n'a rien à voir avec le premier (le discours ordinaire) ; mais il s'appuie sur ce discours ordinaire, en jouant sur les mots, sur le contenu de la phrase. Mais le *contenu* de chacun des discours est totalement différent.

Le discours ordinaire est clair, compréhensible, trivial, et très

1. Nous utiliserons ici le mot « esprit » dans le sens dont il est utilisé pour traduire le mot allemand *Witz*, c'est-à-dire dans ses multiples acceptions de : mot d'esprit, trait d'esprit, jeu de mots, histoire drôle, « blague »...

2. *Cantina*. Bar où ne se retrouvent que des hommes. Ils y boivent, souvent beaucoup, tout en participant à des jeux de société.

3. S'il y a des gestes, ils sont secondaires et circonstanciels au but de l'albur et ici nous ne leur donnerons pas d'importance.

souvent poli ; tandis que le discours alburero est violent, agressif et parfois extrêmement vulgaire. Ce deuxième discours n'est pas compréhensible par tout le monde.

Le discours alburero essaie, de par ses insultes (déguisées), de faire taire l'autre, de le réduire au silence, de le laisser coi, sans réponse ; de le laisser dans une position de passivité absolue par rapport à l'autre alburero, par rapport à la parole même, devant le sens agressif du discours et auprès du tiers. En un mot, il doit laisser l'autre alburero humilié et vaincu.

LE CHINGÓN, LE(A) CHINGADO(A)

Ici, nous allons introduire un mot clé pour qualifier cette défaite. On dit de l'alburero perdant qu'il est *chingado* (et de son copain qui a gagné, qu'il est un *chingón*).

Pour un Mexicain les sens du mot chingar sont innombrables. Chingar est un mot « magique ». « Il suffit d'un changement de ton, nous dit M.O. Paz, d'une inflexion à peine, pour que le sens varie. Il y a autant de nuances que d'intonations, autant de significations que de sentiments. » Ces significations plurielles « n'empêchent nullement que l'idée d'agression — à tous degrés, depuis incommoder, piquer au vif, brocarder, jusqu'à violer, blesser et tuer — en soit toujours la signification ultime »⁴.

« Le *chingado* est le passif, l'inerte, l'ouvert, par opposition à celui qui *chinga*⁵, qui est actif, agressif, et fermé. Le *chingón* est le mâle, celui qui ouvre. La *chingada*, la femelle, la passivité pure, sans réaction devant l'extérieur. La relation entre les deux est violente, déterminée par le pouvoir cynique du premier et l'impuissance de la seconde. L'idée de viol domine obscurément toutes ces significations...⁴ »

Chaque interlocuteur devient tout le contraire de ce qu'est l'autre, son ami, son camarade ; le vainqueur, le chingón, est celui qui a la parole, le pouvoir de soumettre, d'humilier, de vaincre, et, en tant que chingón, il est célébré par le tiers.

LE TIERS ET LES RÈGLES DE L'ALBUR

Ce tiers est celui qui entend le dialogue, celui qui « rigole » de ce que disent les albureros. Il ne « rigole » pas avec eux, il « rigole » parfois d'eux : enfin, il assiste, il est présent à un jeu fait pour lui,

4. O. Paz, *Le labyrinthe de la solitude*, p. 73-4, Gallimard-Essais, Paris, 1972.

5. Voici la conjugaison du verbe chingar au présent de l'indicatif.

— Présent :

Yo chingo/tu chingas/el chinga/nosotros chingamos/vosotros chingais/ellos chingan.

qui lui est offert pour l'amuser, pour s'amuser à plusieurs. Le rire de ce tiers est très souvent le témoignage que recherchent les albureros, et par le biais de ce rire, la reconnaissance en tant que chingón.

L'alburero vaincu — du fait même qu'il est vaincu — peut-il agir autrement qu'en parlant, par exemple en agressant, *physiquement* l'autre alburero ou ceux qui « rigolent » et se moquent de lui ? Non ! Car *les règles* de l'albur toujours *implicites*, ont une force qui est respectée par tous : tiers, vainqueur et vaincu doivent s'y soumettre.

On connaît quelques règles, dont les deux plus importantes sont :

— « El que se lleva se aguanta. » Au jeu de l'albur, sachant d'avance de quoi il s'agit, « celui qui joue ne proteste pas » car il sait à quoi s'en tenir.

— « El que se enoja pierde. » « Le joueur qui se met en colère perd. »

Peut-être est-ce à cause de ces règles implicites, qui donnent la couleur du jeu, que la participation du tiers est nécessaire, dès lors qu'il doit : a) témoigner dans un domaine où l'arbitraire peut toujours avoir place, b) respecter et faire respecter ces règles, et c) reconnaître le vainqueur.

Reportons-nous maintenant au dictionnaire pour voir comment y est défini le mot albur.

Le mot albur et ses significations

Dans la langue espagnole, le mot albur peut avoir deux origines différentes. Une origine *latine* ou une origine *arabe* ; mais, malgré les divergences étymologiques, les deux racines convergent vers quelque chose de semblable : un événement ou une action dont le but à atteindre n'est pas garanti, dont l'approche n'est pas commode et où l'on trouve un hasard, un risque, une aventure...

I

En *arabe* *al-būri* est un poisson de rivière⁶. Cette première acception peut être laissée de côté, cependant nous l'utiliserons plus tard pour établir une analogie.

II

Une deuxième acception de la racine *al-būr* le définit comme étant l'« acte de soumettre à une épreuve quelque chose », nous indique « le hasard, ou la contingence à laquelle on laisse le résultat d'une affaire », soit par exemple dans un jeu de cartes où le mot albur « désigne l'acte de faire sortir les deux premières cartes de l'ensemble »⁶.

6. *Diccionario de la Real Academia Española*, Madrid, 1970.

En *Espagne* et dans un sens général, le terme *albur* implique l'aventure « dans une affaire risquée »⁷, ainsi — de même qu'au Mexique —, on parle de « courir un albur » (courir un albur) ; c'est-à-dire « courir », révéler, déceler sa chance, en appelant « albur » cette contingence ou ce hasard d'une durée indéterminée dans l'action de re-(dé)voiler.

III

En *Amérique latine* on retrouve tout ce qui a été dit dans les deux paragraphes précédents et même davantage ; grâce à cela le sens du mot *albur* se modifie un peu.

Si le terme *albur* implique la manifestation du hasard, du risque, « courir un albur » en Amérique latine admet un élément *favorable* pour celui qui le court ou le révèle. La situation semble se présenter d'une manière favorable : « maintenant ou jamais », *la contingence est propice à l'affaire*⁸.

Dans son Dictionnaire des Américanismes, J. Santamaría nous signale la grande variété d'acceptions du mot *albur* : « profiter d'une opportunité », soit dans les affaires de l'amour, ou du vol de marchandises (Cuba) ; « se faire de l'argent ou en avoir » (Colombie) ; « embobiner », agiter ou troubler, ou inquiéter » (Costa Rica)⁹. « Equivoque *malicieuse* » dont le fait d'« echar albures » (dire des albures) signifie « utiliser des mots à double sens dans la conversation » (Mexique)¹⁰.

Nous voyons donc comment, en Amérique latine, « albur » a une signification qui va de l'accomplissement heureux d'un fait hasardeux à l'allusion malicieuse à un événement, soit dans une situation isolée et sous la seule responsabilité de celui qui l'accomplit, soit en y engageant les autres. Il implique l'importance d'un choix dans un événement double, équivoque... « équivoque malicieuse ».

Au Mexique le mot comporte plus d'un sens.

On peut parler d'albur à chaque fois que : 1) l'on fait un jeu de mots, 2) l'on fond deux mots, ou deux phrases, 3) l'on produit une nouvelle homophonie, ou 4) l'on crée un nouveau sens qui produit le rire chez l'auditeur.

Cette nouvelle création amusante peut être innocente ou offensive ; c'est-à-dire que la malice peut être dirigée contre quelqu'un. Ceci est pour nous une forme d'albur que nous pouvons appeler « restreinte » ou « non encore développée » (appelons cette forme d'albur

7. M. Moliner. *Diccionario de uso del Español*, Gredos, Madrid, 1981.

8. Voir l'acception latine *albus* : favorable, propice.

9. F.J. Santamaría. *Diccionario General de Americanismos* 1a. Ed. P. Robredo, Mexico, 1942.

10. Santamaría, *op. cit.*, souligné R.T.

albur 1), parce que quoique tout *albur* débute ainsi, cette forme n'implique pas nécessairement « courir » (tout) l'*albur*.

On peut aussi appeler *albur* le fait de « courir » un *albur*, cet aspect est celui que nous relèverons dans notre travail. A partir donc d'une première production « *alburera* » parfois drôle ou offensive, on s'aventure dans une affaire verbale où il n'y a pas de garantie de succès où, de plus, on s'affronte à une autre personne malicieuse elle aussi qui maîtrise ce jeu de mots ; face à un public, on « court » un *albur* pendant un certain temps. C'est ce que nous appellerons l'*albur* développé ou *albur* 2 ou simplement « *albur* ».

Au Mexique, donc, l'*albur* est ce jeu de mots construit à partir d'un discours ordinaire où l'*alburero* cherche à « couper le sifflet » à l'autre, à l'empêcher d'élaborer son *albur*, à être reconnu comme gagnant par une (au moins) tierce personne.

— Au Mexique l'*albur* se présente comme un produit voire une formation sociale.

Exemple d'un jeu d'albur

A = interlocuteur 1, B = interlocuteur 2.

1. A. Quihúbole San tiago Ca Gar cía ! Cómo estas ?
1. A. *Salut ! Santiago Ca García. Comment vas-tu ?*
2. B. Qué milargo ! Hacía mucho que no te veía !
2. B. *Quelle surprise ! Il y a longtemps que je ne t'ai pas vu !*
3. A. Mas que dito, vas a despertar al vecindario
3. A. *Plus bas ! Tu vas réveiller les voisins*
4. B. La noche se hizo pa' platicar mi buey amigo
4. B. *La nuit a été faite pour bavarder, mon bon ami*
5. A. Te hago saber que voy al trabajo, trabajo horas extra
5. A. *Je te fais savoir que je m'en vais au boulot, je fais des heures supplémentaires*
6. B. Chaquetas, pantalones... y ¿ qué mas hacen en la fábrica ?
6. B. *Blousons, pantalons et qu'est-ce qui se fait de plus à l'usine ?*
7. A. De todo. Ahora hay unas chaquetas con embroque atras finisimos. ¿No quieres una para tu chico ?
7. A. *De tout. Aujourd'hui il y a des blousons avec des clous derrière très à la mode, n'en veux-tu pas un pour ton petit ?*
8. B. Dame razón de los tuyos, ya hasta se me olvidó (olvidaron) sus nombres.
8. B. *Donne-moi des nouvelles de ta famille. J'ai déjà oublié leurs prénoms*
9. A. Son tres hijos los que tengo
9. A. *J'ai trois enfants*

10. B. Caramba ! yo te hacía cuatro
 10. B. *Mon Dieu ! Je pensais que tu en avais quatre*
11. A. Manuela no es mi hija, es mi sobrina
 11. A. *Manuela n'est pas ma fille, mais ma nièce*
12. B. Hazme favor de saludarla cuando la veas
 12. B. *S'il te plaît, salue-la de ma part quand tu la verras*
13. A. Con « el pelón » le pasaré tu recado
 13. A. *Je le lui ferai dire par le chauve*
14. B. Su razón tendrás para mandarle el recado con él. Bueno, quedamos en que, cómo se llaman tus chamacos ?
 14. B. *Tu as tes raisons pour le faire par son intermédiaire... Donc, comment s'appellent tes gamins ?*
15. A. El grande Meto dio : el pelón ¹¹. La de en medio Rosa (Ud.), y el chico Damián. ¿Y los tuyos ?
 15. A. *L'aîné Metodoio (dit) « le chauve », la deuxième (la moyenne) Rosa, et le cadet Damian. Et les tiens ?*
16. B. Pues todos tienen su apodo, « el gordo » es E meter io, « la negra » Pela ncha, y el chico « trueno »
 16. B. *Eh bien, tous ont un surnom. Emeterio est « le gros », Pelancha « la noire », « le petit » Trueno*
17. A. A tu señora no la he visto
 17. A. *Et ta femme ? je ne l'ai pas vue*
18. B. En Pino. En este momento fué a ver a su hermana
 18. B. *Elle est dans Pino (Dans la rue Pino). En ce moment elle rend visite à sa sœur*
19. A. Pasa un dia de estos a echarte una copa. Hace tanto que no platicamos
 19. A. *Passe chez moi un de ces jours boire un pot, il y a longtemps que nous n'avons pas bavardé ensemble*
20. B. Pero yo siempre me acuerdo de ti cuando voy al baño
 20. B. *Mais je pense toujours à toi quand je vais aux sanitaires*
21. A. Y yo de tu hermana cuando tomo rompope
 21. A. *Et moi à ta sœur quand je bois du rompope*
22. B. Bueno, ahí nos vidrios
 22. B. *Bon ! A bientôt !*
23. A. Adios matado !
 23. A. *Salut la bête !*
24. B. Adios mantenido
 24. B. *Au revoir gigolo !*
25. A. De tu sister ! ¹²
 25. A. *De ta sœur !*

11. Ici B rétorque en disant : « Ah el que se parece a (su) *chupadrino* = Ah celui qui ressemble à son parrain » ; plus le jeu de mots que nous ne transcrivons pas afin de donner toute la réponse d'A d'une traite.

12. Chaf y Queli. Disque ; albur : *La vecindad*.

Commentaire sur le discours *Alburero*

1. Dès la salutation même, l'interlocuteur A joue, il déforme le nom de celui qu'il a choisi pour partenaire en ajoutant une syllabe entre son prénom et son nom : ceci afin de produire le mot *Ca-Gar* = Chier. Le prénom *Santiago*, ou plutôt sa terminaison : *tiago*, laisse nous-entendre « te hago » qui prononcé rapidement se dirait aussi « *tiago* », ce qui donne : « *Te hago cagar* » = je te fais chier¹³.

2. « *Qué mila r go* » = Quel miracle !, quelle surprise ! Au Mexique on dit couramment « *Qué milagro* ». Mais ici une lettre, le « *r* », est déplacée afin de construire un mot : *mi-largo*, ce qui veut dire « mon long ». « *Mi* » (= mon). « *La mía* », « *el mío* » (= la mienne, le mien) possessifs se référant toujours au pénis, donc, *mi largo* signifie mon long (pénis).

De cette façon l'interlocuteur B répond tout en saluant « très courtoisement » son copain. Il lui répond : « *mi largo* », au lieu d'aller « chier ».

3. On peut supposer que l'atmosphère est bruyante, puisque A a demandé à B de parler plus bas : « *Mas quedito* » = « plus bas, tu vas réveiller les voisins ». Mais *mas que dito* », « *masque* » (dans le double sens) veut dire que l'autre, B, doit mastiquer, mâcher ou sucer ce qui a l'attribut de longueur dans la phrase précédente. Mais cette fois, il s'agit du pénis de celui qui parle (A).

4. Voyons la réponse de l'autre : « *Mi buey amigo* ». On dit assez souvent : « *mi bue n amigo* » = mon bon ami. Ici encore, le changement d'une lettre (*y* au lieu de *n* : *bue n/bue y*) change tout le sens du mot et de la phrase. « *Buey* » en espagnol est le taureau, et l'on compare l'interlocuteur à un animal sot ; mais on fait aussi allusion aux « cornes », symbole de la victime de l'infidélité. B agresse A sous-entendant qu'il est « *cornudo* » = cocu.

5. Expression à laquelle A répond volontiers : « *Te hago* » = je te fais, et on sous-entend « cocu ». Mais un tel début de phrase, oblige A à ajouter autre chose qui soit conforme au sens général de la conversation, par exemple à propos du travail... « je t'informe que je vais au boulot » (« *te hago saber, etc.* »).

6. L'autre enchaîne immédiatement pour dire que le boulot de A est... de réaliser (du « je te fais » précédent) des masturbations = « *chaquetas* », ainsi donc son boulot est de « tripoter la bite ».

13. La syllabe « *Ca* » n'est pas un nom commun au Mexique, mais il n'est pas impossible de la trouver dans des noms composés dans la zone Maya : « *Ca* » ou « *Ka* » ; ainsi le nom est entendu sans problème, « normal » et par conséquent toute la salutation. — Cela est aussi valable pour d'autres expressions du dialogue.

Mais afin de donner un sens à la conversation, il ajoute très poliment : « qu'est-ce qui se fait de plus à l'usine ? ». — Le dialogue doit donc continuer, on doit toujours inviter l'autre à prendre la parole de façon à ce que les deux interlocuteurs jouent à armes égales.

7. A répond qu'ils font « De tout » y compris un type très spécial de « chaquetas » : de masturbations, celles de l'anus, celles que l'on « introduit par derrière » et il demande à son tour à B s'il en veut une « pour son petit ». On peut comprendre au niveau du discours ordinaire : « pour le fils de B », mais en fait, A fait allusion au « petit » trou, à l'anus de son copain, à *son* petit. Si « long » est synonyme de pénis, « petit » est synonyme d'anus. En quelque sorte la différence entre le masculin et le féminin.

8. B n'a retenu de l'intervention de son partenaire que le dernier mot « petit », et il demande à son tour, plutôt que des « chaquetas » très spéciales, le petit de A. Il dit ainsi : « Dame » = donne-moi, qu'il déguise en disant : « Dame razón de los tuyos » = « Donne-moi des nouvelles de ta famille » : une formule de politesse, comme on peut le voir ; mais en même temps il demande ce « petit » en disant : donne-moi ce petit que l'on vient de nommer tout à l'heure.

9. Répondant à la question au sujet de sa famille, A lui répond poliment qu'il a trois fils, mais il répond en même temps à cette invitation, la dernière de B : « donne-moi... », en lui disant : « Trois fils ». Ce qu'il peut donner à B qu'il met en place d'une femme, ce sont des enfants : « Je te donne trois enfants et non pas mon petit ».

10. Mais si A annonce qu'il peut lui faire trois enfants, B répond qu'il pourrait bien lui faire, à son tour, quatre (enfants) et il (B) dit tout cela en répondant avec toute la politesse du monde et en jouant en plus l'étonnement : « Caramba ! yo te hacía cuatro » ; ce qui veut dire « je croyais que tu avais quatre enfants », expression cohérente dans le discours ordinaire.

11. La réponse d'A vient à toute vitesse : « Manuela ». Cela veut dire en espagnol alburero « a mano » = « à la main » = « en me masturbant », ou « masturbe-moi » : mais A cache le mot « mano » dans son expression « Manuela » qui est un prénom de fille assez courant. Manuela désigne aussi ce que l'on fait « à la main », il est synonyme de « chaquetas ».

12. A ce moment-là, B ne s'intéresse qu'à l'allusion à Manuela (à la masturbation), et répond : « Fais-la moi », mais à ce propos il utilise aussi une formule très correcte : « S'il te plait transmets (à Manuela, à la nièce) toutes mes salutations quand tu la rencontreras ».

13. A répond qu'il peut bien lui faire cette faveur (et on peut comprendre) : « transmettre des salutations » ; mais en fait l'alburero A a retenu « faveur » en faisant référence à « Hazme el favor » = « fais-moi plaisir » (en me masturbant). C'est pourquoi il répond qu'il peut lui faire une « manuela », mais avec « le pelón » = le pénis. Il dit : « Par l'intermédiaire du "pelón", je transmettrai ton message », tes salutations.

14. La réponse violente de B est immédiate : A lui « chie dessus », sur quoi exactement ? sur « le pelón » ! « Zurrar » veut dire : « faire chier » qui est obtenu de la fusion, de « *Su-ra/zón* ». Dans la deuxième partie de la phrase, donc, B relance le dialogue ordinaire en posant la question : « Alors, comment s'appellent tes enfants ? ».

15. A, à son tour, répond avec la même violence et avec la même efficacité en utilisant tous puis chacun des prénoms de « ses » enfants.

« L'aîné s'appelle *Meto* dio "el pelón". » Ici A lui dit : « *Meto* (j'introduis), quoi ? "el pelón" de la phrase précédente.

L'enfant suivant, « celle du milieu », s'appelle Rosa. Il dit « *La* » (puisqu'il s'agit d'une fille, et le sous-entendu : cet organe que j'ai au milieu de mon corps, elle -il- s'appelle) « *Rosa* » = frottez, caressez = « caressez-moi le pénis ».

Et le cadet ? (il s'appelle *Damián*). — Mais en espagnol tel qu'il se parle au Mexique, « el pequeño », « el chico », voire « el chiquito » désignent l'anus, comme nous l'avons déjà vu. « Le petit (s'appelle) *Damián*. »

En traduisant toute la phrase en langage alburero nous obtenons : « Et ton anus donne-le-moi ». *Damián* est un prénom, mais il utilise ce nom en lui donnant le sens de « donne-moi, car *Dami-án* = « dame » ressemble à donne-moi.

Puis l'alburero A poursuit le dialogue en demandant à son copain comment s'appellent ses enfants : « Et les tiens ? »

16. B lui répond en premier lieu : « Tous ont un surnom » ; il prépare ainsi la construction à double sens de ce qui va suivre. A partir de là il commence à donner à son tour les noms de ses propres enfants.

Il en a trois aussi, deux garçons et une fille : « "el gordo" es *Emeterio* » = « "le gros" s'appelle *E meter* io ». « Le Gros » est un surnom assez familier mais si l'on traduit la partie soulignée, on obtient « introduire » (j'introduis, « *meto* »). Ainsi la phrase se lit : « "Le gros" (je te l') introduis. »

Puis il continue : « *La "negra" Pelancha.* » « *Pelancha* » est le nom familier qui correspond à « *Esperanza* », il est ici utilisé par B à cause de ses premières syllabes : *Pelan/Pela* = *pelar* : le décalotter. Ainsi obtient-on toute la phrase ; « *La negra — la bite — (tu me la) décalottes.* »

Et le troisième enfant ? C'est le petit, ou encore « el chico » = le cadet. On le nomme « Trueno » = je romps. « Trueno » n'est pas un prénom, mais utilisé comme surnom, il sert à construire la phrase suivante : « Le petit (l'anus), je (te le) romps. »

17. L'autre alburero, A, dit à ce propos : « ta femme... je ne l'ai pas vue », (« comment va-t-elle ? », serait la continuation logique de la phrase). A utilise donc ce que l'alburero B vient de lui dire pour lui répondre à son tour « du tac au tac » : « A tu mujer (trueno) », ce qui veut dire : « je baise ta femme ».

18. B lui répond en utilisant la dernière partie de la phrase : « comment va-t-elle ? ». Il répond que sa femme est « En Pino », (« Pino » est à Mexico une rue très connue). De plus il ajoute que sa femme rend visite à sa sœur. Mais « en Pino » = (empino), veut aussi dire autre chose, et au niveau alburero B ne parle plus de sa femme à lui, mais de la femme de A, puisque « empino » veut dire « me la subo » = « je (me) la monte sur moi (pour lui faire l'amour) ». Ou encore « la subo » comme « empino » = « je (me) la monte sur moi au fur et à mesure que je bande ».

19. En utilisant le verbe « Pasa », A fait allusion à la sœur de B tout en faisant une invitation à son copain : « Pasa » peut signifier « prête-moi » (« ta sœur » sous-entendu) ou « viens ». Le sens alburero est le premier, le second étant celui que tout le monde comprend. A dit donc : « Viens (chez moi) picoler, il y a longtemps que nous n'avons pas bavardé ensemble. »

20. B répond sans le dire que cela n'est pas la peine : « Je pense toujours à toi... quand je suis aux chiottes (pour déféquer). » De cette façon B compare son partenaire à de la merde. On peut voir ici comment le dialogue dégénère et que A va essayer de le faire revenir à son niveau précédent ¹⁴.

21. A dit ceci : « Y yo (me acuerdo) de tu *hermana* cuando tomo rompopo » (Le « rompopo » au Mexique est une boisson à base de lait, d'œufs et de sucre). Dans la phrase, A dit à son tour qu'il pense qu'il se souvient de la sœur de B à chaque fois qu'il boit du rompopo. Et on trouve la raison de son souvenir : ici le mot « rompopo » cache, bien sûr, le mot « rompo » = je romps, lequel en rapport avec le mot « sœur » et tout le contexte, signifie que A se vante d'avoir été le premier à avoir fait l'amour avec la sœur de B.

22. B renonce, en fait, à poursuivre le dialogue et s'en va (va-t-il aussi travailler ?). Il fait ses adieux sans violences de langage,

14. Le dialogue dégénère à cause de la comparaison directe et crue contenue dans cette phrase.

il rend les armes. Il dit simplement « A bientôt » (« ahi nos vidrios », « ahi nos vemos »). Le mot « Vidrios » (= morceaux de verre) peut-être fait-il écho à la forme « je romps ». Mais B préfère plutôt abandonner le jeu, car sa réponse n'est pas très « alburera », il perd au jeu, c'est donc son copain le chingón, le gagnant.

Jusqu'à la fin, A garde la parole et la maintient dans le cadre du jeu. A partir de là, les dernières phrases seront utilisées pour conclure le dialogue ordinaire, car le dialogue alburero a déjà pris fin.

23. A répond « Au revoir sacrifié » : « matado » = « tué », ce qui en espagnol se dit de quelqu'un qui s'est sacrifié.

24. B répond « adios mantenido » = « au revoir gigolo », ce qui peut être une offense ou... une reconnaissance implicite en disant que A est assez « chingón » pour que les femmes l'entretiennent.

25. En s'affirmant donc en tant que le chingón dans le dialogue (dans l'albur), A répond qu'il est un gigolo mais « de tu sister », de la sœur de B. Il utilise ici le mot anglais « sister ». Bien qu'il y ait peu de mots anglais dans le vocabulaire des classes populaires, ils peuvent se trouver dans ce type de dialogue.

Remarquons deux choses : 1) que la fin de cet albur n'est pas aussi brillante que son début et 2) qu'on se trouve dans l'ambiance déjà très chaude d'une *cantina*, au milieu des éclats de rire déclenchés par chaque intervention ; — qu'une réponse ne fasse pas rire le tiers : cela implique la défaite... ou presque ¹⁵.

Quelques remarques générales et complémentaires

1. L'alburero A commence le dialogue d'une façon délibérément violente et va le maintenir toujours au même niveau. On peut voir qu'il n'y a pas de sa part d'intervention n'ayant pas l'albur pour finalité.

2. En revanche, le discours de B est assez souvent à la traîne, moins cohérent et beaucoup plus faible dans certaines expressions. On peut même dire qu'il est parfois moins élégant dans la construction de l'albur, par exemple dans les interventions 16 ou 20.

3. Le contenu même du discours ordinaire conditionne en grande partie les possibilités et donc la force du discours alburero. Un dialogue comme celui-ci est un dialogue un peu limité, il est centré autour de la famille principalement ; nous l'avons choisi pour sa brièveté.

15. Il arrive à notre esprit, à ce propos, d'évoquer aussi le conte « *Hombre de la esquina rosada* » de J.L. Borges. — D'ailleurs là, il faudra s'arrêter un deuxième instant sur la nuance « *esquina rosada* ».

4. Un jeu d'albur peut finir, comme dans notre exemple, de façon courtoise de même qu'il « en a été » tout le long de son déroulement. Il peut finir aussi : 1) si l'un des albureros dit à l'autre ou au public, à condition de le faire *dès le départ*, qu'il n'est pas disposé à « courir » l'albur ; 2) ou *pendant* le jeu, en changeant le ton de la voix, au besoin il dira : « no me alburees ! » (ne fais pas d'albur à mon propos), ou en feignant la surprise : « Tu me estas albureando ! » (« Toi, tu m'albures ! », ou « tu es en train de te payer ma tête »). Ainsi, il met en évidence, pour tout le monde, qu'il s'agit ici d'albur, et le jeu s'arrête sur *sa* défaite. Mais dans ce cas, l'albur n'a pas atteint la dimension que l'on en attend.

Il existe des cas, malgré tout assez rares, où les participants en viennent aux mains. Là aussi, le jeu prend fin car : « celui qui se met en colère perd » ; de même que dans le cas précédent le but de l'albur n'a pas été atteint.

5. Dans l'albur il y a toujours un rythme, une intonation ; les mots se modifient, on peut changer une lettre, une syllabe... L'alburero tutoie — c'est le cas le plus courant si l'on est entre copains —, ou bien il se permet de vouvoyer ; il peut aussi parler de manière impersonnelle dans le but de favoriser les contenus albureros.

6. L'alburero peut aussi prononcer vite ou doucement dans le but de faire remarquer ou de déformer un mot, afin que l'on saisisse bien ce qu'il veut laisser entendre.

L'alburero tient beaucoup compte de l'homophonie des mots, de la richesse du signifiant, de ce signifiant qui « ne signifie rien ».

7. D'autre part dans le discours ordinaire on peut voir que, à certains moments, la cohérence du discours montre de petites failles inattendues : dans le registre des noms, thématiques, ou au niveau syntaxique (voir 8B et 15A).

Les phrases du dialogue sont toujours courtes, afin de ne pas perdre le ou les sens du dialogue et afin que celui-ci ne se transforme pas en monologue ou en apologie.

Il nous semble utile de préciser que l'usage des surnoms est très courant au Mexique.

8. En fait l'un des albureros parle pour que l'autre puisse utiliser, à son tour, ce que l'on vient de dire ; ce qui est vraiment difficile, voire impossible, est de ne pas dire un mot ou une phrase qui ne se prête pas au déplacement du signifié, au jeu de mot, au mot d'esprit. C'est-à-dire que la chaîne signifiante doit fournir la possibilité de chingar ou d'être chingado. Cette dimension subtile, mais fortement présente, marque une différence importante entre l'albur en tant que jeu et d'autres types de jeu ; « El pez por su boca muere » : « Le poisson meurt par la bouche » et il en est de même pour celui qui parle albur... si le favorable n'est pas de son côté.

9. C'est pourquoi le dialogue qui semblait être courtois se révèle à la fin de l'albur comme étant tout le contraire de la politesse. C'est un discours qui cherche et qui a toujours cherché à chingar l'autre.

L'albur au Mexique

Ouvrons un petit espace afin de laisser maintenant la parole à trois auteurs qui nous parlent de l'albur. D'abord M. O. Paz qui écrit sur l'albur en parlant à la fois de la femme et de son rôle dans la vie de tous les jours, du « macho », de l'activité et de la passivité. M. Paz écrit donc :

« Il est significatif, d'autre part, que l'homosexualité masculine soit considérée avec une certaine indulgence, du moins en ce qui concerne l'agent actif. Le passif, au contraire, est un être *dégradé* (RT) et abject. Le jeu des *albur*es — ce combat verbal fait d'allusions obscènes à double sens et qui se pratique si couramment (*tanto*) à Mexico — laisse transparaître cette conception ambiguë, chaque partenaire, par des pièges de langage et d'ingénieuses combinaisons verbales, essaye de vaincre son adversaire ; et le vaincu est celui qui ne trouve plus rien à répondre, qui doit avaler les paroles de son ennemi. Or ces paroles sont tissées d'allusions sexuelles agressives : *le perdant est possédé, violé par l'autre*. Autrement dit, l'homosexualité masculine est tolérée, à condition qu'il s'agisse du viol du partenaire passif. Comme dans le cas des relations hétérosexuelles, ce qui importe c'est de ne pas « s'ouvrir » et simultanément de « fissurer », de blesser l'autre »¹⁶.

M. Paz compare la relation des albureros dans le jeu et les rapports hétérosexuels ; ceci dans un sens, affecte négativement sa propre conception de l'albur comme étant une dynamique homosexuelle ; nous célébrons sa comparaison : relation albureros-relation hétérosexuelle, parce qu'elle nous montre l'insuffisance de la caractérisation homosexuelle de l'albur, elle nous indique que le rôle de l'alburero perdant, le chingado, est plus proche de celui d'une femme que de celui d'un homosexuel : « dégradé-e ». L'alburero chingado, celui qui est dans le même ordre de choses que la femme, vient de perdre dans un jeu où il n'a pas pu réaffirmer ses attributs masculins et donc sa virilité apparaît diminuée *de* quelque chose et *dans* quelque chose. Son rôle actuel de chingado ne présente aucune différence avec le rôle d'une femme, celle qui reste la chingada par excellence, celle qui est possédé-e, violé-e par l'autre.

Laissons maintenant la parole à M.G. Alvarez qui pense que les femmes restent exclues du jeu d'albur, parce qu'elles « n'ont pas les

16. O. Paz, *op. cit.*, p. 39.

éléments nécessaires pour mettre une autre personne dans le rôle d'homosexuel passif »¹⁷.

Ce qui chez M. Paz est « dégradation », chez M. Alvarez apparaît seulement comme « insulte » ou « offense »¹⁸ ; d'autre part cette carence d'« éléments nécessaires » pour jouer, dans quelle mesure nous parle-t-elle de la validité de la comparaison que nous avons tirée de M. Paz : « alburero chingado = femme ?

Or pour le troisième auteur, M. Pérez¹⁷, la femme reste exclue du jeu parce qu'« outre la carence de l'entraînement nécessaire pour répondre et se battre dans ce genre de jeu, elle ne serait pas capable de violer son adversaire. A cause de cela si elle participait, elle sortirait toujours perdante et blessée verbalement » (sic.).

Quelle pourrait bien être la raison pour laquelle la femme qui jouerait à l'albur deviendrait « toujours perdante », il ne nous vient pas à l'esprit que cela, en réalité, peut être réalisé : que ce viol dans le cadre d'une scénification verbale pourrait devenir *réellement* un viol — voilà pourquoi on ajoute le « blessé *verbalement* ». Avec deux hommes albureros la limite du jeu reste de l'ordre d'un jeu ; dans un dialogue entre un alburero et *une* alburera, cette limite donnée par la dimension imaginaire pourrait franchir le pas vers le réel, avec une relative facilité.

Nous trouvons mélangés dans l'explication de M. Pérez le plan de l'imaginaire et le plan du réel : M. Pérez prend cette violation imaginaire comme si elle était réelle ; pas au niveau du « on dit », mais au niveau du « on fait ».

De l'albur en tant que mot d'esprit

Nos différences avec les auteurs cités, ont une incidence sur deux points : 1. connaître les raisons pour lesquelles la femme ne joue pas à l'albur et 2. accentuer le fait que l'albur nécessite au moins trois personnes.

Reprenons alors notre exemple d'albur : nous avons observé trois moments apparaissant bien délimités : 1. l'offre du dialogue et l'acceptation par l'autre alburero, 2. le jeu proprement dit, « courir » l'albur, et 3. le dénouement ou fin du jeu.

Premier mouvement : Dans cette offre-ci (délibérée), dans cette acceptation (délibérée aussi) ; en quoi l'alburero est-il distinct d'une femme ? Est-ce que les caractéristiques (les attributs) de joueur en tant qu'il est homme doivent être présents dans l'alburero dès avant le jeu ?

17. *Gaceta de la UNAM*, 14-03-1985, p. 11.

18. L'albur selon M. Alvarez est « un jeu de mots avec allusions sexuelles pour offenser les gens ; c'est presque toujours un dialogue entre deux amis, puisqu'on le considère comme une manière affectueuse d'insulter le copain », *op. cit.*, p. 10.

Il est vrai que aucun des auteurs n'est surpris de l'absence de la femme dans le jeu (On ne connaît pas de règle qui l'exclue), néanmoins les raisons qu'ils en donnent sont divergentes : la puérilité de l'argument du manque d'entraînement, ou l'hypothèse plus élaborée — mais insuffisante aussi — d'un manque d'attributs qui, d'un autre côté, appartiendraient particulièrement à l'homme.

Avec M. Paz peut-être peut-on accepter que l'alburero perdant soit quelqu'un de dégradé. Pour cela arrêtons-nous sur le troisième moment du jeu où, à cause de quelque chose, encore maintenant peu clair, le jeu s'arrête et est perdu par l'un des joueurs. Il y a absence de la réponse attendue ; l'alburero n'essaie plus de chingar, ni non plus d'amuser le tiers, il rend simplement les armes. Cette défaite n'est que le renoncement à ce qui a rendu possible l'offre ou l'acceptation. L'alburero renonce à continuer de s'attribuer son attribut, renonce à le défendre et à le revendiquer, renonce à l'attribut qui lui permettait de jouer — et que, par opposition à « la femme », on peut qualifier ici de *masculin*, y renonce au profit de son partenaire gagnant. Lui, le perdant, celui qui ne possède plus la parole subit une dégradation. « Dégradation » au sens le plus littéral et offensif, dégradation synonyme de chingado, et avec l'implicite de sa similitude, de son équivalence d'avec l'autre personnage chingad *a* par sa condition de « perdant *e* » de toujours, de « fissuré *e* ».

Ces jeux de mots, ces mots d'esprit dans l'albur apparaissent par séquence, en ordre, selon une logique discursive et avec un caractère d'« apologie ». Bien que l'albur 2 semble être une somme d'albures 1, son caractère de dialogue d'ampleur et maintenu, ajoute une différence importante. De l'albur 1 comme mot d'esprit, les femmes participent bien entendu et, même si cela n'est pas toujours le cas, elles en jouissent et « rigolent » bien qu'elles n'en construisent que rarement.

Quand on débat de la participation des femmes comme joueurs à part entière, on recourt toujours — comme à une preuve — à cet albur 1 ; parce que, de l'albur comme tel, elles restent foncièrement exclues. Les auteurs précités semblent se contredire en affirmant d'une part que la femme participe à l'albur et d'autre part que l'albur est seulement le fait des hommes, et qu'on le qualifie même de « machiste ». Manque chez ces auteurs cette distinction que nous avons apportée entre les deux types d'albur. Est-ce que cette catégorisation, et en particulier l'albur 1, peut nous servir par ailleurs ? Oui. Si nous avons déjà dit à plusieurs reprises que dans l'albur il y a des rires et que ces rires sont la réponse aux jeux de mots et qu'en outre le rire est le but à atteindre par chaque alburero, c'est afin de nous demander si chacune de ces interventions cherche à être un mot d'esprit reconnu par les autres, y compris par le rival. Nous pensons que le contenu de l'albur répond à la structure du

mot d'esprit freudien, en tant que mot d'esprit tendancieux, et dans cette mesure il comporte (d'abord) des caractéristiques communes avec la grivoiserie (Zote).

Comme au cours de chaque intervention alburera il y a le rire, notre question centrale sera : pourquoi le rire ne s'arrête-t-il pas avec son éclatement comme c'est le cas avec le mot d'esprit ordinaire ? Pourquoi doit-il se poursuivre avec chaque intervention ?

De la grivoiserie à l'albur. Le tiers et la femme

Pour Freud la grivoiserie (Zote)¹⁹ apparaît comme « l'évocation intentionnelle, par l'intermédiaire de la parole, de situations et d'actes sexuels » à l'égard d'une femme qui nous excite, et à qui ce "propos salé" révèle l'excitation sexuelle de celui qui la tient, éveillant aussi une excitation du même ordre »²⁰.

A l'exception de « la femme » il y a ici une coïncidence entre ce qui se passe dans la grivoiserie et l'albur. Néanmoins au niveau du but de chaque activité on trouve des différences, et des différences par rapport à cette « femme » : dans la grivoiserie l'homme essaie de la séduire, tandis que dans l'albur il n'y a pas de femme et l'un des albureros essaie plutôt de chingar l'autre. Toutefois dans ce « chingar » l'on trouve la connotation sexuelle — pour qualifier les rapports homme-femme. Serait-il possible que l'actuel alburero soit le substitut déplacé de cette femme de la grivoiserie ?

Cette hypothèse, bien sûr, tient compte du texte de Freud, parce qu'il dit que la grivoiserie « vise à l'origine la femme et équivalait à une tentative de séduction ». Et aussi parce que, l'homme qui, dans une réunion masculine « se complaît à raconter ou à entendre des grivoiseries, se place par l'imagination dans une situation primitive que les institutions sociales ne lui permettent plus de réaliser » et que, conclut Freud, « Celui qui rit d'une grivoiserie rit comme s'il était témoin d'une agression sexuelle » (p. 157-58).

Si la femme à l'origine de la grivoiserie a été réellement présente là « à l'origine » (premier temps), puis n'apparaît plus que sous la forme de substituts dans la parole (deuxième temps), l'albur et la grivoiserie feraient équivaloir femme et alburero (troisième temps) : Souvenons-nous ici, de l'exclusion de la femme réelle de l'albur mais aussi de la présence et de l'importance de l'alburero dégradé... précisément « en tant que » femme.

19. Voir les articles « Grivois », « Grive » in : Bloch et Wartburg. *Dictionnaire Etymologique de la Langue Française*, P.U.F., Paris, 1975. Nous soulignons un possible rapprochement entre les significations de notre mot albur et celles de « grivoiserie », surtout dans le sens de « guerre », « profits illicites », « pillages ».

20. S. Freud, *Le mot d'esprit...*, Paris, Gallimard, p. 157.

Freud vient à la rescousse en confirmant quasiment cette supposition : il dit qu'« à l'origine, la présence de la femme était indispensable » (p. 161) et qu'elle change ensuite sa présence réelle en une présence qu'on pourra dire imaginaire ; Freud continue aussi : « A la campagne ou à l'humble auberge, on peut observer que c'est l'entrée de la servante ou de la patronne qui déclenche la grivoiserie ; ce n'est qu'à un degré plus élevé de l'échelle sociale que se produit l'effet contraire ; la grivoiserie s'arrête dès qu'une femme apparaît, les hommes ne reprennent ce genre d'amusement — qui à l'origine impliquait la présence d'une femme à la pudeur effarouchée — que lorsqu'ils sont « entre eux ». Ce n'est plus à la femme, mais au spectateur, à l'auditeur, que la grivoiserie a fini par s'adresser... » (p. 161).

Cependant il y a des éléments de l'albur qui ne sont pas présents dans la grivoiserie, ou adoptent peut-être une autre dimension :

1. La femme *réelle*, présente « à l'origine » de la grivoiserie, sera remplacée dans le cas de l'albur par un homme dont la fonction sera de soutenir la présence *imaginaire* d'une femme, présence qui va parcourir tout le dialogue pour se montrer dans tout son éclat à la fin du jeu, alors que cet homme sera, peut-être exhibé comme ayant l'attribut de la femme parce qu'il a endossé ce rôle, parce qu'il occupe et reste à *sa* place.

2. Si dans la grivoiserie on commence par le « dire » séducteur, pour passer ensuite à l'« action », dans l'albur tout va rester au niveau du « dire » en constatant l'impossibilité de « l'action ». Cette impossibilité repose sur une règle et sur son garant. Ce tiers, dans la grivoiserie au stade premier du « dire » est présent, et au niveau second de « l'acte » disparaît ; tandis que dans l'albur qui se limite au « dire » (à cause de cela précisément) il garantit le non passage à l'acte.

3. Bien que la grivoiserie et l'albur soient tous les deux des mots d'esprit tendancieux, il y a dans les deux une très grande différence au niveau de la technique du mot d'esprit tendancieux : la tendance dans la grivoiserie ne se cache pas, elle n'utilise pas de façade ; au contraire, elle est directe et prend ainsi comme témoin le tiers et l'amuse ; en revanche dans l'albur le tiers s'amuse si et seulement s'il arrive à comprendre le deuxième discours.

Voyons rapidement quelques autres divergences :

— Dans l'albur, au lieu de « convoquer » la tierce personne, on « convoque » la deuxième, le rival.

— A l'origine la grivoiserie vise une femme qui provoque une excitation sexuelle, et *cette* femme seulement ; ce cas peut aussi se présenter dans l'albur. Mais si le dialogue d'albur peut s'offrir en

général c'est parce qu'il peut bien être indifférent de jouer avec M. X ou Y.

Retournons maintenant au point où nous avons abandonné la référence à Freud afin d'expliquer comment se produit la substitution de la femme par l'homme. Car à sa place il y a, maintenant, le spectateur : « ce n'est plus à la femme dit Freud, mais au spectateur, à l'auditeur, que la grivoiserie a fini par s'adresser, et par cette évolution elle se rapproche déjà du caractère du mot d'esprit » (p. 161-2).

Le service que l'élaboration de l'albur, en tant que mot d'esprit tendancieux, prête à la tendance, — faisant en sorte que celle-ci dans ses composantes sexuelles-agressives puisse trouver satisfaction —, élude l'obstacle que représente l'autre alburero et cherche ainsi à en extraire un plaisir, lequel, à cause de « l'obstacle », semblait inaccessible.

Il convient de se demander si cet obstacle précis n'est pas un stimulant permettant d'intensifier le plaisir. Freud nous aide à répondre à cette interrogation lorsqu'il dit que la femme de la grivoiserie, maintenant absente mais présente dans les esprits, « continue, malgré son absence, à exercer une influence *intimidatrice* (RT) sur les hommes » (p. 164). Dans le dénouement de l'albur le rire se transforme en attente et célébration, qui consisterait à conjurer, à « exorciser » une influence qui intimide et effraye. La femme est convoquée à cause de cela dans la personne du deuxième joueur, celui qui, pour s'être laissé chingar, la révèle.

Sur l'agression et la dimension phallique chez l'homme et chez la femme

Le passage à l'acte agressif ne permet pas à l'alburero qui agresse, de continuer à jouer et d'occuper donc, comme on pourrait s'y attendre, la place destinée aux chingados. De quelle dimension d'expectative et de désir s'agit-il ici ?

Bien que l'alburero soit agressé toujours en tant qu'homme (en insistant sur les points de son anatomie masculine, ce qui permettra le passage à la dégradation et à la féminisation), cette place de femme ne sera occupée par l'alburero perdant qu'au moment où il arrive quelque chose au niveau de la parole.

La parole est chargée de réaliser un déplacement imaginaire jusqu'à cette place qu'une absence définit. Autrement dit : l'absence dans l'albur d'une parole (et sa dimension symbolique) de la part d'un alburero, peut révéler aussi l'absence d'un attribut imaginaire, ce même attribut défendu jusqu'ici et brandi sous diverses formes contre l'adversaire.

Cet attribut phallique circule et, si on le met en évidence sous une forme quelconque prête à rire. Ce phallus n'appartient à aucun alburero, mais (sous la forme de pénis) sert, selon la logique du jeu, à exclure la femme de par l'absence, chez elle, de cette caractéristique *anatomique*.

Au cas où la colère l'emporte, l'alburero perd ce phallus, c'est vrai, et le perd plus précisément à double titre : le phallus reste extérieur (*ajeno*) au jeu, et cela *tant* pour les albureros *que* pour le public. Ce phallus qui devait occuper, à ce moment là cette place, est remplacé par la colère et l'agression ; sa place est remplie par un acte qui est à la fois mise en jeu *et* perte de l'objet.

« Celui qui se met en colère perd », veut dire aussi que celui qui agresse ne se contente pas de la parole, cette parole qui recouvre et à la fois laisse voir le phallus. Dans la dimension du réel il est disqualifié parce que l'alburero en colère n'a pas permis que ce phallus ait une place (imaginaire) où il puisse se montrer. On connaît l'existence de cette place de par le vide laissé par son absence.

Voilà donc pourquoi avec une femme on ne pourrait pas jouer à ce jeu qui est l'albur, elle en ressortirait « moralement blessée et toujours perdante ». C'est qu'elle n'a pas de quoi perdre — et là on confond le phallus avec son support organique le plus spécifique —, en tant que femme ; elle n'a pas d'élément à offrir *au* jeu, à mettre *en* jeu.

Nous croyons que, quelque chose de semblable se passe avec la grivoiserie freudienne, mais dans ce cas au niveau du réel. Dans la grivoiserie freudienne il s'agit également de dé-voiler un attribut phallique mais dans le but de passer à l'acte — un autre type d'acte que celui que nous venons de nommer. Ici on dé-voile cet attribut sous la forme de son support organique. Par contre dans l'albur ce qui est dé-voilé, ce qui est mis à nu au fur et à mesure que l'on court le lièvre, c'est ce phallus comme créé et recréé chez l'alburero « actif », c'est-à-dire celui qui prend la parole. C'est ce phallus qui à partir de là circule et entraîne avec lui, dans sa course et son discours, l'autre alburero et le tiers, selon ce qu'ils font de leurs paroles.

Tromper, voler, parier, enjôler ; saluer courtoisement l'autre alburero pour mieux le sodomiser, pour mieux le chingar, pour mieux lui « faire un enfant dans le dos »... tout cela ne nous parle que de quelques points privilégiés par lesquels cet attribut circule : argent, enfants, fèces, ... → \varnothing . C'est pourquoi la femme, en tant que telle — c'est-à-dire, réelle — ne participe pas au jeu ; cela serait mettre trop en évidence *ce* que l'on cherche et *où* on le cherche.

L'albur se situerait donc dans la dimension de la *castration*. Ce qu'il met en jeu, et qui constitue son enjeu, c'est le phallus : les

deux albureros livrent un combat dont l'issue sera marquée par la reconnaissance du chingón comme celui qui détient le phallus.

Pour pouvoir entrer dans le jeu, il s'avère nécessaire de se placer à l'intérieur de la fonction phallique, de s'inscrire comme castré, c'est-à-dire du côté homme en tant qu'être sexué. *La femme* n'est donc pas exclue (d'abord) de l'albur par une cause quelconque qui lui serait extérieure, mais du fait même de sa position de pas-toute dans la fonction phallique.

Il s'agit bien à la fin du jeu, de placer le perdant en position de chingado et de ce fait de faire émerger le phallus du côté du chingón. C'est bien dans la perspective d'échapper à la femme intimidatrice, dans le but de nier d'une certaine manière que « c'est quand même elles (les femmes) qui possèdent les hommes »²¹, que le jeu d'albur essaie de fabriquer, de toutes pièces, *une femme* sur mesure qui serait *toute* dans la jouissance phallique et qui, comme telle²², ornerait l'homme de l'attribut phallique.

ADDENDA

L'albur est-il un cas isolé dans « les mœurs et l'esprit des nations » ? Dans un premier temps, et face à un manque d'information, nous avons cru cela mais tout récemment un hasard et notre ami E. Enfer nous ont mis sur la trace de Théocrite et de la tradition « Hain-tenys » des Merina de Madagascar.

L'élaboration un peu précipitée (eu égard à l'époque, la culture, etc. dont il s'agit dans chaque cas) du tableau suivant donné ici à titre d'exemple et comme tel sujet à modifications ultérieures essaie de donner un aperçu et en même temps et de faire équivaloir et de contraster trois éléments : ce qu'en gros, nous avons isolé de l'albur ; ce que dans l'Idylle V de ses *Bucoliques*²³ nous dit Théocrite (« lutter à qui vaut mieux dans le chant », p. 49) ; et enfin ce que nous rapporte J. Paulhan dans son œuvre *Les hain-tenys, poésie de dispute*²⁴ ; « Deux Malgaches, autour desquels les assistants sont

21. J. Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, p. 68.

22. « La palabra *corsarias corre el albur* (RT) de despertar un recuerdo que es vagamente incómodo ; el de una ya descolorida zarzuela, con sus teorías de evidentes mucamas, que hacían de piratas coreográficas en mares de notable cartón. Sin embargo, ha habido corsarias : mujeres hábiles en la maniobra marinera, en el gobierno de tripulaciones bestiales y en la persecución y saqueo de naves de alto bordo. Una de ellas fue Mary Read, que declaró una vez que la profesión de pirata no era para cualquiera, y que, para ejercerla con dignidad, *era preciso ser un hombre como ella* (RT). » J.L. Borges, *Historia universal de la infamia*, Alianza-Emecé, Madrid, 1971, p. 41.

23. Ed. Les Belles lettres ; vol. 1, p. 46-53.

24. *Oeuvres Complètes* : Vol. 2, p. 67-96. Ed. du Cercle du livre précieux.

assis en cercle, se font face. L'un d'eux prend la parole et prononce quelques vers, dont il marque fortement le rythme. L'autre répond sur le même ton brusque et tranchant, ou bien ironique. Le premier riposte. A mesure que la dispute avance, les répliques deviennent plus longues, plus fortement scandées. Les assistants marquent parfois, d'un commun accord, leur approbation, leurs réserves ; ou bien il se forme parmi eux deux partis : chaque récitant a ses partisans, qui l'encouragent de leurs acclamations et de leurs rires. Les combattants enfin se crient leurs réponses; et l'un d'eux, brusquement, trouve sans doute les mots décisifs, car l'autre hésite, ne répond plus rien, s'avoue vaincu (...). Ainsi dispute un propriétaire avec son voisin sur la limite d'un champ ; un malade avec le guérisseur qui l'a mal soigné. Mais il arrive le plus souvent que les duels poétiques se fassent par simple jeu... » (p. 78). Le « Bertsolarismo »²⁵ d'Espagne, non considéré ici, nous semble un cas qui partage certaines caractéristiques des trois cas du tableau suivant.

Points de repère :	Buc.	H-t.	A.
1. Chants (« couplets alternés »)	X		
Proverbes		X	
Improvisations discursives		X	
2. Duels de rhétorique — dès le début		X	X
— à un moment donné	X		
3. Deux niveaux discursifs	?	X	X
4. Compréhensibles à tous	X	X	
5. Populaires	X	X	X
6. Concours avec une expectative	X	X	X
7. Poétiques		X	
8. Violence-agression-vulgarité	X		X
9. Règles	?	X	X
10. Il y a un tiers — juge déclaré	X		
— juge en tant que spectateur		X	X
11. Femme « exclue »	?		X
12. L'homme adopte le rôle de la femme — délibérément		X	
— essaie de non			X
13. Rôles définis préalablement		X	
14. Homosexualité admise (offenses ?)	X		
15. Rires de la part du tiers	?	X	X
16. — Pour résoudre une affaire	X	X	
— Pour « s'amuser »			X
17. Non violence physique	X	X	X
18. Un gagnant/un perdant	X	X	X
19. Célébration	X	X	X
Etc.			

Brefs aperçus sur l'hypothèse de la bisexualité chez Freud

Guy LE GAUFÉY

Il est bien difficile d'être clair et univoque lorsqu'on veut traiter de l'importance de la notion de *bisexualité* dans l'œuvre de Freud car il aura lui-même été remarquablement équivoque sur ce point. Tantôt n'hésitant pas à écrire : « Je pense que, sans tenir compte de la bisexualité, on ne pourra guère parvenir à la compréhension des manifestations sexuelles effectivement observables de l'homme et de la femme », tantôt au contraire prenant ses distances dès que cette bisexualité tendait à trop s'imposer dans le domaine psychique. Si bien qu'on en vient vite à l'impression d'un Freud désireux d'intégrer dans sa théorie ce qui ne cesse pas de ne pas y trouver sa place.

Cette bisexualité se présente d'abord comme une dette de Freud à l'égard de Fliess. Mais même là, rien n'est clair puisque dire « dette », c'est déjà épouser la version de Fliess, ce que Freud lui-même, en dépit de ses efforts réitérés, finit par ne pas faire. Témoin ce petit fait qu'il rapporte dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne* : en 1901, il discute avec « un ami » et lui fait remarquer « qu'il faut admettre sans réserves l'hypothèse de la bisexualité originelle de l'individu ». Sur quoi l'autre lui rétorque qu'en effet, c'est exactement ce que lui, Fliess donc, avait dit à Freud en 1897 lors de leur « congrès » de Breslau. Freud nie alors énergiquement et déclare ne se souvenir de rien de tel. Mais une semaine seulement après, la mémoire lui revient : oui, il en avait bien été ainsi que le disait Fliess, c'était bien ce dernier qui avait le premier soutenu l'importance de la bisexualité, et Freud parvient même, sur sa lancée, à se souvenir de sa réponse d'alors : « Je n'en suis pas encore là et ne veux pas discuter de cette question ». Il range cette petite anecdote dans la catégorie : « emprunt d'idées » (*Entlehnung von Ideen*). Mais

il ne suffit pas de se reconnaître emprunteur pour reconnaître du même pas un propriétaire.

Ainsi, le 7 août 1901, alors que leur correspondance commençait déjà à se tarir, Freud annonce encore à Fliess qu'il va écrire un livre dont le titre sera : « La bisexualité humaine ». L'idée vient de toi, lui écrit-il à nouveau, « et mon sens de l'honnêteté me force absolument à te demander de le co-signer avec moi ». Voilà donc que pointe... la co-propriété. Nous n'avons certes pas la réponse de Fliess, mais c'est à peine deux ans après que la querelle se déchaîne sur la place publique entre les deux hommes, les séparant à jamais.

Certainement la bisexualité a hérité pour Freud de ce passif. Mais plus encore la rationalité de ce à quoi Freud se trouvait avoir affaire se mettait en travers d'un tel « emprunt ».

Il est en effet un point sur lequel Freud n'a jamais varié tout au long de son œuvre, et c'est son refus de faire de la bisexualité une cause du refoulement. Jusqu'à la fin d'*Analyse infinie et indéfinie*, il réitère à l'adresse de Fliess une opposition qu'il lui signifiait déjà dans leur correspondance : est refoulée toute représentation incompatible avec le moi, qu'elle soit directement sexuelle ou non. Donc pas question d'admettre ce que lui suggérait Fliess, à savoir qu'un sexe se détermine *en refoulant* ce qui existe en lui *constitutionnellement* de l'autre sexe. Que ce soit là l'origine du refoulement, Freud ne l'a jamais admis, c'est clair. Clair au point que lorsqu'il a vu Adler mettre au point sa théorie de la « protestation virile », il s'en est immédiatement et facilement écarté en jugeant de même que cela revenait à soumettre le refoulement aux seules contraintes de la sexualité. Inadéquat.

Nous possédons donc bien là un point-limite dans ce que Freud était décidé à admettre au titre de la bisexualité : pas question qu'elle soit au principe du refoulement. Mais il y a plus : de manière constante tout au long de son travail, et de manière particulièrement évidente dans, par exemple, sa 33^e conférence sur « La féminité », il remarque « qu'on ne peut donner *aucun* nouveau contenu aux notions de masculin et de féminin. Cette distinction, poursuit-il, n'est pas psychologique ». Mais alors *quid* de la bisexualité dans la sphère psychique si nous devons convenir d'entrée de jeu de notre incapacité à dire quoi que ce soit des notions de « masculin » et de « féminin ». Il semble qu'à ce point là la bisexualité s'évanouisse d'elle-même.

En dépit de cette quasi-impossibilité — comment user de la bisexualité en psychanalyse si l'on s'avoue dès le départ incapable de reconnaître avec pertinence chacun des deux termes ? — Freud n'aura pourtant cessé d'user de la bisexualité comme une composante inéliminable de la vie psychique. Pourquoi cette permanence ?

D'abord pour une raison clinique. Dans son texte de 1908 sur « Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité », Freud

écrit dans sa thèse 9 : « Un symptôme hystérique est l'expression d'une part d'un fantasme sexuel inconscient masculin, et d'autre part d'un fantasme sexuel inconscient féminin ».

Quels que soient les bémols qu'il apporte tout de suite sur le degré de généralité d'une telle thèse, il reste qu'il prétend pouvoir faire là une différence nette entre masculin et féminin quant au fantasme. Donc il use de cette distinction qu'il disait ailleurs « n'être pas psychologique ».

Il ne démordra guère de ce fil puisque sa théorie de la féminité comme refoulement d'une masculinité inhérente à la phase du primat du phallus (soit donc ici la thèse la plus proche qui soit des opinions de Fliess) lui permet de soutenir sans grande difficulté la co-présence de fantasmes masculins et féminins comme des strates différentes dans la vie d'un même individu.

Autre problème enfin où la bisexualité est aux premières loges : la question de l'homosexualité, et spécialement dans le déclenchement des paranoïas. Déjà avec les invertis, dans ses *Trois essais sur la théorie du sexuel*, Freud avait été amené à faire la part belle à la constitution bisexuelle de l'être humain. Mais avec la paranoïa et la théorie du « reflux de la libido homosexuelle sur le moi », c'est également la bisexualité qui est convoquée avec force. Il ne faut d'ailleurs pas oublier à cet endroit que c'est encore Fliess, ici à son corps défendant, qui lui sert de guide. Freud écrit en effet : « J'avais édifié ma théorie de la paranoïa avant d'avoir pris connaissance du livre de Schreber. » Autrement dit, c'est l'« affaire Fliess » qui l'avait convaincu de l'importance de l'homosexualité dans la paranoïa.

Ce n'est cependant pas le lieu ici de discuter dans le détail la pertinence de ces thèses. Il nous suffit de prendre acte du fait qu'elles nécessitent pour Freud une mise en jeu d'une bisexualité *constitutionnelle*, laquelle trouve alors naturellement droit de cité dans le fonctionnement régulier de l'Œdipe.

Dans l'Œdipe inversé en effet, le petit garçon adopte une attitude passive à l'égard du père et, dans son exemple princeps sur ce sujet, à savoir l'homme-aux-loups, Freud ne se gêne pas pour qualifier de « féminine » cette position « passive », passant outre à l'avertissement qu'il a lui-même si souvent donné de ne pas confondre actif/passif et masculin/féminin.

Une telle inconséquence de sa part appelle quelques questions, surtout lorsqu'on lit des phrases comme celle-ci : « Il est tout d'abord évident que si l'on affirme une bisexualité de la constitution des êtres humains, elle est bien plus accentuée chez la femme que chez l'homme. »

Mais plutôt que de passer en revue les nombreuses occurrences où la bisexualité joue un rôle, je voudrais essayer de montrer ce qui à la fois attire et repousse Freud dans une telle hypothèse.

C'est très proche de ce qui l'a déjà conduit dans sa théorie de la libido. D'abord, il y a du deux : libido objectale et libido du moi sont parfaitement différenciées. Puis l'introduction du narcissisme ruine cette opposition, qui resurgit dans celle des pulsions de vie opposées aux pulsions de mort.

De même si, comme l'affirment les textes sur le primat du phallus, il n'y a qu'une libido d'essence masculine, faut-il en conclure pour autant que la dualité des sexes n'est qu'une dualité de réponse(s) face à une seule et même question ? Acculé à ce point, Freud dit non, comme par exemple à la fin de son article sur « La sexualité féminine » : « Il est certainement juste de dire, écrit-il, qu'il y a un antagonisme entre le lien au père et le complexe de masculinité — c'est l'opposition générale entre activité et passivité, masculinité et féminité — mais cela ne nous donne aucunement le droit d'admettre qu'il n'y en a qu'une de primaire et que l'autre ne doit ses forces qu'à la défense. »

Au bout du compte, le mot de la fin revient là aussi à la dualité, comme à la fin d'*Analyse finie indéfinie* où *Ablehnung der Weiblichkeit* (refus de la féminité) et *Penisneid* (envie de pénis) sont renvoyés dos à dos comme parties irréductibles du « grand mystère de la sexualité ».

Sommes-nous aujourd'hui affrontés à la même question ? Empiriquement, je serais porté à penser que oui : dans ce savoir qui, comme aucun autre, s'est construit autour de la différence des sexes, nous restons plus qu'embarrassés pour dire le fait brut de cette différence. Mais je serais aussi bien porté à penser que la question se pose autrement et que donc, peut-être, ce n'est plus tout à fait la même.

D'abord, nous devons prendre acte du fait que l'imaginaire offert par la science à propos de la bisexualité n'est plus le même. Si l'embryologie a pu dès la fin du XIX^e siècle mettre au jour le fait que la détermination sexuelle surgit relativement tard chez le fœtus humain — autorisant ainsi l'idée d'un « stock » indifférencié de départ — ce n'est plus le cas aujourd'hui. Nous savons désormais que le sexe se détermine dès le premier appareillage chromosomique. Ça n'a l'air de rien, mais je suis sûr que ça pèse lourd dans la balance. Dès la première rencontre donc, le sexe se déclare, même si c'est à bas bruit.

Le deuxième point est, lui, plus difficile à apprécier car, loin d'être directement clinique, il est strictement formel. C'est du moins sur ce plan que je voudrais montrer à quel point la bisexualité peut venir jouer comme une hypothèse paresseuse.

Exactement comme l'ambivalence affective, la bisexualité psychique — quand elle est tenue pour « constitutionnelle » — est une hypothèse telle qu'elle peut permettre à quiconque de retomber sur ses pattes

devant n'importe quelle difficulté. Et plutôt que de laisser son emploi réglé par le tact et l'honnêteté intellectuelle de chacun, il vaut mieux montrer comment elle peut fonctionner comme une bonne et régulière formation obsessionnelle.

La problématique du choix obsessionnel est plus facile à présenter qu'à résoudre : devant deux éventualités a et b si, sous la pression des circonstances, l'une en vient à être actualisée, on peut s'attendre tranquillement à ce qu'à la première occasion l'autre surgisse dans toute sa splendeur, car il est clair que toutes deux restent également en course et qu'en plus, à la différence de l'hystérie, elles ne concourront pas dans un symptôme plus ou moins astucieux.

De la même manière, si tout trébuchement d'une supposée masculinité est mis sur le compte de la féminité — ou l'inverse — je ne vois plus rien capable de résister à ce genre d'explication. Car l'important, dans toute actualisation d'un terme pris dans une dualité, ce n'est pas tant ce qui est présentifié ; l'important est d'arriver à savoir si ce qui est absent est effectivement perdu, ou simplement mis de côté, comme on « réserve » en cuisine de petits oignons frits, pour bien laisser mijoter la viande.

Cet emploi sournois de la bisexualité en psychanalyse — ce qui n'est pas masculinité s'appelle féminité, ce qui n'est pas féminité s'appelle masculinité — est assurément à proscrire car toute partition de cet ordre reconduit subrepticement un « tout » quasi increvable. Mais alors, s'il n'est pas vrai qu'un sexe borde l'autre, à quoi bon s'encombrer d'une bisexualité « constitutionnelle » si naturellement prompt à boucher tous les trous, à expliquer tous les ratages, à offrir en un mot une rationalité qui, en se présentant sans faille d'aucune sorte, s'avoue n'être qu'une émanation du narcissisme.

Soyons donc radicaux, et passons-nous vraiment d'une telle facilité. La conséquence ne se fait pas attendre : que de problèmes en perspective ! C'est d'ailleurs plutôt réjouissant, et notamment en ceci qu'à renoncer explicitement aux facilités de la bisexualité, nous nous retrouvons aussi démunis que Lacan a pu l'être à cet endroit, donc plus à même d'apprécier justement ses façons d'entamer la question.

Il ne me revient pas de préciser ici les angles de cette entame, mais qu'au moins l'on voie bien pour finir le point qui a retenu Freud d'intégrer purement et simplement cette hypothèse d'une bisexualité constitutionnelle. Pour ce faire, il lui aurait fallu, à terme, faire litière du caractère irréductible des pulsions partielles, et donc se résoudre à les faire concourir, *sans reste d'aucune sorte*, vers une finalité génitale qui aurait, dans chaque cas, clairement désigné l'« autre » sexe. Quoiqu'il ait pu avancer au titre de la *Ganzsexual-trebung*, d'une « pulsion sexuelle totale », il ne s'y est jamais pleinement résolu. C'est ce que n'ont pas hésité à faire, par contre, un certain nombre de freudiens à qui Lacan a mené une guerre opiniâtre

dans les années cinquante. Pas de convergence des pulsions partielles vers un objectif pré-enregistré, donc : pas de bisexualité « constitutionnelle ». En quoi la « déclaration de sexe » ne peut faire moins que de mettre en jeu toute la complexité inhérente à un acte (qui construit son objectif dans le trébuchement même de son effectuation), et ne se réduit pas à un simple téléguidage vers une cible donnée d'avance.

Que les sexes soient deux... sûrement. Mais ne noyons donc pas ce *deux* dans l'unité formelle d'*un* mot comme « bisexualité », unité captieuse en ce qu'elle ne laisse aucune chance au repérage de ce qui fait que, d'un sexe à l'autre... IL N'Y A PAS DE RAPPORT ?

Masculin et féminin * 1

Wilhelm FLIESS

Le monde du vivant est divisé en l'homme et femme. Où que nous regardions dans le règne animal et végétal nous trouvons les deux sexes. Et alors qu'on a cru autrefois que le règne des unicellulaires ne connaît pas cette opposition des sexes, on sait maintenant que c'était une erreur. Chez de nombreux unicellulaires, par exemple dans la classe des Sporozoaires, on distingue de façon très précise les formes mâles et femelles. Et là où on ne le peut pas encore aujourd'hui, le futur nous l'apprendra. De même on a auparavant nié la reproduction sexuelle chez les moisissures pluricellulaires parce qu'on tenait les cellules germinales en train de s'apparier pour identiques. Aujourd'hui on sait, grâce aux recherches de Blakeslee, que les gamètes d'aspect identique proviennent de deux sortes de champignons filamenteux qui peuvent être distingués de façon sûre grâce à une croissance plus rapide ou plus lente en filament « plus » et « moins ». L'accouplement a seulement lieu entre ces deux sortes de gamètes, c'est-

à-dire seulement entre cellules plus et moins, jamais entre plus et plus, jamais entre moins et moins. Bien que même encore aujourd'hui on ne puisse pas départager les cellules germinales par des méthodes microscopiques ou de coloration, elles sont quand même différentes sur le plan sexuel.

L'opposition sexuelle existe donc. Mais elle est aussi nécessaire pour la procréation de vie nouvelle. Aucune propagation « asexuelle », aucune conception virginale ne peut de façon durable conserver la vie. Elles doivent toujours alterner avec l'acte sexuel. Des êtres unicellulaires qui se propagent par division, doivent de temps en temps se rejoindre. Autrement ils seront rayés sans pitié de la liste de la vie. Par greffe on peut multiplier une rose durant beaucoup d'années. Mais quand la rose souche qui a été effectivement conçue et engendrée a vieilli et meurt, alors toutes les branches greffées meurent en même temps. Elles constituent avec la rose souche en quelque sorte un seul buisson, et la vie des deux est

* *Männlich und Weiblich*. Paru dans *Zeitschrift für Sexualwissenschaft*, 1 Band, 1 Heft, April 1914, A. Marcus E. Webers Verlag, Bonn. Inédit en français. Traduit pour Littoral par Angela Buffel.

1. Les mots « *männlich* » et « *weiblich* » ont été traduits en français tantôt par « masculin » et « féminin », tantôt par « mâle » et « femelle », selon le contexte. En allemand, il n'y a pas cette différenciation (Ndt).

nouée à la même détermination temporelle. Vie nouvelle réclame nouvel engendrement. Dans des intervalles astronomiques, dans le cycle annuel ou semestriel, la nature se renouvelle, floraison et chaleur se manifestent d'après une loi rythmique et à des moments attendus de façon certaine. Si alors pour renouveler la vie un homme doit s'accoupler avec une femme et si ce qui s'accouple est homme et femme, rien ne semble plus facile que de dire ce qui est mâle et ce qui est femelle. Néanmoins, lorsqu'on approche cette question effectivement de plus près, elle échappe à notre prise.

*Propter solum ovarium mulier est quod est*². Bien. Mais la femme ne reste-t-elle pas femme quand l'ovaire a été enlevé ? Et l'homme sans testicules pas homme ? Non, ni de l'utérus, ni de la vulve nous ne voulons parler, ni du pénis. On pourrait même couper ceux-ci, il reste tout de même la femme avec les seins, la peau plus fine, la chevelure plus longue, le bassin; l'homme avec barbe, larynx, sans parler de cent autres caractéristiques. En un mot tout le sexe-soma continue à exister. Et précisément ce sexe-soma est habituellement si caractéristique que nous jugeons d'après lui si nous sommes en face d'un homme ou d'une femme. On comprend que ceci n'est pas seulement valable pour l'homme, mais aussi pour le lion et la lionne, le coq et la poule, le microgamète et le macrogamète

d'un plasmode, le lychnis et la lychnide, ou la mercuriale. Le sexe-soma imprègne tout le corps. Un squelette femelle se distingue d'un mâle, oui, même l'hypophyse d'une femme enceinte a des propriétés si caractéristiques qu'on peut dire de façon certaine qu'elle est une glande femelle, même si elle est enlevée de l'appareil corporel. Certainement une connaissance plus avancée de la grossesse aussi pourra à ce moment-là lever des énigmes.

Mais ici commence la première grande difficulté. Le sexe-soma a bien sûr dans la plupart des cas des caractéristiques prégnantes. Mais pas toujours. Les limites glissent, de façon variée, les hommes ont une ressemblance féminine, les femmes masculine, et enfin cela peut aller si loin qu'on ne sait plus si un individu est un homme ou une femme.

Comment ceci est-il possible ? Où est la cause pour cela ? En regardant un homme, on y trouve régulièrement quelque chose de féminin. Je veux simplement rappeler les poitrines qui chez des nourrissons mâles secrètent même du lait, le lait des sorcières. Et *l'utérus masculinus*, la prostate qui menstrue chez les nourrissons mâles. Et oui, menstrue. C'est ce que Halban a démontré avec toute la précision nécessaire aussi sur le plan histologique. Les traces de sang menstruel sont visibles dans l'urine³. Et de l'autre côté : qui ne connaît pas les femmes à barbe

2. Seulement à cause de l'ovaire la femme est ce qu'elle est (Ndt).

3. Voir aussi le livre de l'auteur *Le cours de la vie*, p. 486-87.

et ne sait pas que celles qui en sont porteuses s'éloignent aussi sur d'autres plans du type féminin ? En tant que petit duvet il est même tout à fait la règle. D'où vient tout ça ? Les deux sexes seraient-ils alors toujours mélangés, chaque homme *aurait-il* à porter en soi quelque chose de féminin, chaque femme quelque chose de masculin ?

Le fait que chez les deux sexes les organes génitaux proprement dits soient construits de façon double semble en former un indice. L'épithélium séminal du futur homme montre à l'origine même encore des potentialités de l'ovule. Bien sûr elles régressent plus tard chez l'homme avec les autres potentialités féminines. Mais pas complètement. Du canal de Müller par exemple reste l'hydatis de l'épididyme et le *sinus prostaticus*. Inversement il reste chez la femme, du canal rénal originel (canal déférent chez l'homme) les canaux de Gartner, du rein originel (épididyme et paradidyme de l'homme) l'époophoron et le paroophoron.

Donc normalement l'homme a des restes des organes génitaux féminins et la femme des restes masculins. Ne regardons même pas les possibilités anormales (*hermaphroditismus*). Ceci donne tout de même à réfléchir.

Il existe encore autre chose. Et avec ceci j'arrive en fait à ce que j'ai à proprement parler à apporter de nouveau. Les formes vivantes sont construites bilatéralement de façon symétrique. Aussi le rayon d'une étoile de mer consiste en

deux moitiés symétriques de même que la feuille d'un arbre ou une cellule. On peut dire que deux personnalités sont réunies en nous, chacune avec un œil, une oreille, un poumon, un bras, et une jambe. Chacune de ces personnalités peut aussi tomber malade indépendamment. C'est une expérience médicale quotidienne qu'une partie du corps soit plus souvent touchée par une modification pathologique. Mais encore plus quotidienne est l'expérience qu'un côté du corps prédomine en ce qui concerne la force et l'adresse. Habituellement le côté droit. Mais il n'est pas du tout rare que ce soit inversé. Là la gauche domine. Non seulement la main gauche, mais tout le côté gauche du corps. Chaque peintre et chaque photographe connaît le développement plus important et l'expression mimique plus énergique du visage gauche. *Mais si un homme est « gelinkt »⁴, alors il est plus féminin dans tout son habitus, et si une femme est gelinkt, alors elle est plus masculine que la moyenne de ses compagnes de sexe accentuées à droite.* Et inversement, les hommes plus féminins et les femmes plus masculines sont *gelinkt*, c'est-à-dire ils présentent un meilleur développement du côté gauche du corps. Puisque les artistes ont généralement en soi plus de choses de féminin, alors ils sont accentués à gauche. Goethe le savait de lui. « La nature m'a donné un coup⁵ dans le côté

4. *Gelinkt* : néologisme de Fliess ; littéralement : « fait gauche » ; à gauche : *links* (Ndt).

5. *Nickfang* : terme de chasse : coup de couteau au défaut de l'épaule (Ndt).

gauche » disait-il. Il suffit de regarder son masque de visage et celui de Beethoven (de Goethe vivant et de Beethoven vivant !) pour ne plus avoir de doute en ce qui concerne le développement plus fort de la face gauche. Ou le masque mortuaire de Napoléon I^{er}. Car lui aussi était à sa manière un artiste.

Il était lui-même fort bien orienté sur son importante composante féminine. Et dans le protocole de dissection du 6 mai 1821 il est écrit : « Globalement, son corps donnait une impression tendre et féminine. Il était à peine poilu. Les cheveux étaient fins et soyeux. Le pénil ressemblait fort au mont de vénus des femmes. Les pectoraux étaient peu développés. Les épaules étaient étroites et les hanches larges... Le rein gauche était d'un tiers plus grand que le droit. Ces singularités semblaient être congénitales. Tout ce qui est nécessaire pour la fonction sexuelle était très petit. » « Dans la mort sa bouche gardait une expression souriante. Seulement le côté gauche était légèrement distordu par un sourire sardonique », écrit le Docteur *Antommarchi* dans le rapport mortuaire.

S'il est juste que les hommes construits de façon plus féminine et les femmes plus masculines sont accentués à gauche et si cette thèse est valable aussi inversée, alors le côté droit doit correspondre au sexe ; c'est-à-dire être chez l'homme plus masculin, chez la femme plus féminin. L'homme est-

il plus féminin, alors son côté féminin — le gauche — est aussi plus développé. Et la femme est-elle plus masculine, alors son côté masculin — pareillement le gauche — est aussi le plus développé.

Avec cette conclusion, nous nous trouvons en plein dans la double sexualité ⁶.

Avons-nous raison avec nos prémisses — et elles sont acquises, conformément à l'importance du sujet, d'un matériel empirique vaste — alors il est certain que notre corps doit contenir du masculin et du féminin.

Une thèse juste est habituellement féconde. Allons voir. On connaît *l'hermaphroditismus lateralis*. Ici le testicule le mieux développé se situe le plus souvent à droite, mais de temps en temps ceci n'est pas exact. Ici le bon *ovarium* est à droite. Comme dans les célèbres cas de *J.E.V. Boas* à Copenhague, qui a décrit deux chevreaux hermaphrodites. Quand est-ce que ceci peut se produire si notre conclusion dit vrai ?

Bien, si les hermaphrodites à l'origine ont été selon leur sexe-soma des mâles, ce qui se manifeste par les organes génitaux et par leur habitus général, alors le meilleur testicule se trouve à droite. Mais avons-nous à faire à des femelles, alors le bon *ovarium* se trouve à droite. Et les hermaphrodites de *Boas* étaient des femelles. Une d'elles à même eu une chevrette.

Autant que je connaisse la littérature concernant les hermaphrodites, je n'ai pas trouvé d'exception valable à cette loi.

6. *Geschlechtigkeit*. Fliess, par la suite, dans un autre article, et pour répondre à des critiques, tentera de s'appuyer sur une différence entre *Geschlechtlich* et *Geschlechtig* (Ndt).

Une déduction supplémentaire. Notre éventration la plus commune, l'hernie inguinale, se trouve le plus souvent chez des hommes, mais chez des hommes qui paraissent entrer dans le féminin, qui sont donc accentués à gauche. Comment cela se produit-il ? Chez l'homme la glande génitale chemine en sortant du ventre, pas chez la femme. Le repli du péritoine qui l'accompagne, le *processus vaginalis peritonei*, doit se fermer à la porte de l'éventration, afin qu'aucun des viscères ne puisse arriver dans les bourses. Ceci est un processus masculin par excellence. Si la masculinité est diminuée, attachée, freinée, celle-ci pourra subir une perturbation. Mais où est le côté plus fragile chez les hommes dont le caractère féminin est plus accentué ? Le droit bien sûr, si notre conclusion est valable. Car ces personnes sont plus accentuées du côté gauche. Aussi cette perturbation-là doit-elle être plus fréquente à droite qu'à gauche. Les statistiques l'apprennent en effet.

Nous voyons que notre nouvelle perception éclaire des domaines restés obscurs jusqu'alors. Ceci parle en faveur de son exactitude. Et donc aussi pour le sexe-soma double.

Qu'en disent les maladies ? En effet il existe des affections féminines et masculines. Oui et non. Il existe des affections qui surviennent principalement chez l'homme, comme l'hémophilie et la pseudohypertrophie, et des affections qui touchent principalement des femmes, comme la chlorose et l'ostéomalacie. Principalement mais pas exclusivement. De même qu'il existe des hémophiles et des pseudohypertrophiques féminins, il existe des malades hommes atteints de chlorose et d'ostéomalacie. Friedrich Hebbel a souffert d'ostéomalacie. Il était

accentué à gauche comme le montre son portrait. Et son talent artistique va bien avec.

Mais ce n'est pas seulement l'ostéomalacie chez les femmes si souvent en rapport avec la grossesse, qui peut survenir chez l'homme. Mais aussi l'authentique *chorionepithelioma*, dont la possibilité d'apparition semble quand même limitée aux femmes, peut prendre comme point de départ les bourses de l'homme.

Par conséquent il n'existe pas de maladie de l'homme ou de la femme, mais des maladies de la substance masculine et féminine. Cependant, puisque ces substances sont présentes chez chaque homme et chez chaque femme, alors on peut aussi trouver toutes les maladies chez les deux sexes, seulement dans des proportions différentes.

Dans quelles proportions ? Pour la tuberculose la proportion est en Prusse (selon Moebius) de 28 hommes pour 23 femmes, pour la pseudohypertrophie elle est de 23 hommes pour 28 malades⁷. Le retour de ces deux chiffres 28 et 23 est remarquable. Toutefois ce retour devient encore plus remarquable si nous rappelons deux autres chiffres dont la constance a déconcerté les chercheurs depuis longtemps. Les statistiques portant sur des centaines de millions de cas estiment, pour les nés vivants, l'excédent de garçons à 105 à 106 pour 100 et en même temps, pour les mort-nés, à 128 à 129 pour 100, c'est-à-dire qu'il naît environ 106 garçons vivants pour 100 filles

7. Comparer avec *Le cours de la vie*, p. 491.

et 129 garçons morts pour
100 filles. C'est donc

$$\frac{128}{105} \text{ ou plus exactement } \frac{129}{106}$$

$$= \frac{28}{23}$$

Dans tous les cas il s'agit de la proportion d'individus masculins par rapport aux individus féminins. Quelque chose du caractère sexuel masculin et féminin doit donc être attaché à l'évocation de ces chiffres.

Mais on connaît encore une autre évocation de ces deux chiffres. On connaît leur évocation en terme de règles⁸.

En 28 jours *en moyenne* la menstruation se renouvelle, 10 × 28 jours après les dernières règles les femmes attendent leur accouchement. Parfois ceci coïncide, parfois pas. Les enfants viennent au monde plus tôt ou plus tard ; et les menstruations ne se tiennent pas non plus exactement aux quatre semaines. Une recherche au sujet de cette irrégularité a montré les résultats suivants : l'arrivée de ces deux processus est dépendante du cours de deux périodes, qui se mêlent comme les notes simples dans un accord. Et de même que la courbe d'oscillation d'un accord apparaît irrégulière au premier regard, les règles et la gestation chez la femme ont une durée et un retour apparemment irrégulier à cause du mélange des deux processus pério-

diques. Cependant de même que la forme d'une courbe de fréquence peut être expliquée en décomposant les tons élémentaires, les irrégularités de ces deux processus vitaux peuvent être ramenées à un ordre simple. Et précisément par le fait qu'on démontre leur origine à partir de ces deux périodes élémentaires d'exactlyment 28 et 23 jours. Et enfin une analyse étendue a appris que sont dominés par ces 23 et 28 jours non seulement les processus de menstruation et de date d'accouchement mais aussi tous les processus vitaux, naissance, développement, le fait d'être malade et le fait de mourir.

Et ce qui est valable pour la femme, est valable ici aussi pour l'homme. La vie des deux sexes suit son cours selon ces deux périodes. Même les générations sont nouées l'une à l'autre de façon durable à travers ces deux périodes de 23 et 28 jours. Ceci est à comprendre non seulement chez l'être humain mais aussi chez l'animal et pour la plante. Cette extension universelle montre déjà qu'il doit s'agir pour ces deux périodes de quelque chose de tout à fait élémentaire, de quelque chose qui appartient à la substance vivante en tant que telle.

Et comme nous avons déjà rendu vraisemblable le fait que tous les organismes sont composés de substances masculines et féminines ainsi nous allons pouvoir rapporter aussi l'existence des deux périodes à la présence des substances masculines et féminines. L'interpréta-

8. Tâge : signifie 1) règles, 2) jours (Ndt).

tion s'impose que nous devons voir dans les 23 jours la durée de vie d'une unité de matière masculine et dans les 28 jours la durée de vie d'une unité de matière féminine. Et l'interprétation suivante est que la vie consiste dans la réaction de ces deux substances l'une sur l'autre. C'est pourquoi les deux devraient être présents en chaque individu. Et lorsqu'une nouvelle vie doit naître elles doivent alors se réunir toutes deux par la conception. La conception serait ainsi un cas particulier de la réaction générale, nécessaire à la vie, de la substance masculine sur la féminine.

Bien entendu la quantité des deux substances est limitée dans chaque être vivant. Si elle est consommée, la vie s'éteint. Il est vraisemblable que la même quantité totale de substance vivante était présente dans ces groupes de 28 hommes morts de tuberculose, et des 23 femmes qui étaient victimes du bacille tuberculeux à la même époque et dans la même population. Dit de façon générale, il existe des groupes d'individus de 28 et de 23, qui sont liés entre eux par un destin commun et avec eux, la même quantité de substance vivante disparaît ou entre dans la vie. Car aussi pour la mise au monde les mêmes groupes peuvent être recensés.

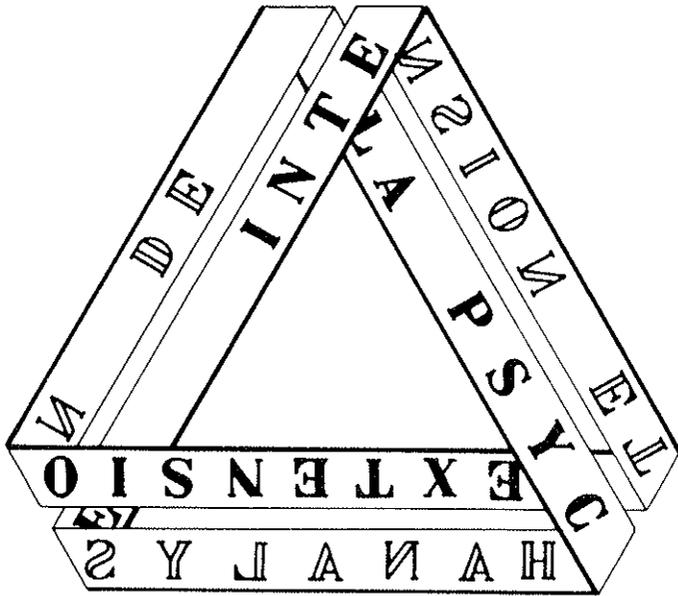
Summa summarum : Tout être vivant consiste en une substance masculine et féminine, chaque cellule prise une à une aussi bien que l'être tout entier. L'homme a plus

de matière masculine, la femme plus de féminine. Mais chacun a également sa partie de l'autre et est obligé de l'avoir pour pouvoir vivre. C'est pourquoi tout au fond, tous les êtres vivants sont hermaphrodites. Les uns *in re* les autres *in potentia*. Le fait que cette *potentia* puisse être réveillée facilement est montré par les transformations de sexe et les perversions, la possibilité de la conception virginale qu'on peut poursuivre jusque dans les teratomes humains, et aussi la reproduction asexuelle qui crée étamines et pistil. La feuille du bégonia que le jardinier plante dans la terre et qui se complète ensuite en une plante entière, doit déjà contenir les deux matières, si les deux sortes d'organe de reproduction en sortent. Homme et femme *un corps*.

Ce qui a été exposé ici est un programme. Pas un qui a été inventé a priori, mais un qui a été étudié et déduit à partir d'une grande quantité de faits. L'auteur a couché par écrit le travail de plus d'une décennie et demie dans deux livres : dans le plus grand : « *Le cours de la vie* »⁹, et dans le plus petit : « *De la vie et de la mort* »¹⁰. Là, et non pas dans cet exposé-ci servant seulement à une orientation, sont donnés les documents pour les démonstrations qui ont trouvé ici leur expression. Là également sont éclairées et réfutées les objections qu'on se croyait autorisé à faire contre notre enseignement, sans qu'on y ait pénétré.

9. Vienne et Leipzig, 1906

10. 2^e édition, Jena, 1914.



*INTENSION ET EXTENSION
DE LA PSYCHANALYSE*

Pour une lecture de Louis Wolfson

Albert FONTAINE

PREMIÈRE PARTIE

C'est en 1970 que les éditions Gallimard publient le premier livre de Louis Wolfson sous le titre : « Le schizo et les langues ». Quatorze années plus tard paraît chez Navarin un deuxième ouvrage : « Ma mère musicienne est morte... » Deux livres qui n'ont pas le même objet et diffèrent sensiblement quant au style. Il s'agit donc de deux objets différents et de temps d'écriture distincts.

Voici les données que nous possédons :

— de 1970 à 1975/76, outre un déménagement (1972) à la 138^e rue (où mourra sa mère, le 138^e jour de l'année 1977), il rédige une deuxième version du premier livre ; il la considère comme définitive et l'intitule « Point final à une planète infernale » ;

— en 1977, mort de Rose Minarsky-Brooke, déménagement de la 138^e rue et rédaction d'une dédicace à sa mère, incluse dans le manuscrit récemment terminé de « Point final à une planète infernale » ;

— en 1977/78 quelques extraits de ce manuscrit paraissent dans la revue *Change* (n° 32/33, *La folie encerclée*, octobre 1977 et n° 34/35, *La narration nouvelle*, mars 1978) ;

— en 1984, sortie chez Navarin de « Ma mère musicienne est morte... » dont le titre reprend, sous la forme d'une proposition affirmative, tronquée, le titre de la deuxième de couverture. Ces deux titres étant tirés de la dédicace de « Point final... »

Unicité et hétérogénéité du texte

L'unicité du texte peut se repérer à la façon dont s'imbriquent les thèmes et les titres des ouvrages. Ainsi, « Le schizo et les langues » est considéré par son auteur comme une première version. Sa forme définitive incluant de nombreux « rajouts apocalyptiques » s'intitule d'un autre titre. La parution chez Gallimard a fixé arbitrairement le devenir d'un texte en transformation : le contenu et l'adresse du premier manuscrit sont autres dans le second. De la même façon, « Point final... » contient la dédicace qui fera le titre du deuxième livre. Comme, aussi bien, c'est dans « Ma mère... » qu'est publiée, en rappel par l'auteur, la version complète de la dédicace rédigée pour « Point final... »

Un autre trait unit toutes ces écritures : elles sont toutes en français. De toute évidence, en 1984, Wolfson n'a pas réalisé le vœu qu'il exprime en 1970 (« Le schizo... » — fin du premier manuscrit — p. 247) que « le jeune homme malade mentalement sera un jour capable, de nouveau, d'employer cette langue, le fameux idiome anglais ».

Enfin, très globalement, l'écriture de Wolfson s'étaye d'une raison commune : sa lutte contre la persécution.

Mais, si cette lutte fait l'unicité du texte wolfsonnien, ce sont les moyens mis en œuvre pour y faire face qui en font l'hétérogénéité. Nous verrons que ceux mis en œuvre dans la première version du « Le schizo... » s'avèrent rapidement insuffisants. Avant même la parution du livre, Wolfson la prolonge par des « rajouts apocalyptiques ». Dans ceux-ci l'auteur a déjà abandonné son travail de désarticulation de la langue pour hausser le ton de son écriture à celui d'une proclamation. Cessant de vouloir faire œuvre scientifique le texte devient message. Ces rajouts n'ont pas été publiés mais nous savons que Wolfson y fait un large usage de l'allitération. L'approche analytique de la première version est donc abandonnée au profit de correspondances fondées sur les sonorités de la langue. Quant à la méthode elle serait ainsi à l'opposé de celle du premier manuscrit qui, lui, met à nu le jeu, précisément hors son, du signifiant.

Avec « Ma mère musicienne... » enfin, la méthode a encore changé. Dans ce texte il s'agit de la lecture conjointe des notes laissées par sa mère au cours de sa maladie et des siennes, celles de ses paris hippiques. Globalement, il semble que la mort de sa mère crée un événement inassimilable auquel répond l'écriture. Sept années après la mort de sa mère, il s'agirait de lui trouver un ordre de rationalité qu'excluent les séries hors sens d'occurrences discrètes (faits quotidiens, dates, etc.).

Avant d'entrer dans le détail du premier livre quelques remarques sur le deuxième...

MA MÈRE MUSICIENNE EST MORTE¹

« Cet après-midi, ma mère mourante me donna deux consignes que je ne respecterais ni l'une ni l'autre.

— Ne parle pas de moi, L*!

(Mais si j'en parle, c'est beaucoup sa propre faute en ayant, premièrement tenu un *Dossier d'hôpital* et en ayant, deuxièmement, « choisi » de mourir de manière tellement allitérative / comme mentionné / :

A Ma Mère, Musicienne, Morte d'un Mésothéliome Métastasant, au Milieu de Mai, à Minuit, Mardi à Mercredi, au Mouroir Mémorial, à Manhattan, Mille 977! Et de manière arithmétique : le 18 mai est le 138^e jour de l'année et nous habitons la 138^e rue.)

— Ne joue plus aux chevaux ! Ne joue plus aux chevaux ! » (p. 175).

Ainsi, la *coïncidence* des sons du langage et des chiffres ouvre un ordre, au-delà du vœu maternel, dans lequel s'articule « la raison » de son écriture. D'entrée de jeu nous savons, en effet, que le projet de celle-ci est de trouver « la conjoncture de l'heure, de la date, de l'endroit de sa mort, de la sorte de cancer... » (p. 7) et qu'il va tenter cet effort en français, langue qui de son point de vue (mais dans toute langue romane aussi bien) ne lui réserve qu'une probabilité infime : « un dans plusieurs millions (au bas mot) ».

La mort de sa mère comme fait *réel* n'existe pas isolément. Il ne peut pas se faire que la mort seule soit survenue ce 18 mai 1977. Avec elle il y a la prolifération indéfinie d'occurrences, d'événements, de signifiants qui, pour lui, ont une égale signification et qu'il est en devoir de « lire » tout autant. Voyez la dédicace en forme de titre au livre. Mais le Memorial Hospital n'est pas seul en cause ; ce jour-là c'était tout aussi bien le 686^e anniversaire de l'attaque des Turcs contre Acre, le lendemain des élections en Israël, ou le 335^e anniversaire de la fondation de la ville de Montréal, etc. soit la cascade des signifiants pris dans leur ressemblance ou leur simultanéité. Et cela n'a sans doute pas de raison de s'arrêter si ce n'est dans le vœu improbable d'en trouver la conjoncture.

La forme du texte

Alors que sa mort a libéré la marque d'une impossible suture pour son fils, que penser de ce « ne parle pas de moi » ? Son fils ne s'est pas trompé, semble-t-il, sur le sens de cette interdiction en partant pour son livre précisément du Dossier d'Hôpital. Aurait-elle mieux fait, pour aller dans le sens contraire de son vœu, que de lui léguer des notes si

1. Navarin, Paris, 1984.

remarquables justement par leur style ? Des noms, des dates, des prix de consultation, bref, l'absurde précision de notations sériées, impénétrables quant au sens. La série des faits est là (et pour son fils à l'égal des événements qui ponctuent les occurrences du quotidien), elle est à charge d'une lecture.

Wolfson semble donc n'avoir pas trop eu le choix : son texte est le comment-taire de sa traduction française du « dossier d'hôpital ». Ce dossier constitue, dans sa traduction, un premier texte. Le deuxième, celui du commentaire, enrobe et commente les traces du premier. Il y tente de lier (allitérativement d'abord, nous dit-il) les séries hors-sens et des notes et des événements. Une première forme du texte est donc celle d'un texte dans un texte.

Deux séries homologues quant à leur nature (notations hors-sens) semblent être à la base du récit des événements qui entourent la mort de Rose Minarski Wolfson. Il y a les notes du dossier d'hôpital et les notes de l'auteur prises lors des paris mutuels quasi quotidiens à cette époque. Elles ont été rédigées sept années avant leur publication chez Navarin. Ces sept années qui séparent les événements du récit qui tente d'en faire son objet impriment à ce texte une forme de lisibilité particulière.

Vu sous cet angle, le récit serait la version française d'événements anciens, lisibles dans sa transparence. Autrement dit le texte et ce que le texte laisse voir « en transparence », permet de proposer une clé de lecture. Il y aurait une double scène :

— dans l'une, disons la scène d'origine, ce à quoi Wolfson a eu affaire en cette année 77 est marqué par les signifiants du code de l'anglais. Avec ceux-là il a à « traiter » du cancer, bien entendu de celui de sa mère, mais tout aussi bien de celui de « la planète bleue, troisième du système solaire, la terre ».

S'il joue aux courses et s'il tente de gagner selon sa stratégie (forme dérivée d'une même conjoncture que celle faite sur le reste des événements quotidiens), cela semble lui avoir permis d'envisager, non pas tant le gain proprement dit, mais le droit de *proclamer* que toute la gent humaine devrait se suicider ou plutôt être « suicidée » collectivement au plus vite... et la plus grande vérité des vérités aurait été victorieuse (p. 12). (Se poursuit donc dans ce fil, ce qui s'était constitué avec les « rajouts apocalyptiques ».)

— dans l'autre, sur la scène de l'écriture proprement dite, se trame un genre lié au fait que les sources de son texte sont des traductions en français et que l'objectif n'est plus, en premier lieu, de proclamer la destruction d'un ordre mais de réaliser, cette improbable conjoncture de signifiants discrets. Le fait de l'écriture redouble, nous dit l'auteur « l'expérience » d'alors, et elle le fait dans un autre ordre de langue.

Ainsi par exemple « le choix » allitératif de la mort de sa mère ne se conçoit pas dans une langue anglo-saxonne.

Cette seconde forme du texte, feuilletée en quelque sorte d'un double registre de lisibilité est ce qui lui donne une profondeur particulière.

Un texte dédicacé

Le titre du livre, nous le lisons dès les premières pages, est tiré d'une dédicace de « Point final à une planète infernale » à sa mère. En fait, il existe trois formes différentes du « même » syntagme : en couverture, en 2^e de couverture, en 3^e de couverture et sous sa forme complète page 7. Cette dernière forme diffère sensiblement des autres (élaborées sans doute pour des raisons éditoriales).

Les points de suspension du titre en couverture laissent penser qu'il est une reprise altérée de la dédicace. Mais « Ma mère musicienne est morte » est une assertion qui dit un fait : « A ma mère musicienne... » est une dédicace, c'est tout autre chose !

Les nécessités éditoriales ont forgé un titre. Mais cela convient-il à la forme du texte ? Tout le livre ne dit-il pas précisément le caractère circonstanciel et relatif de ce que pourrait être un fait ? La mort, tout comme la forme du cancer, la date de sa survenue, les circonstances qui l'ont entouré, etc. ne peuvent nullement entrer dans cet ordre « d'existence » que désigne le verbe être.

En fait, pour le dire d'une fois, je ne tiens pas ce texte pour un texte titré mais dédicacé. Ce texte est un texte dédicacé si on veut bien donner à ce terme la définition de Pasquier soit « l'hommage qu'on fait d'un livre à quelqu'un ». La création allitérative de la dédicace où se couplent les sons autour de la consonne *m*, énoncerait sous une forme singulière, balbutierait en quelque sorte, le lien qui lie Wolfson à la mort de sa mère.

LE SCHIZO ET LES LANGUES ²

« ...comme le son dans une coquille vide »

Dans une première approche ce livre peut se concevoir comme le mode par lequel l'auteur reçoit et réagit aux sonorités de sa langue maternelle (et particulièrement à la voix de sa mère). Celle(s)-ci font surgir dans sa tête un écho intolérable voisin de la douleur, une réverbération écholalique « de son cerveau malade » qu'il s'agit de faire

2. Louis Wolfson, *Le Schizo et les Langues*, Gallimard, Paris, 1970.

LITTÉRAIRE N° 25/24

cesser. Pour ce faire il lui faudra rien de moins que détruire systématiquement tous les vocables de la langue anglaise (américaine plus précisément). Le livre peut alors se lire comme l'aventure à laquelle est convoqué Louis Wolfson, d'avoir à désarticuler l'ensemble du code de sa langue phonème par phonème.

Pour en donner le ton, voici une petite scène de sa vie quotidienne :
« Quoique c'en fût, sa mère et le mari de celle-ci n'étaient rentrés qu'un couple de secondes et subitement le visage de cette dernière s'anima, s'épanouit, une étincelle à l'œil, comme si elle voulait brusquement manifester avoir une idée engageante. Et comme si elle se fût décidée à frapper son fils simultanément avec la langue de sa bouche et avec celle des anglais presque chaque fois qu'elle le pourrait, elle cria tout à coup et comme consciente de triompher, "Est-ce qu'il y a eu un appel (téléphonique) ?" »

Le psychotique devint immédiatement tout à fait abasourdi, ne sachant pas avec quoi associer les vocables anglais qui avaient justement sorti de la bouche de sa mère, ne sachant point en quoi les convertir, comment les neutraliser, les transmuter, les détruire, et en particulier le mot anglais pour appel, call, l'agaçait, ce vocable embêtant retentissant et rebondissant dans sa tête durant un bon quart d'heure et l'empêchant donc presque complètement de comprendre ce qu'il lisait. Toutefois, il se ressaisit alors, plus ou moins, et continua d'étudier pendant un temps, et, plus tard, pouvant penser quelque rationnellement, c'est-à-dire d'après sa manière, il eut une idée subite comment s'en débarrasser le cerveau du vocable call, et que ça serait simple de le démembrer et qu'il lui semblait si stupide combien il s'était tourmenté ce jour-ci comme tant de fois auparavant à propos de ce substantif, commun monosyllabe de sa langue maternelle (p. 73). »

La convocation à cette œuvre singulière est à trouver dans le sens qu'a ce terme d'une contrainte exigée par un certain mode de rapport à l'Autre.

Le témoignage étant écrit, il peut être direct :

« D'ailleurs, pendant ce temps la mère de l'étudiant aliéné l'avait suivi et était arrivée à son côté où elle disait de temps à autre quelque chose de bien inutile — du moins le jeune homme le pensait-il — et naturellement en anglais, et en semblant si remplie d'une espèce de joie macabre par cette bonne opportunité d'injecter en quelque sorte les mots qui sortaient de sa bouche dans les oreilles de son fils, son seul enfant — ou, comme elle lui avait de temps en temps dit, de son unique possession — en semblant si heureuse de faire vibrer le tympan de cette unique possession et par conséquent les osselets de l'oreille moyenne de la dite possession, de son fils, en unisson presque exacte avec ses cordes vocales, à elle, et en dépit qu'il en eût » (p. 183).

L'unisson « presque exacte » d'une vibration des cordes vocales de

l'un aux vibrations de la membrane tympanique de l'autre : modalités d'une jouissance de l'Autre sous l'aspect d'une jouissance phallique.

Contrairement à d'autres qui, eux, perçoivent la voix sous une autre forme, hallucinatoire³, Wolfson note que ce n'est pas seulement la voix en tant que telle qui motive qu'il faille y parer mais, tout aussi bien l'intention sous-jacente au ton de triomphe de celle-ci. S'il émet, dans une toute première parade, des grognements et qu'il s'enfonce les doigts dans les conduits auditifs pour distordre les sons de l'anglais, c'est pour changer la tonalité, pour agir « sur le ton de mauvaise volonté, de désir de lui nuire ». Malgré toutes les allégations maternelles sur ses bonnes intentions et sur son attachement à son fils, celui-ci note, en effet, que c'est « surtout la conduite verbale [qui] fournit une forte preuve d'une indifférence fondamentale, sinon une vraie antipathie pour lui » (p. 244).

Le mode de rapport à l'Autre dont Wolfson témoigne pourrait se spécifier comme phénomène élémentaire. La voix qu'il entend n'est ni identifiée, ni xénopathique, ni de commandement, elle n'intervient pas pour insulter ou commenter les actes, elle est d'abord *celle de la mère* et par extension celle de tous ceux qui se servent de l'anglais.

Il faut donc tenir dans un certain écart différents termes :

— la voix de la mère comme telle, instance persécutive majeure et dont le moyen est l'usage qu'elle fait de la langue anglaise ;

— la langue anglaise en tant qu'elle impose à ses locuteurs des modes performatifs réglés, isomorphes dans une même communauté linguistique à laquelle sa mère appartient ;

— l'effet que cette/ces voix produisent : de réverbération dans le cerveau « échomatique ou plus précisément écholalique du jeune homme malade mentalement. »

Il en ressort un certain caractère de l'hallucination, marqué du fait qu'elle ne se produit qu'avec la survenue effective d'un vocable et dans l'ordre d'une langue spécifique.

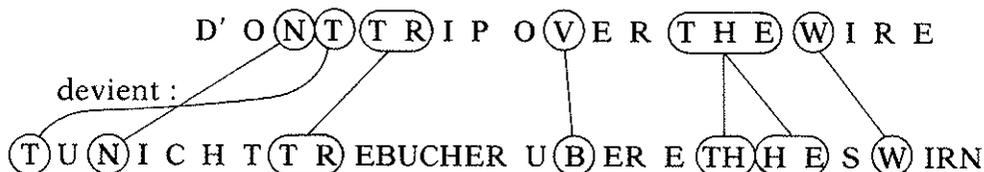
Afin d'agir sur le premier terme (la voix) c'est sur le second (la langue) que Louis Wolfson fait ses opérations. A l'usage que sa mère fait de l'anglais ainsi qu'à sa rencontre avec les vocables écrits ou parlés de cette langue il cherche dans d'autres langues l'appui dont il a besoin.

Cet appui, il le trouve, par le biais de l'écriture, dans la charpente consonantique du langage — pour ainsi paraphraser Jakobson. Cette

3. En 1970, répondant à une invitation de Daumézon à dire quelque chose de l'apport de la psychanalyse à la sémiologie psychiatrique, Lacan fait remarquer à un de ses interlocuteurs que nous ne savons strictement rien de ce qu'est une hallucination phénoménologiquement, qu'il est inapproprié de mettre les différentes formes sous une même accolade et que c'est la forme de l'examen qui devrait permettre de cliver ces phénomènes (inédit).

charpente lui autorise des correspondances consonantiques avec ce qu'il appelle des « congénères » dans d'autres langues. Très généralement, un vocable est considéré comme anéanti lorsqu'un rapport terme à terme est établi avec un autre parmi les cinq langues dont l'auteur dispose.

Ainsi l'injonction maternelle :



Sa stratégie consiste à opposer au caractère direct, pourrait-on dire épuré, de l'hallucination qui est dans la langue même (comme phénomène concret) des conversions homophoniques instantanées. Cela a pour effet de faire cesser la réverbération douloureuse mais laisse intacte l'instance persécutive de la voix.

« Il penserait que ses idées pourraient importer, être utiles... »

Nous avons tout au long du livre le témoignage qu'une forme de savoir est impliquée dans les opérations que L. Wolfson effectue sur la langue, qu'un savoir surgit de ce qu'il pense être une destruction d'un vocable anglais. La fracture littérale que commande la mise en correspondance de signifiants de codes différents libère un savoir. Ayant « converti » le mot *where* par exemple, en *wo* — hier voici « *qu'immédiatement après, pour une raison passablement obscure, il éprouva une sensation — même mêlée de joie — de vrai accomplissement, il fut durant un moment heureux que sa mère l'eût dérangé au sujet des lunettes égarées, et tout en se sentant peut-être comme s'il eût fait une grande découverte dans une vraie science* » (p. 68). C'est à ce savoir que se rattache sans doute la raison première de l'écriture. Ce savoir inhérent à une lecture « autre » du signifiant lui semble transmissible. Il ne lui apparaît pas tout de suite que ce savoir n'est pas compatible avec celui de la linguistique.

L'adresse première du livre est en effet à la linguistique. C'est dans ce champ qu'il tente de faire entrer son écriture. De la linguistique, Wolfson en possède les outils conceptuels et les utilise. Mais il lui est rapidement sensible que son écriture excède les limites légitimes de ce champ. Sa contribution à la somme des connaissances accumulées dans cette science s'avère un espoir vain, se heurtant sur la méconnaissance de ceci que le savoir qu'il acquiert fait surgir en force ce que la

linguistique tente d'évacuer. Aussi bien l'auteur s'excuse-t-il à la fin de son ouvrage de l'avoir écrit et publié, pensant avoir produit « *une monstruosité qui intéresserait les psychiatres avec leurs théories de complexe œdipien, d'instinct de mort... plutôt que les linguistes* » (p. 259).

Le destin de ce savoir irrecevable pour les linguistes me paraît lié au ton et au style de son écriture. Une sorte d'humour traverse tout le livre dont nous avons un exemple dans la forme qu'il donne à la dédicace : « aux gens méritants du passé, du présent de l'avenir en présumant » (p. 261). C'est avec cette sorte d'ironie, ni amère ni désabusée, qu'il désigne la faillite de son écriture proprement scientifique. Ce que recouvre cette ironie n'est pas rien puisqu'à la fois elle signe son renoncement à une contribution à un savoir transmissible mais tout aussi bien la perte de ce lest qui aurait sauvé son écriture de la menace de la folie. La conscience de sa faillite se reflète dans le mode avec lequel il se désigne lui-même comme « l'étudiant de langues schizophrénique, l'étudiant d'idiomes dément » ou, d'après son orthographe réformée « le jeune öme sqizofrène ». Elle se reflète aussi dans l'usage d'une forme grammaticale complexe pour quelqu'un qui n'a du français qu'un abord indirect. Le conditionnel et de préférence le conditionnel passé indique et prolonge un mode en 3^e personne que Deleuze réfère à l'impersonnel⁴ du schizophrène mais qui, surtout, est cohérent avec la place qu'occupe l'auteur dès lors qu'il se prend pour l'objet non-valide de son étude.

Les « rajouts apocalyptiques »

Avec ce chapitre envoyé postérieurement et en addition au premier manuscrit, une double transformation du texte, déjà lisible dans le premier⁵, devient manifeste : le savoir dont Wolfson fait état cesse de prétendre s'inscrire dans une science et le public auquel s'adresse cette écriture cesse d'être celui, restreint, d'une communauté scientifique pour s'ouvrir à la communauté des hommes. Wolfson a qualifié ce rajout « d'apocalyptique » et nous dit qu'il fait partie, dans sa nature, de la deuxième et définitive version du « *Le schizo et les langues* » intitulée « *Point final à une planète infernale* ».

Il est probable que les gens auxquels il adresse ce texte, par-delà les linguistes, soient ces personnages qu'il fait surgir et qui plus que lui-même, auraient connu la souffrance. A ce tournant Wolfson cherche à définir la règle morale qui justifierait sa douloureuse existence et qui lui donnerait le principe de ses actes. Il évoque alors la figure de cette

4. L. Wolfson, *op. cit.*, p. 9.

5. Cf. sa note envoyée à la radio canadienne sur le thème « Terre des hommes » où il prône et argumente la destruction immédiate de la planète (p. 101).

« partie des martyrs (qui) était, aurait été, serait nécessaire pour que la vie, l'humanité parvienne à son plus "beau", son "suprême" état » (p. 250). Sont ainsi nommés, ceux qui auront tenté par leur exemple de justifier la souffrance. Cette adresse semble davantage cohérente, non plus tant avec l'objet d'un savoir mais avec la forme d'une question concernant son être.

En fait, tout se passe comme si le travail d'écriture avait mené Wolfson à cette limite épurée où surgissent deux termes : la souffrance comme paradigme de l'absurde⁶ et l'expérience que la saisie (au sens de la compréhension) du monde est de par sa nature, de par la nature du signifiant, parcellaire et séquentielle⁷.

Un effort d'imagination (indiquant précisément le point où l'imaginaire fait défaut) le fait bien rêver d'un exploit « vraiment beau » et qui justifierait moralement la souffrance. Ce serait « la compréhension de quelque rapport fondamental de la matière (la méchante matière malade, dit-il ailleurs), la compréhension préférablement chimique et *ne dépendant pas ou guère de la forme*⁸, de la structure qu'aurait prise ultérieurement la vie » (p. 250). Mais cet espoir est vain qui le laisse face au jeu alterné de la souffrance et de la béance irréductible dans l'ordre des « raisons ».

Avec le deuxième manuscrit son écriture cesse donc de prétendre participer au savoir de la linguistique. Elle devient message ainsi que l'indique le deuxième titre du livre : la destruction de la terre et le suicide collectif.

Cette vérité est une vérité révélée : il la nomme « la vérité des vérités ». Elle lui vient, avec les sévices qu'il inflige à son corps, comme une certitude, « la certitude incontestable » que la vie humaine n'aurait jamais dû naître » (p. 253). Il y a là, tardivement constitué, ce que la psychiatrie appellerait « le noyau » d'un délire. Son écriture y est prise⁹

6. « Donc, et encore assez ironiquement, n'était-il pas dorénavant du moins inutile de continuer à se brûler la peau çà et là, à s'exposer au froid, à se bloquer le souffle, tout cela dans l'espérance, vaine semblerait-il maintenant, de prouver à lui-même que la souffrance n'était pas « tellement horrible », « tellement insupportable », même que l'existence de l'humanité n'était pas un phénomène « criminel » (p. 252).

7. « Car n'est-ce pas néanmoins aller trop loin que se torturer, même si la matière a été tellement "bête" jusqu'à devenir, au cours d'une série de supplices innombrables, des multitudes d'hommes misérables?... Peut-être après tout, le meilleur châtiment, celui le plus approprié, de la "méchante matière malade", la chose même la moins paradoxale, n'est-elle pas que l'homme rompt autant que possible la tête et cela en étant intellectuel ! » (p. 252). « ... Le cerveau humain ne travaillant guère d'une telle manière et en ne pouvant penser qu'à "une seule" chose à la fois... » (p. 253).

8. C'est moi qui souligne.

9. Dans « Ma mère musicienne est morte » nous apprenons que lors de la parution de « Le schizo et les langues » il avait l'idée (sous forme d'injonction lui venant d'un autre) d'avoir à assassiner Pompidou à son passage à New York pour qu'ainsi son message soit enfin pris en compte. Autrement dit : qu'il soit enfin lu et que cela cesse selon son vœu (p. 8).

et, sans doute, est-elle aussi ce qui lui a permis de le formuler. Nous savons en effet qu'à partir d'une certaine époque, semble-t-il contemporaine du début de son écriture, Wolfson non seulement refuse d'entendre les sons de l'anglais mais refuse de le parler. Ses écrits portent alors, tout au long, la trace qu'un « dire » sur lui-même s'y poursuit. Le silence de l'écriture contient et canalise, en français, ce dire par ailleurs impossible.

Pour conclure temporairement...

Le premier manuscrit se termine sur l'espoir qu'avec « ses jeux linguistiques basés sur des similitudes à la fois dans le sens et dans le son entre les mots anglais et les mots étrangers, sa langue maternelle, celle de son entourage, lui devienne de plus en plus supportable » (p. 247). Il y va de ce qu'il imagine avoir découvert : « un facteur émotif, sans doute plus ou moins subconscient, car il ne le trouverait jamais mentionné dans un livre... et ça serait d'après lui, peut-être vague sinon refoulé, de ne pas devoir sentir sa langue maternelle *comme une entité*¹⁰... mais par contre de pouvoir la sentir bien différemment, comme quelque chose de plus, comme exotique, comme un mélange, un pot pourri de divers idiomes » (p. 245-246).

Ce que Wolfson appelle ses « jeux linguistiques » sont sa stratégie de lutte contre la persécution d'un Autre qu'il ressent, au plan imaginaire, comme un Tout. C'est à ce Tout qu'il réagit en fomentant un artifice (qui a déjà la valeur d'un délire) : un système de langue qui désarticule l'anglais et le substitue.

Du premier au deuxième manuscrit, il y a une relation homologique des termes. A ce qui dans le premier est l'imaginaire d'un Tout de la langue, correspond dans le second, à la fois un message apocalyptique et le fantasme d'un exploit qui donnerait un sens à la vie.

LE DÉTAIL DES OPÉRATIONS WOLFSONIENNES

C'est parce que Wolfson n'épargne pas le détail de ses opérations au lecteur qu'il en a lassé plus d'un (qui est resté à l'orée du taillis entremêlé de son travail). Et pourtant c'est dans le détail que réside le secret de sa stratégie. C'est là où seuls peuvent se décrypter et la valeur exemplaire d'un certain usage du signifiant et le témoignage d'un destin.

Pour rendre cet abord plus aisé, j'ai ordonné ces opérations sous deux chapitres : les équivalences consonantiques et la lecture des formes (ou jeu de la ressemblance).

10. Le soulignage est de moi.

Cette distinction n'est qu'une facilité d'exposition. Elle pose deux termes distincts sans que cette distinction n'apparaisse jamais comme telle. Les modalités de la lecture de Wolfson s'appuient à la fois sur le formalisme symbolique et sur le versant imaginaire de la lettre. Symbolique et imaginaire sont simultanément mis en œuvre : il ne pouvait pas en être autrement.

Disons cependant qu'au seul niveau d'une définition des termes, il y aurait :

— *l'équivalence consonantique* en tant qu'elle met davantage l'accent sur une opération qui noue le symbolique au réel (de l'écrit) ;

— *le jeu des ressemblances* en tant qu'il met plutôt l'accent sur une lecture de la lettre comme support du son et comme graphème. A ce niveau imaginaire la ressemblance tient lieu d'un rapport qui supplée à une correspondance formelle souvent délicate à soutenir (ainsi par exemple : pour le *W*, la distance entre les congénères allemands et anglais est telle qu'il n'est plus possible de parler de voisinage articulatoire. La chose tient alors à ce que, dans les deux cas, c'est la même lettre *visuellement*).

L'usage imbriqué de ces deux termes va se trouver mis en jeu dans une sorte d'exhaustion de leurs possibilités.

L'équivalence consonantique

W : p. 68

WIND	WOLF	WILL	WARM	WONDER	WORM
WIND	WOLF	WILL	WARM	WUNDER	WURM

Ici la différence de prononciation est notable, cependant nous sommes en présence d'homonymes et d'homographes. La ligature par le sens et par la graphie semble suffire.

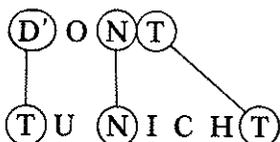
S — SCH p. 118

(S)	O	(R)	E	
(S)	C	H	M	E
				(R)
				Z
				—
				haft
				lich
				voll

« Il y a de la similitude visuelle entre ces quatre congénères étymologiques due à la présence du R toujours suivant immédiatement la première voyelle et surtout du S orthographiquement mais non-phonétiquement commun. » Et plus loin : « cela tenant sans doute à ce que ces sons consonnes sont tous deux des fricatives (dites constrictives, spirantes ou continues) sourdes dont les zones d'articulation sont plus ou moins voisines, ou pouvant passer d'un des phonèmes à l'autre par une modification directe et relativement facile d'une partie restreinte de l'appareil de phonation. »

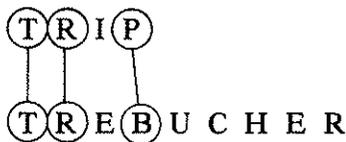
Autre opération : m a ä t(s) i v (hébreu : douloureux)
 m a m î(r) (hébreu : piquant)
 (le tout « dit » le plus rapidement possible) pour
 absorber encore le S et le R. Plus tard il trouve aussi le russe
 p r i(s) k o(r) n ÿ y.

D — T p. 206



La différence même minimale entre la prononciation du *d* et du *t* ne va pas sans « raison » : étymologie commune, usage en allemand d'une variation de prononciation selon la place de la consonne, nombreux cas d'assimilation régressive, etc.

P — B p. 207



Concernant la différence entre le *p* et le *b* : « le schizo savait que si l'on ajoute une voyelle, en russe, après le son *p* (fréquemment mouillé) le *p* se prononce *b* (mouillé) et, en effet, il n'y a guère qu'à bien vibrer les cordes vocales en doucement proférant un *p* pour avoir un *b*. »

V — B p. 207

O (V) E R
 U (B) E R
 O (B) E R

(H) A (V) E
 (H) A (B) E N

Il donne une double raison à la correspondance v-b :

— étymologique : dans les congénères allemands et anglais apparentés, le *v* anglais est homologue au *b* allemand.

— par l'usage : en hébreu les *v* centraux de certains verbes se disent *b* ; en espagnol et en portugais le *v* ne se prononce jamais comme *v* mais comme *b*.

Un cas un peu complexe : SHORTENING (p. 54/55).

« D'ailleurs, depuis que l'appétit est un si fort instinct, ce vocable anglais était un des premiers, sinon le premier, qu'il se faisait supportable. »

au sens de « graisse » : il commence par produire dans son esprit la monstruosité sh-sh-sh-ortening. Puis

1 2 3

en 1 : (soit avec le premier *sh*)

(S H) O R T (E N) I N G
 (CH) (em) (E N N) (hébreu pour graisse)

en 2 : (S H) O R (T) E N I N G

(SCH) (mal) (T) (z) (allemand pour graisse fondue)

en 3 : (S H) O R T E N I N G

(CH) changeant en *j* dans la déclinaison russe

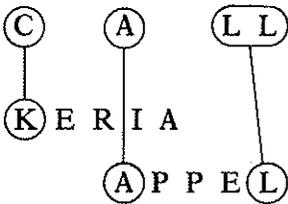
(J O R) (absorbe OR) : mot fictif qui est immédiatement transformé en JIR « comme un composé instable ou un radio élément de période de transformation extrêmement brève »

(J Î R) (russe pour graisse)

En 1, les deux représentent l'être humain, c'est le sens principal. Les femmes sont la moitié du genre humain donc *leute* les contient. Cependant cela ne va pas très bien, la première diphtongue lui paraît trop différente (comme aussi la deuxième) « *même si les consonnes sont les éléments les plus importants du mot* ». Le point d'articulation du mot (arrière-avant) de la diphtongue allemande est trop proche de l'anglais et cela « *le mènerait vers plutôt que de l'éloigner de l'anglais* ».

Le jeu des ressemblances

Il s'agit, p. 73, de transformer *call*.



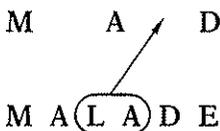
la forme kériâ est « phonétiquement meilleure que appel »

Le k et le o ouvert, ainsi que le a et le l (d'appel) éteignirent ce jour-là la douleur... et cela « *malgré que le a de ce mot, comme mentionné, se prononce comme o ouvert et long, sa mémoire visuelle devant vraisemblablement se faire valoir elle aussi ou plutôt l'emporter sur sa mémoire auditive* ».

L'usage de la métathèse : p. 41

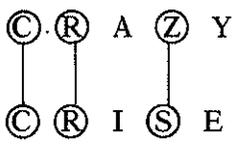
aux langues germaniques (milk, milch, moelk) correspondent les langues slaves (mleko, moloko).

Epenthèse sur un mot anglais : p. 214.



Il connaissait le mot malade depuis longtemps mais tout d'un coup il lui vient l'approximation de sens fou = malade : « *il n'y aurait qu'à intercaler sur-le-champ dans ce mot les deux lettres l a, une seule syllabe, soit phonétiquement, soit visuellement soit même en utilisant ces deux moyens à la fois, mais toujours dans son imagination, et il aurait instantanément un vocable étranger* ».

Epenthèse sur un mot étranger :

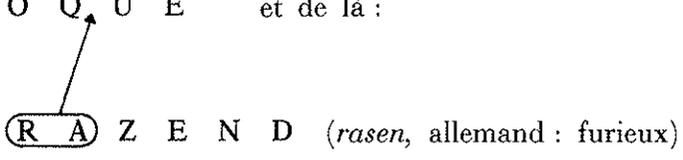


S'appuie sur « crise » qui lui semble suffisamment similaire dans le son et dans le sens. Voisinage sémantique : crise de nerfs (validé par le grec « crisis »).

Autre opération :

C R A Z Y (à cette occurrence lui est, dans un premier temps, opposé :)

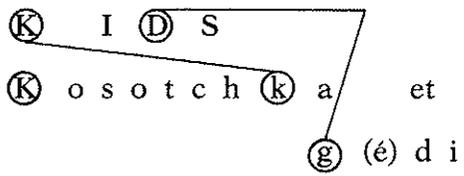
T O Q U E et de là :



Lecture boustrophédon : p. 232.

Double transformation de KIDS (gosse, biquet)

A sens de « biquet » :



Au sens de « gosse » :

(K) I (D) S
T I N O (K Y E L Y) (D) ou
D A R (D) A (K) (hébreu pour
gosse)
←

« Car quand ce vocable est écrit en caractères hébraïques le k est à la gauche tandis que le d initial est à la droite et cela comme dans l'anglais kid. »

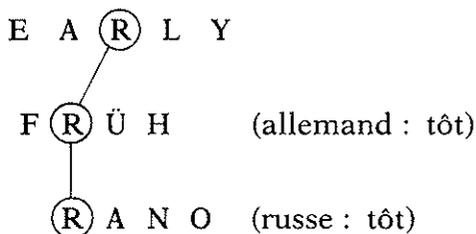
Similitude du référent p. 263

(M) O (N) (K) E Y (M) O N K E Y
(M) A (N) D R I L L ou (M) A G O T
(M) A (K) A K O

« Le magot et le mandrill étant deux espèces (de singes) vivant en troupeaux dans les terrains rocailleux... »

Il reste à traiter le K de *monkey*, d'où *makako*, mot allemand dérivé du portugais (et vivant comme les deux autres espèces à haute altitude). Ceci se fait « par une association mentale plus ou moins immodérée entre les animaux et pour le moment immuablement sous les stimuli des images simiesques de son mince manuel allemand bon marché sur les mammifères » p. 264.

Son idée de « génie » : associer plus librement quant au sens et au son



mais aussi, pour le même *early* :

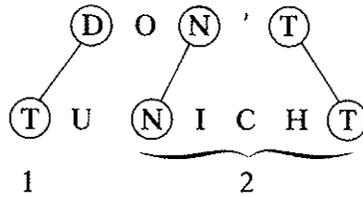


DEUXIÈME PARTIE

LA QUESTION DE L'HOMOPHONIE

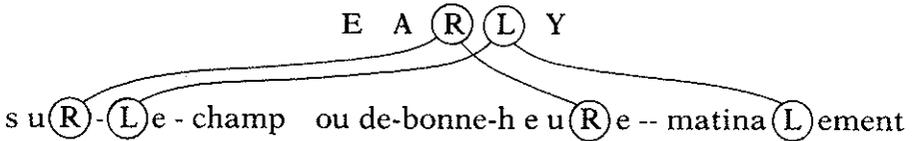
Parmi les nombreuses questions qui peuvent se poser à partir de l'œuvre de Louis Wolfson j'ai choisi de recueillir son témoignage sur ce qui fait le centre (dans « Le schizo et les langues) de ses opérations linguistiques.

L'opération, qu'il pense réussie, de destruction d'un vocable de sa langue maternelle, est complexe. À l'origine il s'était donné une règle relativement stricte : établir d'un vocable à l'autre des correspondances tant pour ce qui est du *sens* que du *son*. En fait, le travail que nous livre Wolfson n'est pas un travail systématique. Il poursuit un double objectif qui va devenir prioritaire sur les « règles » qu'il s'est imposées. Il s'agit de faire cesser le douloureux écho d'abord, ensuite d'apprendre d'autres langues. Dans les deux cas sa démarche vise un même horizon : *faire avec* les signifiants de la langue américaine. L'enjeu de sa partie est là, les règles en dérivent et sont plus ou moins respectées. Ainsi, au début nous avons des exemples tels que :

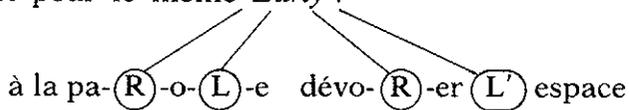


(l'opération étant validée à ses yeux doublement. En (1) les congénères sont voisins étymologiquement et phonétiquement, en (2) les congénères expriment la négation).

Mais cela se transforme après son « idée de génie » d'associer plus librement les congénères d'autres langues. C'est ce qu'il appelle « agencement selon l'idée ». Par exemple :



mais aussi, et pour le même *Early* :



Pour ce qui est de la correspondance de *sens*, autrement dit, la *traduction* d'un vocable anglais, il est clair que beaucoup de ceux-ci échappent à une correspondance communément admise.

Il reste cependant que *dans tous les cas* Wolfson s'astreint à employer des mots étrangers « ayant au moins une consonne en commun avec le vocable en question de sa langue maternelle » (p. 125). Le témoignage que nous offre Wolfson fait évidemment ressortir la correspondance selon le son comme étant celle décisive pour son entreprise. Dans le dernier exemple : qu'un R et un L soient immédiatement disponibles pour anéantir *early* quel que soit le sens des termes appelés.

L'élasticité du sens par ailleurs rejoint d'autres modalités dont Wolfson use pour valider ses opérations. Comme le sens, qui peut être très approximatif, s'accommoder d'une vague parenté, les formes de la graphie sont retenues parce qu'elles « ressemblent » ou parce qu'elles sont placées à tel endroit du mot. Ainsi, dans sa lecture de la graphie en tant que telle il use de l'épenthèse, de la métathèse, du sens boustrophédon etc. Globalement il use de toutes les formes possibles de la lecture de la lettre.

Mais le centre des opérations linguistiques du « Le schizo et les langues » pivote sur ce que Wolfson appelle « la correspondance selon le son ». Son témoignage, clinique, interroge le statut de l'homophonie.

Des voyelles et des consonnes, selon Wolfson

Si nous nous laissons prendre par le texte sur cette question de l'homophonie nous sommes tout de suite interpellés par l'importance accordée à la distinction des voyelles et des consonnes.

J'ai relevé à divers endroits la prévalence qu'ont à ses yeux les consonnes. Il le dit et le répète à sept reprises. Il dit, par exemple, « que les consonnes sont généralement plus importantes que les voyelles » (p. 40), que « les voyelles pour la plupart ne lui importaient guère » (p. 129) etc. Mais c'est surtout page 66 que Wolfson donne plus explicitement ses raisons : « Le schizo fut plutôt habitué à ne faire presqu'aucune attention aux voyelles des vocables anglais qu'il rencontrait (en vérité ne s'étant jamais laissé embêter par celles-ci) car il avait trouvé entre autres choses que les voyelles correspondantes diffèrent le plus souvent dans la comparaison des vocables congénères, les consonnes étant par contre plus stables et suivant plus exactement certaines lois linguistiques dans leurs changements. » Wolfson nous dit que l'entourage voyellique de la consonne est par trop aléatoire, que c'est la consonne qui permet le mieux (le plus efficacement au regard du phénomène élémentaire) le morcellement d'un vocable anglais dans l'ensemble limité d'une autre langue. Ainsi, par exemple, *where*, analysé phonétiquement en :

(h) ou semi-voyelle
 semi-consonne aspirée

r apical
 è(er) diphtongue tombante
 est converti en *woher*
 w f (sifflé)
 o et e fermés
 h et r sentis

La diphtongue tombante de l'anglais et la prononciation sentie du h et du r en allemand ne le gêne pas, pas plus, en fait, que la notable différence entre la prononciation anglaise et allemande du w. Cette différence « ne lui causant aucun chagrin » (p. 68).

Tout tourne dans ce cas, semble-t-il, autour de la consonne r qui assure, tant par le voisinage articulaire que par le voisinage phonétique, le pivot homophonique.

Le pivot homophonique cependant n'est ici qu'une facilité d'expression, en tous cas s'il fallait donner à ce terme le sens de son étymologie.

La suite du commentaire de Wolfson nous enseigne qu'en effet le son (les sonorités du langage en tant que les écrivent les voyelles) subit pour lui, une fois qu'un vocable anglais est détruit, une bien curieuse transformation. « Dans presque tous les cas, une fois les consonnes disposées selon ses règles, un mot anglais donné était effectivement disparu pour lui, les voyelles semblant le plus souvent comme des masses plastiques et presque informes, ne différant guère les unes des autres » (p. 206) ¹¹.

L'opération à visée translittérative ¹² une fois réalisée semble produire cet effet de dépouillement, de séparation sur un vocable anglais, de la chair et de l'os où se dégage ce que note la consonne et qui n'est pas réductible au son. Il semblerait que les sons, d'être ainsi dévertébrés de leurs consonnes s'approchent d'une production informe où l'on passerait continûment d'un son à un autre. Un mode de concevoir l'effet de cette translittération est d'en noter l'effet de réduction du vocable à une sorte de « bouillie » phonique de laquelle sont soustraites les césures qui permettent de différencier un son d'un autre au regard du code auquel il appartient.

Bien qu'il s'agisse de phénomènes élémentaires différents, il y a une relation homologique dans les modes sur lesquels Schreber et Wolfson procèdent à leur égard. Dans les deux cas, par le biais de l'homophonie, il s'agit d'arracher un signifiant à son surgissement premier pour l'articuler autrement. Le panneau de l'homophonie ¹³ qui rend les voix des oiseaux parleurs à leur humanité s'entend à la fois comme ce qui, ces oiseaux, leur cloue le bec et comme ce qui, du signifiant d'abord perçu, se trouve ré-inscrit dans le code de l'allemand commun à partir de la *Grundsprache*. Chez Wolfson c'est, à partir de l'anglais, dans un amalgame d'autres idiomes.

La question commune réside dans la « parenté », « l'équivalence » que désigne l'homophonie d'un signifiant à un autre. Ainsi, dans une première formulation (de ce qui sera repéré plus tard comme la fonction de bord qu'a la lettre au regard de la jouissance ¹⁴), Lacan commente ce qu'est le phénomène élémentaire de Schreber en disant que ce qui est cherché dans l'homophonie est « une coordination phonématique ». « Le mot latin *Jesum Christum*, dit-il, n'est là vraiment, on le sent, pris que dans la mesure où, en allemand, la terminaison *TUM* a une sonorité particulière; c'est pour cela que le mot latin peut venir là comme équivalent de *Chinesentum* ». Un peu plus loin au cours du séminaire de

11. C'est moi qui souligne.

12. Cf. Jean Allouch, *Lettre pour lettre*, éd. Erès, 1984, p. 73 et 174 etc.

13. J. Allouch, *op. cit.*, p. 213.

14. J. Lacan, *Litturaterre*, inédit.

cette même année, Lacan précise ce qu'il entend par coordination phonématique ou purement signifiante. « ...Ce qui est important ce n'est pas l'assonance, c'est la correspondance terme à terme d'éléments de discrimination voisins qui n'ont strictement de portée, pour un polyglotte comme Schreber, à l'intérieur du système linguistique allemand, que de la succession dans un même mot d'un N, d'un D, d'un E¹⁵. »

Wolfson a systématisé ces « coordinations phonématiques » et nous permet d'avancer dans la compréhension de ce que recouvre « la sonorité particulière » du signifiant qui fait que, par exemple, Christum peut être proposé comme équivalent de Chinesenthum. La voie qu'il désigne est celle qui fait porter la question sur le statut des consonnes dans l'écriture alphabétique.

Du point de vue de l'histoire de l'écriture

Tentant de rendre compte du passage d'un alphabet consonantique à un alphabet proprement dit, soit du saut que constitue l'apparition de l'alphabet grec (circa 900/850 av. J.-C.), Février pose que ce passage ne peut se concevoir que comme une rupture, un saut qualitatif. Nous savons que ce saut les Grecs l'ont fait à partir d'un alphabet qui avait cette caractéristique¹⁶.

Selon Février, une écriture non-alphabétique (syllabique ou consonantique) est régie par un principe général. « Le principe (qu'impose à ses utilisateurs) toute écriture syllabique est que seuls soient notés les phonèmes concrets, ceux qui peuvent réellement être prononcés isolément » (p. 385). Ce type d'écriture pose donc, du même mouvement où elle dégage la notion de phonème concret, que le principe qui la régit obéit à une loi de correspondance relativement stricte. A chaque son de la langue correspond un graphème. Chaque phonème concret a son graphème (d'où une particulière difficulté, une « raideur » de cette notation à régler le problème des homophones comme aussi bien celui des césures différentes, dans l'écriture, à partir d'une même syllabe).

Le pas franchi par l'apparition de l'alphabet grec heurte profondément ce mode de notation. La correspondance entre les phonèmes concrets et leur écriture n'obéit plus strictement au principe posé par une écriture syllabique. Dans ce type d'alphabet le rapport de l'écriture

15. Séminaire du 9 mai 1956.

16. James G. Février, *Histoire de l'écriture*, Payot, 1984, chapitre IX. Ce point de vue n'est évidemment pas celui de Gelb (*Pour une théorie de l'écriture*, Flammarion, 1973) dont l'approche tente précisément à exclure le discontinu. Voir aussi : *Le déchiffrement du linéaire B*, J. Chadwick, Gallimard, 1972.

au langage ne se subsume pas en un rapport d'éléments graphiques discrets aux sons (eux-mêmes discrets grâce à l'écriture). Dans le rapport du graphème au son il y a, en effet, autre chose : les grecs ont à la fois modifié la valeur de certains signes consonantiques (et même affecté certains à une notation de voyelle) et conçu la décomposition de toute syllabe en voyelle et consonne. Ce qui revient à dire qu'il existera dès lors, dans l'écriture, *des signes qui n'auront pas de rapport direct avec un phonème concret*. Ceci est tout particulièrement impliqué dans le statut des consonnes occlusives qui, en quelque sorte, « n'existent pas » isolément dans la langue (pour ce qui est des sonnantes [r, s, t, p] qui, elles, peuvent s'entendre isolément, le problème est légèrement différent puisqu'elles pourraient avoir la valeur de phonèmes concrets). De là l'étonnement de Février : comment les Grecs ont-ils pu accepter la notation de la consonne isolée ? Les occlusives en particulier visent un point relativement abstrait par rapport à l'acte concret de la parole (performance). Les notations consonantiques, dans un système alphabétique, écrivent ce que le syllabisme contient mais que seul un système alphabétique permet d'isoler.

Que sont donc les consonnes dont la notation chez les Grecs (dans un alphabet proprement dit) est épinglée par Février comme « un effort d'abstraction » ; « une démarche intellectuelle originale impliquant plus qu'une évolution automatique » ? Voilà une question à laquelle nous convoque le fil du présent travail.

Le soin que prend Wolfson de repérer dans les congénères (homophones « valables » pour son propos) les points d'articulation des consonnes permet peut-être d'approcher une forme de réponse. Une des faces de la « validité homophonique » tient, en effet, à la localisation dans le trajet bucco-pharyngé du point où la colonne d'air est hachée. Ainsi tient-il pour « équivalentes » toute une série d'oppositions consonantiques : le v et le b, le p et le b, le s et le ch etc. Wolfson tente de justifier ces équivalences par des raisons étymologiques ou d'usage alors qu'en fait seul les relie une *voisinage articulatoire* : la différence lui semblant négligeable d'un b et d'un p, les deux étant des labiales explosives.

Disons, pour simplement ici poser un repère, que le statut des consonnes, cliniquement, vise quelque chose qui pourrait s'appeler « une pose articulatoire » au sens où l'on peut dire qu'à leur égard il s'agit de prendre la pose.

D'une façon générale, la voie que trace la lecture de Wolfson mène à considérer que l'écriture alphabétique a un statut à part dans la série des autres alphabets. L'écriture alphabétique détache ou, tout du moins, indique l'amorce d'une différence entre la performance concrète et sa notation. Elle se trouve donc dans un rapport au langage où la finesse de sa notation pointe des occurrences qui n'ont que peu de rapport avec le phonétisme. Les consonnes sont porteuses de cette toute

particulière affinité de l'écriture alphabétique avec ce quelque chose qui, dans le langage, joue *hors* de sa polyphonie¹⁷.

AU REGARD DE LA THÉORIE

*On ne chante pas les occlusives...*¹⁸.

Le 29 novembre 1961 Lacan passe plus de la moitié de son séminaire à parler de Justine, sa chienne. Il s'agissait de donner une définition du « préverbal ».

Sa chienne a la parole, dit-il, mais n'a pas totalement le langage, contrairement à un sujet parlant (« pur parlant »). Contrairement à celui-ci, elle ne se prend pas (comme, aussi bien, elle ne prend pas son interlocuteur) pour un autre. Son odorat l'en empêche. C'est son odorat qui lui donne l'indice du « même », par exemple à chacun des retours de son maître. « L'identification serait la clé à tout faire si l'on évitait de se référer à un support imaginaire. » Cette exclusion, de s'avérer pertinente, validerait le reproche qui lui a souvent été fait de ne pas s'occuper du pré-verbal. « A vous prendre pour un autre (un sujet parlant) vous met au niveau de l'Autre », c'est bien ce que ne fait pas Justine pour qui, de par son odorat, il n'y a que l'autre. L'essentiel d'un premier cadrage tient donc à la structuration spéculaire qui seule permet de conjuguer le verbe « prendre pour » dans ses deux formes, transitive et intransitive.

Mais la fonction imaginaire n'est pas seule en cause dans la démonstration que Lacan tente de faire. Il y conjoint la fonction symbolique. Justine a la parole, elle sait se faire comprendre dans certaines situations. Il est clair qu'elle établit un rapport avec son maître et certains autres. Elle module même certaines émissions vocales... Seulement voilà, les expériences de l'abbé Rousselot auraient-elles été faites avec elle, il se serait avéré que pour Justine il n'y a pas de phénomènes d'occlusion. Auraient-elles, ces expériences, validé l'idée que Lacan se faisait du comportement phonatoire de sa chienne que la pointe de son argumentation aurait trouvé sa cible : « pour ma chienne, pas d'effet de langue, rien qui fait claquement ou occlusion ».

17. C'est l'analyse que confirme le travail de Eric A. Havelock sur « l'invention révolutionnaire » qu'a été le système grec. Il en dégage deux composantes théoriques : la vibration de la colonne d'air et les modifications apportées par l'action des différents organes de la parole à cette vibration. A la deuxième correspond les consonnes et il conclut : « Il s'agissait par conséquent d'une abstraction, d'un son inexistant, une simple idée dans notre esprit » Eric A. Havelock, *Aux origines de la civilisation écrite en Occident* petite collection Maspero, Paris, 1981. (p. 56).

18. Le titre et toutes les citations sont du Séminaire *l'Identification* du 29-11-1961.

La fonction symbolique est donc ici abordée par le biais des mécanismes phonatoires. Entre le pré-verbal et l'acquisition du langage proprement dit, il y a, ébauché dans ces remarques, quelque chose qui est « le tracé d'une frontière » ; quelque chose qui est à l'origine de certains traits dans la constitution de la batterie signifiante. Pour illustrer son propos, Lacan reprend au linguiste dans le phonème PA (par ex.), l'opposition de l'implosion AP et de l'explosion PA pour montrer que ce qui caractérise le consonne c'est précisément de ne pas s'entendre. « Le p s'entend précisément de ne point s'entendre. Et ce temps muet au milieu, retenez la formule, est quelque chose qui, au seul niveau phonétique de la parole, est comme qui dirait une sorte d'annonce d'un point où, vous verrez, je vous mènerai après quelques détours¹⁹. » Ce autour de quoi s'amarre l'ensemble du propos, est ce qu'il nomme « le temps d'occlusion » comme une des racines du langage.

Le point auquel Lacan promet de mener ses auditeurs par la suite n'est pas repris en tant que tel. L'accent que j'entends donner à une forme de lecture du séminaire du 24 janvier 1962 peut valoir comme ce qui, d'une certaine façon, se prolonge de l'amorce faite cinq séances avant. Lors de ce séminaire-là Lacan tente de fonder le rapport du langage à l'écriture. Il s'agit de « cerner ce battement en éclipse », cette trace effacée et cernée qui indique la naissance du signifiant. Ce point de « contemporanéité de l'écriture au langage » est illustré par le pas de Vendredi sur le sable et par un exemple tiré de l'écriture chinoise.

Pour cela il faut trois temps, doublement illustrés : le passage d'un caractère de l'écriture chinoise à ce même caractère annexé d'un déterminatif, le passage de la « trace de pas » au « pas de trace ».

Du point de vue de la psychose

La métaphore lacanienne pose donc la constitution du signifiant à partir du signe en trois temps. Le fil que je me propose de tenir fait converger, comme homogènes, les étapes de cette métaphore et ce qu'il en est du signifiant. Ainsi il faudrait poser les correspondances suivantes : le pas (comme trace dans le sable) est à prendre comme signe ; la trace (entourant ce signe et l'effaçant) est à prendre comme trait d'écriture et la phonétisation de ce trait comme ce qui, ce trait, le hausse à son statut de signifiant *et* boucle la lecture dans un rapport non plus concret à l'origine du signe mais à son articulation à d'autres signifiants. Il y a bouclage du troisième temps de lecture sur le premier qui verrouille la lecture de façon telle que dès lors le pas sera celui de la négation et rien d'autre.

19. Séminaire du 29-12-1961 (inédit).

Le mode sur lequel se développe un témoignage comme celui de Wolfson vient questionner, à partir de la psychose, le statut (au 2^e temps) de ce qui a été nommé « phonétisation » du signe ainsi que la fonction de clôture du troisième temps.

Pour ce qui est de la phonétisation :

Toutes les conversions « homophoniques » que réalise Wolfson, en effet, montrent que le pivot silencieux de l'occlusion (cela même que note la consonne dans l'écriture) est le point de diffraction d'une série indéfinie de réalisations, toutes équivalement homophoniques. De même, dans le travail que fait Lacan sur le caractère Ké (可), il n'est pas question directement de phonétisation mais de noter que d'abord il transcrit « le heurt (que) la colonne d'air vient pousser dans l'occlusive gutturale²⁰ ». Aussi bien note-t-il plus loin (pour indiquer la racine d'où il sera possible que ce caractère, avec son déterminatif, (奇) soit prononcé Yi) que, si cela est possible, c'est parce qu'il existait une gutturale dans la langue ancienne « qui donne l'autre implantation²¹ de l'usage de ce signifiant pour désigner le phonème Yi²² ».

Mais reprenons la métaphore du « trace-de-(pas)-de-trace ». Ce qu'il s'agit de préciser est que, si le pas (comme graphisme non-phonétisé et tenu comme équivalent au cercle qui entoure la trace) peut, en effet, servir à supposer le phonème « pas », l'évidence du lien (au troisième temps) entre le son et le graphème masque le rapport (au deuxième temps) de ce même graphème avec le temps muet de la syllabe. Désigner ce temps comme celui d'une « vocalisation » ou d'une « phonétisation » fait rater une partie de l'affaire. Ce qui se trouve impliqué dans ce temps, ce qui donnerait « l'autre implantation » de l'usage du signifiant, est plutôt à repérer dans un point de diffraction non-réalisé²³ à partir duquel s'ouvre la cascade possible des remaniements « homophoniques ». Ce temps serait donc celui, effectivement, de l'effacement de la trace (comme signe) mais tout aussi bien l'écart d'où s'ouvrent toutes les voies possibles de l'équivocité. Silence de la lettre, oscillation indécidée d'une phonétisation toujours possiblement autre...

Au troisième temps...

La voie dans laquelle Wolfson s'est engagé et dont témoigne son premier manuscrit laisse entrevoir que le caractère systématique des opérations qu'il effectue sur sa langue maternelle ne contient pas sa propre limite. Il apparaît, au contraire, que son vœu de ressentir sa

20. Séminaire du 24-01-1962 (inédit).

21. Je souligne.

22. Lacan ne précise pas de quelle gutturale, tirée du Yi-King, il s'agit.

23. Jean Allouch propose, très justement, d'identifier ce temps comme celui d'une *homophonie potentielle* (op. cit., p. 232).

langue comme quelque chose d'étranger (pot pourri de divers idiomes) sous-tend une procédure sans limites. C'est un système « ouvert ». Les correspondances homophoniques, en effet, si elles analysent l'anglais (au sens d'une diffraction d'unités phonologiques en ses composants) et défont le « sentiment » de la langue comme Tout ; du même coup, englobent potentiellement toute énonciation quelque soit le code auquel elle appartient. Là où les frontières d'une langue s'estompent, s'ouvre l'indéfini des correspondances trans-linguistiques. C'est à cet indéfini qu'est renvoyé Wolfson chaque fois que surgit un syntagme de sa langue maternelle. Il s'agit donc d'une réponse coup par coup où les formules trouvées antérieurement finissent par s'épuiser et qu'il faut sans cesse renouveler. A cet égard Wolfson est dans un rapport tout à fait analogue à celui de Schreber chez qui aucune réplique n'arrête définitivement le harcèlement des oiseaux parleurs.

Une face de ces témoignages cliniques est ce qui est croché par la théorie au titre des trois temps de lecture qui président à la naissance du signifiant. Ce n'est qu'une face puisque l'abord est essentiellement symbolique. Dans ce sens cependant, l'astreinte à laquelle Wolfson est soumis peut se concevoir comme celle d'avoir à reprendre à chaque fois la lecture des signifiants sans que jamais cette lecture ne se boucle.

Le troisième temps de lecture, en effet, entraîne une double conséquence à partir du signe : il entérine l'effacement de la trace et porte définitivement sa ré-inscription ailleurs que là où elle était d'avant (c'est-à-dire nulle part, puisque c'est la lecture elle-même qui la produit, cf. plus loin). Il y a là une difficulté pour ce qui concerne la/les psychoses : rien ne semble marquer le signifiant. Chaque signifiant est potentiellement l'objet d'une lecture (à partir de l'écart d'où part Wolfson, par exemple, pour désarticuler sa langue) mais aucune ne supporte la marque de son effacement et de sa ré-inscription.

Pour rendre les choses plus sensibles, voici ce que disait Lacan en 1956 pour faire entendre à son auditoire ce qu'est le Nom-du-Père²⁴ :

*** entend ** Rien n'expliquera jamais dans l'expérience qu'un homme **entende** — ce qui s'appelle entendre quelque chose à la formulation la plus simple, quelle qu'elle soit, pour qu'elle s'inscrive dans le langage et qu'elle se réduise à la forme de la parole la plus élémentaire de la fonction du langage — qu'il entende quelque chose au c'est cela en tant que pour un homme cette formule a un sens explicatif. Il a vu quelque chose qui est là : c'est cela quelle que soit la chose. Ce c'est*

cela est déjà quelque chose qui se situe, en présence de quoi il est, qu'il s'agisse du plus singulier, du plus bizarre, du plus ambigu. C'est cela maintenant, ceci repose quelque part ailleurs que là où c'était auparavant, c'est-à-dire nulle part.»

Au regard de ce quelque chose que l'homme peut voir, l'intérêt de l'arc-en-ciel est sa « toute particulière inconsistance ». Il sera toujours possible de dire les petits morceaux de soleil, la suspension de l'eau dans l'air, l'incidence de l'angle du rayon lumineux mais rien ne dira ce qu'est l'arc-en-ciel : il n'a pas de référent.

*** que *« Il est tout entier dans cette apparence et ***
néanmoins ce qui le fait subsister pour nous au point
que nous puissions nous poser sur lui des questions
tient uniquement dans le c'est cela de l'origine,
** dont ** ** donc ** dans la nomination comme telle de l'arc-
en-ciel. Il n'y a rien d'autre que ce nom. »*

L'arc-en-ciel est donc une nomination d'abord en tant que le mot est « lecture » du phénomène et son effacement mais aussi en tant que le *c'est cela* le ré-inscrit ailleurs, d'où il sera possible d'en dire quelque chose. Il n'est nomination qu'en tant qu'il se trouve indexé d'un *c'est cela*. Cette métaphore lacanienne montre assez clairement le caractère composé du signifiant du Nom-du-Père : signifiant de la fonction paternelle et fonction déterminative qui indexe ce signifiant (ici illustrée par le *c'est cela*²⁵.)

Outre ses raisons dans l'écriture, le statut du déterminatif serait ce qui, au regard du troisième temps de la lecture, entérine et écrit le « pas » de la négation. Un des aspects de la forclusion du Nom-du-Père apparaît donc effectivement comme ce qui dissocie le signifiant du Nom-du-Père de la fonction du déterminatif. Dès lors, chaque signifiant est potentiellement un signifiant du nom propre.

Ainsi les opérations littérales de Wolfson apparaissent-elles comme la reprise indéfiniment reportée du troisième temps de la lecture des signes. Dans le pullulement persécutif du signifiant comme tenant lieu du nom propre Wolfson fait bien une lecture du trait. C'est trait par trait qu'il décompose sa langue mais pour aucune de ses opérations *c'est cela*. Posons que le « procédé » wolfsonnien ainsi que le nomme Foucault²⁶ vise à *fixer par l'homophonie la fonction déterminative du Nom-du-Père, mais ne la réalise pas.*

25. Sur le caractère composé du Nom-du-Père et de la forclusion comme dissociation de ses composants, cf. Jean Allouch, *op. cit.*, p. 235.

26. M. Foucault, *Sept propos sur le septième ange, fata morgana*, 1986, p. 45.

Crux logicorum

Du Nécessaire au Pas-Tout *

Michel GRANGEON

« La logique porte la marque de l'impasse sexuelle : c'est qu'à la suivre dans son mouvement, dans son progrès, c'est-à-dire dans le champ où elle paraît avoir le moins affaire avec ce qui est en jeu dans ce qui s'articule de notre expérience, à savoir l'expérience analytique, vous y retrouvez les mêmes impasses, les mêmes obstacles, les mêmes béances, pour tout dire la même absence de fermeture d'un triangle fondamental. »

J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Séminaire du 19 mai 1971, non publié.

Al elle seule, la mise en jeu des modalités est un exercice logique ardu. Saisir en quoi la répartition de ces modalités sur le « carré logique » présente une forme de claudication ne l'est pas moins. Mais il faut bien toute l'apparente complexité de cette approche pour seulement débroussailler le terrain sur lequel Lacan a fait surgir ses dites « formules de la sexuation » qui ne tombent (on pourra ici s'en convaincre) ni du ciel, ni du simple constat clinique. Leur inscription à un point précis du trébuchement logique appelle à une reconstitution de la problématique où elles s'originent : c'est ce que propose cet article.

L'épigraphe pourrait tromper sur la marche des choses, car c'est bien de la découverte dans l'*Organon* (après quelques autres) d'une

* Je dois à Etienne Vallès le transfert de travail sur Aristote et demeure redevable à cet autre ami qui nous rejoignit, Alain Vanbellinghen, de son apport sur Gödel. Ce travail a fait l'objet d'un bref exposé au congrès des Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne et de la Convention Psychanalytique sur la « situation de la psychanalyse en 1986 » le 5/12/86.

claudication symptomatique dans la conjugaison des propositions modales que la présente élaboration a pris son départ. Néanmoins, un tel énoncé sur l'impossible accomplissement se légitimise ici en exergue, l'après-coup ayant manifesté le ressort de ce labeur sur la logique classique : faire argument contre la réduction de l'Inconscient à un concept à toute épreuve, une sorte de passe-partout de la pensée qui s'appareille volontiers à une défiance en vogue à l'endroit de toute théorisation en général, trivialement opposée à la praxis. Peut-être aussi, cette citation de Lacan indiquera-t-elle d'entrée l'enjeu éthique du questionnement à ceux qui seraient enclins à n'apercevoir ici que dispute sur la pointe d'une aiguille, sur des lices particulièrement arides de surcroît.

Siéger dans le fauteuil d'analyste ne garantit pas absolument d'y trôner. Ici, le retour du narcissisme hégémonique pourra toujours se mettre à couvert d'une réalité psychique nécessairement en vedette, vis-à-vis d'une réalité commune reléguée aux basses besognes des accessoires et décors pour la répétition. C'est précisément cette dernière que Freud opposait aux détracteurs qui lui faisaient reproche d'avoir pipé son système en sorte d'avoir toujours le fin mot. Pour autant, n'y a-t-il pas un forçage, un escamotage à réduire ainsi la réalité, le domaine de la contingence, à ne plus être que cause matérielle de la compulsion, au sens aristotélicien où les briques sont cause de la maison. Le sentiment que la réplique freudienne n'a pas réponse à tout se conforte en constatant à quel point l'analyste se partage pour peu que cette « *Wirklichkeit* » montre le bout de son nez. Ainsi, la question banale de l'acquiescement d'une séance ratée pour d'imparables motifs (une grève sauvage dans les transports par exemple) suffit à le mettre pour le moins en quatre : l'analyste partisan de l'impossible demeurera impassible ; il réclamera au besoin prudemment son dû en vertu du temps consacré et des règles de bienséance, moyennant quoi, il avoue les limites de son savoir, implicitement il est vrai. Au contraire, celui qui donne ses faveurs au nécessaire, bataillera à outrance, arguant que la séance a toujours lieu sur l'autre scène et que la responsabilité du patient est sans faille en toute occasion. L'analyste favorable au possible, plus souple, accordera pour sa part le plus souvent l'absoute au bénéfice du doute ; ce faisant, il prend bel et bien parti et risque de s'engager sur la pente de la complaisance préjudiciable à terme, en emboîtant le pas de la névrose. Enfin, le tenant de la contingence aura fait sienne la part incontournable d'ivraie dans l'expérience concrète ; arbitrairement, face aux protestations d'innocence, ce sera tantôt oui, tantôt non.

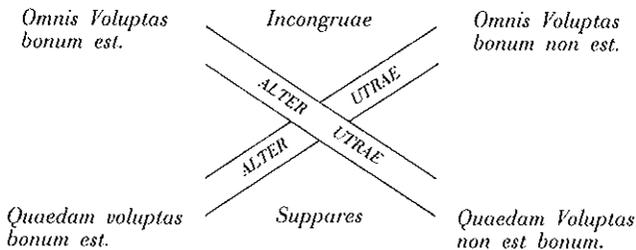
Ce quarteron n'est pas prêt de prêcher à l'unisson. Une telle crucifixion, loin de ne concerner que l'espace de l'analyse, semble bien être le lot de toute mise en interrogation des bornes du savoir.

La logique ancienne, comme prémices, souffre déjà à l'évidence de ce déchirement.

Quaterne assertorique

De fait, conformément à la mise en garde de Lacan, la logique propositionnelle classique, celle d'Aristote, celle-là même que Kant pouvait encore juger comme achevée et qui s'est en effet maintenue sans bouleversements notables jusqu'au XIX^e siècle, porte la marque d'un conflit insoluble entre une acception ternaire propice à son effectivité et un point de vue quaternaire requis par ses fondements structuraux. Si le *logos* s'accommode du trois comme le souligne par exemple Peirce : « ...Quant à moi, je ne suis pas l'ennemi déclaré d'un nombre innocent ; je respecte et estime tous les nombres pour ce qu'ils sont ; mais je suis forcé d'avouer qu'en philosophie j'ai un penchant marqué pour le nombre trois¹. », le *topos* ne prend véritablement ses aises qu'à partir du quatre.

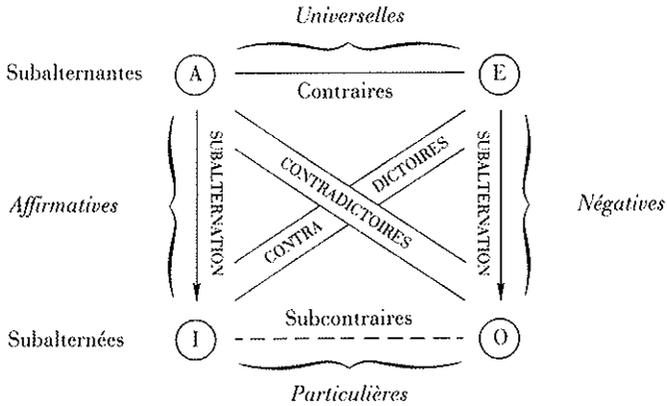
Le carré logique classique, que l'on a désigné dans la postérité d'Aristote comme carré d'Apulée², est bien le creuset où se concentre cette tension entre la tierce et la quarte :



Graphique que l'on traduit plus habituellement mais certainement de façon moins affine à notre visée, comme suit :

1. C.S. Peirce, *Écrits sur le signe*, Ed. du Seuil, Paris, 1978, p. 71.

2. Apulée, *De philosophia rationali*, Apuleii Opera omnia, ed. G.F. Hildebrand, Leipzig, 1842, vol. II, p. 265.



Un tel graphe constitue le tableau minimal à double entrée, articulant une double différence : la « Qualité », soit l'affirmatif du côté gauche et le négatif du côté droit, ainsi que la « Quantité » : le « Tout » en haut et le « Quelque » en bas. La même opposition semble donc ainsi se dupliquer, en majeur en haut, puis en mineur en bas.

— La relation de contradiction y figure deux fois sous le mode de l'exception.

— La subalternation à droite comme à gauche indique la relation du poste fort au poste le plus faible : « *pejorem sequitur* » : qui peut le plus peut le moins.

— Entre les deux universelles A et E, la contrariété qui exclut seulement la double vérité mais non pas la double fausseté ; c'est l'*incompatibilité* ; la contrariété, nous dit Lacan³, ressort uniment de la catégorie du réel. De fait, l'incompatibilité ontologique des contraires fait écho à la perception des grandes alternances élémentaires comme le jour et la nuit, le besoin et la réplétion ; elle se réfère manifestement à l'intuition transcendantale des catégories du temps et de l'espace qui préside à l'organisation de la réalité commune ; dans la perspective naturaliste de la pensée comme reflet conforme du monde qui est celle d'Aristote, elle justifie le principe de non-contradiction.

— Entre les deux particulières, la subcontrariété tolère pour sa part la double vérité, rejetant seulement la double fausseté.

Ce modèle constitue bien une structure dans la mesure où ses places peuvent indifféremment accueillir l'implication, les jonctions, l'universalité, l'existence, le modal, etc. Considéré dans son ensemble, son arrangement offre une parfaite symétrie au premier regard, ce

3. J. Lacan, *La logique du fantasme*, Séminaire du 12-4-67, Inédit.

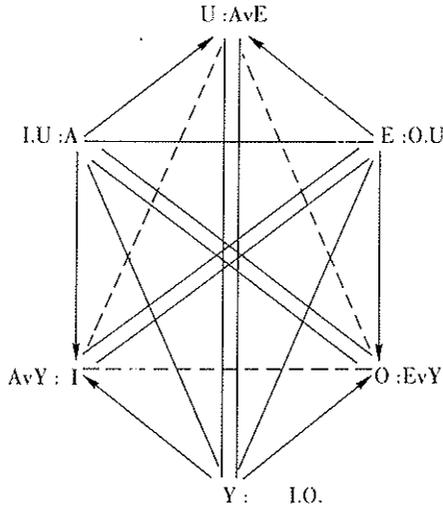
qui contribue certainement à rendre compte de la fascination qu'il n'a pas cessé d'exercer durant plus de deux millénaires. Pourtant, dès son départ, son utilisation dans l'*Organon* par le stagirite vient faire la preuve justement du caractère forcé de cette symétrie. Comme l'a argumenté Brunschwig ⁴, s'y affrontent deux acceptions des postes I et O : l'une qui entend la particulière comme non-exclusive de l'universelle correspondante (ce que l'auteur qualifie de particulière « minimale » : « quelque A *au moins* est B », le « quelque » supporte le « tous » et s'inscrit possiblement en lui) ; l'autre, désignée comme « particulière maximale », qui au contraire exclut l'universelle correspondante (« quelque A *au moins et au plus* est B », le « quelque » exclut ici le « tous »).

Au terme des *Analytiques*, ce combat se solde selon Brunschwig par la victoire définitive du point de vue « minimal ». Ainsi, après ce tâtonnement que l'on peut supposer n'être après tout que l'errément pour ainsi dire obligé du débutant, la proposition particulière « logique » prend le pas sur la proposition particulière « naturelle », à la satisfaction du logicien. Rien d'aussi simple cependant, car il n'en demeure pas moins que le carré d'Apulée est toujours en puissance de sécréter un excès, un reste, un cinquième terme où s'avouera l'incomplétude de son organisation.

Un tel débordement suscite la maîtrise et c'est ce qu'a élégamment accompli Blanché ⁵, en donnant son statut à l'intersection de I et de O, soit en forgeant le poste Y, défini comme rejet de A et de E : ni tous, ni aucun. Y prend alors place sur le triangle des contraires, A-Y-E, dès lors complet et consistant. Ce ternaire répond ainsi au principe : « De trois choses, l'une. » Toutefois, sitôt inscrit, Y réclame à son tour son opposé : qu'à cela ne tienne, y répond sa contradictoire, soit le poste U, défini comme disjonction de A et de E, place des *extrema*, du « tout ou rien », terme qui s'articule sur un nouveau triangle, celui des subcontraires : I-U-O, pour sa part gouverné selon le principe : « De trois choses, deux. » Enfin, la couronne des subalternations ceinture régulièrement les six sommets de la construction. De fait, l'implication autorise la liaison entre le ternaire de la détermination : A-Y-E, et celui de l'indétermination : I-U-O :

4. J. Brunschwig, *La proposition particulière et les preuves de non-concluance chez Aristote*, Cahiers pour l'Analyse, n° 10, ed. du Seuil, 1969.

5. R. Blanché, *Structures intellectuelles*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1969, chapitre IV, p. 56.



Ainsi, pour réduire un débordement dommageable, Blanché substitue-t-il l'hexagone au carré, protestant au passage de ne pas ouvrir de fausses fenêtres. L'on peut toutefois douter que toute difficulté soit ce faisant gommée, pour peu que l'on remarque que l'ensemble de la figure s'entête à s'engendrer à partir du poste A, de l'universelle affirmative, de la même manière que sur le carré d'origine, et que ce faisant, U et Y se manifestent chacun comme produit du rapport entre postes.

Il suffit de considérer la structure apuléenne comme un tétraèdre, pour que se démontre que ces deux postes s'obtiennent par raboutage de deux nouveaux tétraèdres construits à partir des faces du tétraèdre de base et d'un point choisi à l'extérieur. Il est alors légitime d'interroger la possibilité de fomenter deux nouveaux postes, U' et Y', entre A et I ainsi qu'entre E et O, par un procédé similaire. Ce n'est pas là un simple souci formaliste voué à la stérilité, dans la mesure où le rapport d'inférence de A à I ainsi que de E à O, qui masque cette nouvelle béance, se dissout dès que l'on considère l'hexagone sous le double aspect de l'universalité et de l'existence : de ce dernier point de vue, l'implication devient illégitime des universelles qui ont force de loi sans assurer l'existence, aux particulières qui à l'inverse confèrent l'existence sans accréditer la loi.

Ainsi, la logique classique se dévoile-t-elle inapte à réaliser son exhaustion. La complétude de ses systèmes contrarie leur consistance : soit elle perd en richesse discriminative pour asseoir sa légitimité, soit elle vacille autour d'une déhiscence afin de parer à son appauvrissement. Il est évident que cet effet d'excès, cette place Y comme « plus-un », va venir entretenir la confusion dans l'ordonnement

propositionnel, au grand dam de la contradiction, du fait de glissements subreptices, toujours possibles de A à I, puis de I à O.

Quaterne modal

Le débat des anciens autour de la logique modale illustre plus précisément ces difficultés, éclairant parfaitement la mise en garde de Lacan et confortant l'isomorphisme des apories de la logique et de celles du sujet parlant. La tessiture modale amplifie de fait les achoppements de l'assertorique, et cela pour plusieurs raisons aux effets cumulatifs. De tout temps, cette logique a été reconnue d'un maniement particulièrement délicat, ce qui faisait dire aux scolastiques qu'elle n'était pas du goût des ânes : « *De modalibus non gustabit asinus* ». Les raisons qui concourent à cette renommée, nous renseignent au passage sur l'intérêt tout précieux qu'elle offre pour la psychanalyse.

Tout d'abord, à l'opposé de la rectitude requise par le domaine propositionnel simple, la modalité force l'obliquité et ne tolère pas de se voir entièrement soumise à la question du vrai et du faux ; sa consistance ne saurait être rendue complète sous peine de disparition. Essentiellement feuilletée, comme la mode elle s'embarrasse de jupons et de dentelles, ne souffrant pas la mise à nu par le travail de l'orthologos. Autrement dit, elle nécessite un espace vital d'indécidabilité. Pour paraphraser Aristote, l'art du charpentier ne saurait descendre dans les flûtes. De surcroît, au plan grammatical, elle ne se conjugue qu'au subjonctif qui est le temps du vœu, propice à la diffraction du sujet de l'énoncé et de l'énonciation. De fait, à la suite d'Abélard, l'on a distingué la modalité *de re* dans laquelle le mode est interne à la proposition, affectant restrictivement le joint du sujet au prédicat, d'une modalité *de dicto*, dans laquelle il est externe à la totalité du tissu propositionnel, en position « meta ». La première acception est ontologique, la seconde plus proprement logique, recoupant jusqu'à un certain point les domaines de la compréhension et de l'extension, auxquels recourent alternativement tous nos raisonnements. A cet égard, nous allons avec Aristote assister à un chassé-croisé incessant extension-compréhension, interprétation interne-interprétation externe. Ainsi, si dans l'*Herménéïa*⁶, c'est l'acception *de dicto* qui semble avoir les faveurs du stagirite, dans les *Analytiques Prior*⁷, pour ce qui concerne la syllogistique, c'est au contraire l'interprétation *de re*, qui prévaut.

6. Aristote, *Organon*, De l'interprétation, Traduction J. Tricot, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1977.

7. Aristote, *Organon*, Les premiers analytiques, Traduction J. Tricot, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1971, chapitres 8 à 22.

A vrai dire, peu ou prou, la modalité a toujours embarrassé le logicien : dans une option intensive, elle semble ne venir faire que redondance, tandis que pour un point de vue extensif, elle advient avec l'option *de re*, comme un cheveu sur la soupe en des systèmes purement formels, cependant que l'interprétation *de dicto* menace la légitimité même de toute syllogistique modale⁸. Quoi qu'il en soit, et comme tel, le modal est existentiel, ainsi que le pointe Lacan dans *l'Étourdit*, de ce qu'il substantifie le sujet du dire. Une des caractéristiques fondamentales de la logique modale consiste en outre à véhiculer un excès eu égard à l'assertorique, un trop de sens en vertu d'un ordre supérieur implicite ; c'est dire que la modalité est le support de la loi. Si ce n'est pas évident avec la définition temporelle des modalités que nous a légué Diodore Kronos (Le nécessaire est vrai et sera toujours vrai ; le possible est vrai ou sera vrai ; l'impossible est faux et sera toujours faux ; le non nécessaire est faux ou sera faux), c'est patent avec Aristote pour qui elle intervient alors comme axiomatique du système métaphysique, et avec pour corollaire l'immutabilité du statut modal coextensive à celle de la substance : d'abord, vient le nécessaire, autrement dit l'éternel moteur, forme pure toujours en acte ; suit le monde sublunaire, règne du possible, de ce qui advient le plus souvent, l'engendré et le corruptible ; pour sa part, le contingent survient par accident, hors de toute causalité déterminée et de tout processus d'engendrement ; enfin l'impossible s'avère punctiforme, ne concernant plus que les pures puissances, la matière, l'infini, le vide.

C'est à Aristote en tout cas, le père du tiers-exclu, que l'on doit aussi les premiers pas des systèmes logiques modalisés, aux 12 et 13^e chapitres de *l'Herménéïa*. L'auteur y pose les quatre modes du nécessaire, de l'impossible, du possible et du contingent. Qu'il y ait là quatre termes distincts n'est pas pour verser de l'eau au moulin de tous ceux qui ont voulu mettre en doute l'intervention du contingent dans l'œuvre du stagirite. Il est vrai cependant qu'ici le contingent va suivre le possible comme son ombre et qu'il faut bien convenir, au bout du compte, de l'absence assurée de différence conceptuelle entre possible et contingent, laissant ouverte l'interprétation du commentateur. Là-dessus, Hintikka rejoint Tricot qui opte pour l'unicité, tandis qu'à l'opposé, Bonitz conforte Waitz. En tout état de cause, l'auteur inscrit ses quatre mots aux quatre coins du carré apuléen, en partant du nécessaire en A, ceci non sans raison, l'universelle en compréhension, le « tout », n'étant, comme nous l'avons évoqué, qu'une nécessité déguisée. De ce départ, suivent alors

8. R. Blanché, *La logique et son histoire*, d'Aristote à Russell, Librairie Armand Colin, Paris, 1970, chapitre II, La logique modale.

naturellement : l'impossible en E, le possible en I, ainsi que le contingent en O. Nous conserverons ici ces voyelles apuléennes pour la clarté de l'exposé, bien qu'à la suite de Saint Thomas, A, E, I, U aient eu la préférence, donnant lieu à de mélodieux moyens mnémotechniques : « *Purpurea, Iliace, Amabimus, Edentuli* », qui servaient à réciter droitement la consécution des propositions modales à l'aune du vrai et du faux, selon le jeu des affirmations et des négations portant sur le *modus* (Il est, il n'est pas possible), ou bien encore sur le *dictum* (que cela soit, que cela ne soit pas).

Ces premiers pas sont pourtant irrémédiablement chancelants, dans la mesure où, pour des raisons idéologiques, le stagirite refuse le choix entre deux acceptions antinomiques du possible :

— L'une, naturelle et qui fait du possible le refuge de l'indétermination, soit ce qui tantôt est, tantôt n'est pas, et va se définir sur le triangle des contraires comme ni nécessaire, ni impossible.

— L'autre, logique et qui voudrait que le possible soit impliqué par le nécessaire, tout ce qui tombe sous la nécessité étant *a fortiori* possible.

L'on devine aisément qu'une telle diplopie entre un point de vue binaire et ternaire ait empêché Aristote de venir à bout de sa « *Crux Logicorum* », car, contrairement au régime assertorique où le logique prend finalement le pas sur le naturel, ici, au plan modal, l'amphibologie persiste, et cela, pour les meilleures raisons dans la perspective de l'auteur, et sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. Cette croix logique va en tout cas consister à répartir les 16 propositions modales obtenues par l'effet des affirmations et des négations en pré- et post-position, de telle sorte qu'à chaque place du carré d'Apulée, les énoncés soient équivalents, qu'ils s'impliquent, ou qu'à tout le moins, ils demeurent compatibles. Cette disposition est ainsi censée permettre la définition croisée des modalités obtenues en se conformant aux relations logiques du quaterne. Aucune des quatre moutures successivement produites dans le texte du *De Interpretatione* ne donne pourtant entière satisfaction. Aristote a décroisé les jambes des contradictoires afin qu'elles se disposent en regard sur les tableaux qu'il propose. Le premier ne comporte vis-à-vis du second qu'une interversion d'origine probablement accidentelle, en tout cas sans gravité du nécessaire et de l'impossible en ordre I et III. La quatrième consécution ne fait quant à elle et vis-à-vis de la troisième, qu'introduire l'ordre hiérarchique du statut modal des substances, démontrant, s'il en était besoin, l'inanité du rasoir d'Occam entre la métaphysique et l'analytique aristotélicienne. Tout se joue donc entre la seconde et la troisième consécution :

DEUXIÈME CONSÉCUTION :

Ordre I (Poste I d'Apulée)	Ordre III (Poste E d'Apulée)
<i>Il est possible que cela soit</i>	<i>Il n'est pas possible que cela soit</i>
<i>Il est contingent que cela soit</i>	<i>Il n'est pas contingent que cela soit</i>
<i>Il n'est pas impossible que cela soit</i>	<i>Il est impossible que cela soit</i>
<i>Il n'est pas nécessaire que cela soit</i>	<i>Il est nécessaire que cela ne soit pas</i>
Ordre II (Poste O d'Apulée)	Ordre IV (Poste A d'Apulée)
<i>Il est possible que cela ne soit pas</i>	<i>Il n'est pas possible que cela ne soit pas</i>
<i>Il est contingent que cela ne soit pas</i>	<i>Il n'est pas contingent que cela ne soit pas</i>
<i>Il n'est pas impossible que cela ne soit pas</i>	<i>Il est impossible que cela ne soit pas</i>
<i>Il n'est pas nécessaire que cela ne soit pas</i>	<i>Il est nécessaire que cela soit</i>

TROISIÈME CONSÉCUTION :

Ordre I	Ordre III
<i>Il est possible que cela soit</i>	<i>Il n'est pas possible que cela soit</i>
<i>Il est contingent que cela soit</i>	<i>Il n'est pas contingent que cela soit</i>
<i>Il n'est pas impossible que cela soit</i>	<i>Il est impossible que cela soit</i>
<i>Il n'est pas nécessaire que cela ne soit pas</i>	<i>Il est nécessaire que cela ne soit pas</i>
Ordre II	Ordre IV
<i>Il est possible que cela ne soit pas</i>	<i>Il n'est pas possible que cela ne soit pas</i>
<i>Il est contingent que cela ne soit pas</i>	<i>Il n'est pas contingent que cela ne soit pas</i>
<i>Il n'est pas impossible que cela ne soit pas</i>	<i>Il est impossible que cela ne soit pas</i>
<i>Il n'est pas nécessaire que cela soit</i>	<i>Il est nécessaire que cela soit</i>

De fait, en ordre I, là où : « Il est possible que cela soit », il est tout à fait légitime d'inscrire en écho « qu'il n'est pas nécessaire que cela soit », en vertu de l'option bilatérale du possible, autrement

dit d'un possible-contingent qui ne soit ni nécessaire, ni impossible, soit un poste problématique Y, opposé aux apodictiques affirmatives et négatives. Ce choix ne semble vraiment pas devoir être versé au compte de l'exposé de la théorie de logiciens antérieurs comme le prétend Pacius, mais correspond bien plus sûrement à la pensée propre d'Aristote ; il trouve en tout cas son répondant dans de multiples passages de la *Métaphysique*. Ce faisant, avec la modalité du nécessaire, les contradictoires ne se font plus face : ce sont des propositions subcontraires qui se répondent des ordres I à III ainsi que II à IV. Cette anomalie se trouve surmontée dans le troisième tableau, au prix d'une irrégularité formelle des *Dictum*, et surtout à la faveur de la constante ambiguïté sémantique des ordres I et II, autrement dit des postes apuléens I et O :

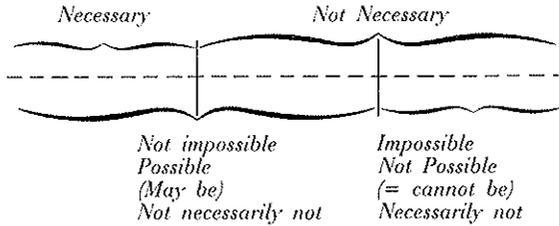
— Au sens unilatéral, le possible est subalterné du nécessaire qu'il inclut comme cas extrême. Il est contradictoire de l'impossible et correspond structurellement à la proposition particulière affirmative en I : « au moins un est ». Le contingent s'en sépare alors en ordre II comme contradictoire du nécessaire : « au moins un n'est pas », lieu de la proposition particulière négative en O. Cette option conforte le sens commun qui pensera avec Proust que le possible s'entend comme étant plus ouvert que ne le sont les contingences réelles. Dans cette hypothèse encore, la pertinence du troisième tableau des consécutives excède alors celle de son prédécesseur.

— Au sens bilatéral du possible, les deux tableaux de consécutives équilibrent leurs avantages. Ainsi entendu, le possible exprime la bi-négation, le rejet des absolus. C'est le tertium problématique à l'intersection des postes I et O. Mais alors, le possible, loin d'inclure le nécessaire dans une relation d'inférence, l'exclut : l'on s'aperçoit que c'est bien cette définition restrictive du possible qui semble avoir guidé les pas d'Aristote dans les deux premières répartitions des propositions modales.

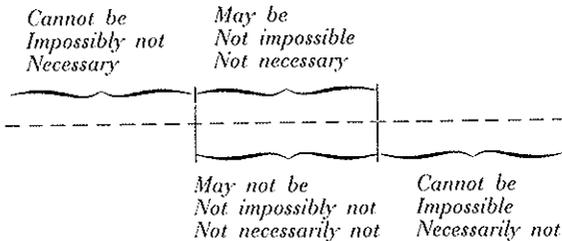
A vrai dire, le stagirite a les meilleures raisons d'hésiter et, du seul point de vue de la logique, la chose ne se tranche pas aisément. Hintikka⁹, qui par ailleurs semble bien avoir confondu Aristote et Diodore, a produit à partir d'Apulée des diagrammes qui permettent de saisir clairement l'amphibologie :

— un diagramme binaire qui met en lumière l'écart des deux relations de contradiction, incongruence à l'origine d'un reste central, d'un excès identifiable au poste Y de Blanché :

9. J. Hintikka, *Time and Necessity*, Studies in Aristotle's Theory of Modality, Oxford University Press, 1973, p. 48.



Ce surcroît n'est toutefois véritablement reconnu qu'avec l'option ternaire de la modalité et que vient illustrer un deuxième diagramme parfaitement inconciliable avec le précédent :



Il y a là une alternative qu'il convient de prendre en compte. Nous plaçant dans la perspective d'Aristote, et sans rester comme il le fait à mi-chemin des deux façons d'organiser les modales, dans une hésitation qui fait symptôme, nous sommes alors légitimés à proposer deux consécutions distinctes : la première option, strictement unilatérale du possible, rétablit le contingent dans toute sa place et rien que sa place, tandis que la seconde, résolument bilatérale, constitue un trilemme opposant un poste problématique à deux postes apodictiques :

ARRANGEMENT BINAIRE :

Poste I	Poste E
<i>Il est possible que cela soit</i>	<i>Il n'est pas possible que cela soit</i>
<i>Il est contingent que cela ne soit pas</i>	<i>Il n'est pas contingent que cela ne soit pas</i>
<i>Il n'est pas impossible que cela soit</i>	<i>Il est impossible que cela soit</i>
<i>Il n'est pas nécessaire que cela ne soit pas</i>	<i>Il est nécessaire que cela ne soit pas</i>

Poste O	Poste A
<i>Il est possible que cela ne soit pas</i>	<i>Il n'est pas possible que cela ne soit pas</i>
<i>Il est contingent que cela soit</i>	<i>Il n'est pas contingent que cela soit</i>
<i>Il n'est pas impossible que cela ne soit pas</i>	<i>Il est impossible que cela ne soit pas</i>
<i>Il n'est pas nécessaire que cela soit</i>	<i>Il est nécessaire que cela soit</i>

ARRANGEMENT TERNAIRE :

Poste A	Poste E
<i>Il n'est pas possible que cela ne soit pas</i>	<i>Il n'est pas possible que cela soit</i>
<i>Il n'est pas contingent que cela soit</i>	<i>Il n'est pas contingent que cela ne soit pas</i>
<i>Il est impossible que cela ne soit pas</i>	<i>Il est impossible que cela soit</i>
<i>Il est nécessaire que cela soit</i>	<i>Il est nécessaire que cela ne soit pas</i>
	Poste Y
<i>Il est possible que cela soit</i>	<i>Il est possible que cela ne soit pas</i>
<i>Il est contingent que cela ne soit pas</i>	<i>Il est contingent que cela soit</i>
<i>Il n'est pas impossible que cela ne soit pas</i>	<i>Il n'est pas impossible que cela soit</i>
<i>Il n'est pas nécessaire que cela soit</i>	<i>Il n'est pas nécessaire que cela ne soit pas</i>

Cette mise à plat permet au moins de dévoiler que du point de vue formel, le caractère exceptionnel du nécessaire à l'égard du oui et du non, ne se soutenait en quelque sorte que du trait gemellaire abusivement concédé au possible et au contingent. Elle révèle de surcroît l'absence de validité effective de la règle de l'opposition des propositions modales qui occupe en son entier le 12^e chapitre de l'*Herménéïa* et qui voudrait que l'opposé d'une telle proposition s'obtienne par renversement du *modus* et non point du *dictum* (Ainsi, l'opposé de « Il est nécessaire que cela soit » est : « Il n'est pas nécessaire que cela soit » et non : « Il est nécessaire que cela ne soit pas »). De fait, les effets de l'affirmation et de la négation ne se déterminent pas tant selon leur pré- ou post-position, qu'en vertu des modalités sur lesquelles ils interviennent et qui se regroupent

LEPTORAL N 20/24

sous ce chef deux à deux. C'est ainsi que pour les apodictiques — nécessaire et impossible —, la négation du *modus* renverse une certitude affirmative ou négative en problématique, tandis que la négation du *dictum* modifie seulement le sens de la certitude, du plus au moins ou du moins au plus. A l'inverse, pour ce qui concerne les problématiques — possible et contingent —, la négation du *modus* transforme une incertitude en certitude affirmative ou négative, soit en une proposition disjonctive : nécessaire ou impossible, tandis que la négation du *dictum* s'avère impuissante à renverser la signification de la proposition qui demeure ainsi au même poste problématique, dans l'entre-deux. De surcroît, cette dernière se modifie selon l'option uni ou bilatérale des problématiques.

A l'occasion de ce passage d'un parti pris à l'autre, il convient de noter que les huit propositions problématiques se confondent dans la redondance, n'indiquant plus qu'une seule signification aucunement réductible à celles du quaterne précédent, mais se manifestant au contraire dans la nouveauté. Cette supplémentarité, cet effet proprement métaphorique, ce « pas de sens », conforte la conviction qu'il y a là, en cet endroit ombilical de l'œuvre d'Aristote, la trace du travail du symptôme. L'impression se renforce de ce que cet effet de sens s'accompagne d'une dissolution des postes I et O. Une telle usure du partage dichotomique, la mise en défaut des grands couples de contraires au bénéfice d'un tertium, n'est pas sans rappeler en outre l'obstacle que dresse à l'occasion le tiers terme phallique devant le binaire masculin/féminin que l'imaginaire tend à universaliser tout uniment (voir plus loin).

Il va sans dire que l'étude des syllogismes modaux dans le cours des chapitres 8 à 22 des premières *Analytiques*, porte la marque de cet achoppement, tant au niveau des définitions qu'en ce qui concerne le fonctionnement. L'errance est telle que le sens du contingent court sur tous les postes du quaterne et que, de surcroît, ce même contingent requiert deux contradictoires¹⁰.

Il est non moins remarquable de relever que c'est à propos de la question de l'origine que sera utilisée cette amphibologie aux fins de réfuter Platon. Au chapitre 12 du traité du ciel¹¹, l'on peut en effet surprendre Aristote en flagrant délit de raisonnement spécieux, utilisant à la fois les inférences légitimes du premier et du second système pour récuser l'hypothèse du *Timée* selon laquelle le monde, bien qu'engendré, demeurerait incorruptible de par la seule volonté

10. J. Tricot, *Traité de logique formelle*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1973, p. 166 et 167.

11. Aristote, *Traité du ciel*, Traduction J. Tricot, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1949, chapitre 12.

du Démiurge. Nous suivons cette argumentation à partir de 282a 5, qui consiste à prouver que vont de pair *nécessairement inengendré* et *incorruptible*, comme *engendré* et *corruptible* :

A	E
<i>Ce qui est toujours capable d'être : Nécessairement oui : Incorruptible</i>	<i>Ce qui est toujours capable de ne pas être : Nécessairement non : Inengendré</i>

I	O
<i>Ce qui n'est pas toujours capable de ne pas être : non Nécessairement non : Engendré.</i>	<i>Ce qui n'est pas toujours capable d'être : non Nécessaire : Corruptible.</i>

Y

Ce qui n'est pas toujours capable d'être et de ne pas être : non Nécessairement non et non Nécessairement oui : engendré et corruptible.

— En vertu de la bivalence, il sera toujours vrai que ou bien A, ou bien O, de même que ou bien E, ou bien I.

— En vertu de la trivalence, ce qui n'est ni A, ni E sera nécessairement Y.

— Si non A et non E, alors O et I appartiendront nécessairement tous les deux à Y, puisque si non A, alors O et si non E alors I. Cette interférence du tiers-exclu dans le système trivalent fait dégénérer le carré logique en un binaire A, E et I, O, en relation de contradiction. Une telle subreption permet ainsi à Aristote de « démontrer » que : « ce qui toujours est (A) n'est ni engendré (I) ni corruptible (O) et il en est de même de ce qui toujours n'est pas (E) » (282a ; 20-25). Symétriquement, le même raisonnement fourchu assure le lien nécessaire de l'inengendré à l'incorruptible.

Dans cette dispute avec Platon, Aristote conforte encore son point de vue en énonçant le principe de « nécessité conditionnelle » qui constitue une expression forte de l'incompatibilité ontologique des contraires, étendue de l'acte à la puissance : considérant l'événement contingent, il est possible que Socrate soit debout tout autant qu'il soit assis ; cependant, prenant en compte l'instant où il se trouve debout en acte, il est non seulement impossible que Socrate soit assis en acte, mais tout autant qu'il possède alors la puissance d'être assis. Un tel principe veut que durant le temps où il est, l'acte s'identifie au nécessaire, collabé au vrai ainsi qu'au possible. *L'acte produit ainsi un effondrement ponctuel du statut modal.* Si ce principe met en danger le concept de puissance rendu fantomatique et

insaisissable, il se conçoit de la part du stagirite comme une allégeance à la réalité sensible, effectuée au détriment de la possibilité logique pure. Certes, ce n'est pas encore le réel lacanien, mais c'est en tout cas bien en vain que l'on chercherait trace d'une telle incidence dans la logique modale contemporaine.

De façon convaincante, Jules Vuillemin¹² suppose que Diodore Kronos, contemporain et adversaire d'Aristote, se serait emparé du texte du *De Coelo*, pour généraliser l'argument et restreindre le possible à la seule indétermination de son occurrence temporelle.

Par Epictète, nous connaissons le maître argument de Diodore. Soit donc les trois propositions suivantes :

A : Toute proposition vraie concernant le passé est nécessaire.

B : L'impossible ne suit pas logiquement du possible.

C : Est possible ce qui n'est pas actuellement vrai et ne le sera pas.

Bien que de prime abord elles semblent apparemment également recevables, l'une quelconque contredit pourtant les deux autres. Diodore pour sa part niait C, définissant alors le possible comme ce qui est vrai ou sera vrai. A l'extrême, son nécessitarisme, ruinant la contingence et la liberté humaine, débouche sur le *fatum* absolu de l'argument paresseux : Œdipe naîtra de Laios et le tuera, que ce dernier ait ou non des rapports avec une femme. L'argument dominateur, loin d'être réductible à un sophisme, illustre l'aboutissement de l'exhaustion logique qui a forclos le quart terme, le contingent. Reste alors au nécessaire à grignoter le possible, ce nécessaire en souffrance qui n'a besoin que de temps pour advenir ; quant à l'impossible, il ne pèse pas lourd non plus, n'étant qu'un nécessaire déguisé, autrement dit, un nécessairement non. Prenant l'aporie de Diodore au sérieux, Vuillemin nous en propose une reconstruction convaincante, pour autant qu'elle se légitime sur le texte synchrone du *De Coelo* qui en constitue en somme une version particulière à la corruption du monde. Elle s'étaye fondamentalement sur le principe de nécessité conditionnelle. L'auteur fait de cette aporie la pierre d'achoppement de toute la philosophie, dressant un catalogue des arguments ainsi avancés plus ou moins explicitement au cours de l'histoire, par chaque famille de pensée, soit pour contester l'une des trois prémisses, soit pour récuser l'un des principes fondamentaux de la logique. Ce dernier cas excepté, tous ces raisonnements s'élaborent sur les contradictions découlant de la prise en considération de la ligne du temps réel. Ainsi, dans l'argumentation attribuée à Diodore, l'événement du possible C contredit-il A s'il est

12. J. Vuillemin, *Nécessité ou contingence*, l'aporie de Diodore et les systèmes philosophiques, Fondation Singer-Polignac et les éditions de Minuit, 1984.

au passé, la nécessité conditionnelle s'il est au présent ou encore au futur. Cet événement étant insituable dans la chronologie, du possible suit donc un impossible, ce que B interdit.

En vertu du mécanisme de l'après-coup, qui précisément réalise le chiasme des temporalités logiques et chronologiques, l'analyse ne peut par principe que récuser toute argumentation de cet ordre. C'est ainsi vainement que l'on pourrait chercher dans le fantasme. « Un enfant est battu », le moment chronologique où : « Le père m'aime ». Au premier temps, le père m'aime s'infère de ce qu'il n'aime pas les autres enfants qu'il bat, mais ce temps n'est jamais que pré-sexuel. Au second temps inconscient, sexualisé cette fois, c'est le contraire qui se formule régressivement : « Le père me bat », et qui se traduit par son rejeton déguisé en un troisième temps conscient croisant être et sexe du batteur ainsi que du battu. De fait, « Le père m'aime », moment de la nomination, se trouve-t-il pris entre un trop tôt et un trop tard où il a déjà cédé la place à son opposé (seule manière, note Freud dans le cas Schreber, de dire la contradiction dans l'*Ics*, la particule négative n'étant pas là requise).

Ceci étant, la récusation de l'argumentation chronologique n'empêche pas la psychanalyse, bien au contraire, de recevoir tous les arguments de la philosophie les uns après les autres, voire simultanément au titre de vérités partielles, et de faire un bout de chemin avec chacun d'entre eux : Si l'on s'engage dans cette aventure, c'est bien avec Diodore, accablé de nécessité, du *non cessere*, de la répétition inexorable des symptômes. L'on s'y maintient avec Cléanthe que, lui, niait A en vertu des palingénésies cycliques de l'univers et de sa conception d'un retour périodique du temps ; une laborieuse délibération sur son passé semble permettre à l'analysant de réarticuler son histoire et de réaliser, avec lui, le possible au passé, ce qui pourtant est bien la seule chose que l'on se doit de refuser à Dieu. L'on s'y rassure avec Aristote que tout n'est quand même pas déterminément fixé d'avance : c'est de la sorte que ce dernier croyait pouvoir clore le bec du Mégarique, dans son célèbre chapitre sur les futurs contingents, sauvant la liberté, au sacrifice de la cause dans la nature et au détriment de l'universalité du principe de bivalence : la carence de la vérité limite ainsi le découpage de l'univers (qu'il entendait unique) en « P » v « \bar{P} », tout en sauvant celui de non-contradiction soit de consistance : NON « P. \bar{P} », ainsi que celui du tiers-exclu, soit de complétude : « P v \bar{P} ».

C'est ici que se fait jour la raison profonde de l'obstination d'Aristote à refuser de sacrifier le poste Y lorsqu'il parvient au plan modal. Il n'est rien d'autre que l'ombilic de l'échafaudage métaphysique où le savoir rend grâce. C'est son Réel à lui, punctiforme certes, mais dont l'introduction pare à la bascule de tout l'édifice conceptuel dans le délire.

L'expérience de notre division, la reconnaissance de motions de désirs adverses de celles qui emportent notre consciente adhésion, ne peuvent que nous faire applaudir Platon qui récusait la nécessité conditionnelle, ou encore Duns Scot qui soutenait la capacité à œuvrer pour le bien alors même que l'on accomplit le mal. Ce point de vue se justifie pour autant que la causalité externe laisse la place ici à une causalité interne, à une volonté substantivée. Qui plus est, l'analyse tranche sur le commun en nous faisant stoïquement reconnaître la part de responsabilité dans tout ce qui nous advient, serait-ce même l'attitude de notre analyste dans la conduite de la cure : c'est adhérer à Chrysippe qui récusait B et la définition croisée des modales, soit le passage des propositions négatives aux positives ; considérant la proposition déictique rapportée par Alexandre d'Aphrodisie : « Si Dion est mort, celui-ci est mort », d'un possible : « Si Dion est mort », suit bien un impossible : « celui-ci est mort », « celui-ci » ne pouvant désormais désigner le sujet détruit, bien qu'il ne se puisse point que celui-ci ne soit pas mort (ici l'on ne peut inférer d'un « pas possible que non » à un « impossible que oui »). Ce subtil *distingo* a son répondant dans la théorie chrysippéenne des *confatalia*, système conjonctif de la destinée constituant une atténuation du fatalisme diodorien, et dans lequel l'inexorable ne réside plus que dans les conséquences de nos actes : le cylindre roulera-t-il ainsi nécessairement selon sa nature et le cône selon la sienne propre, pour autant et pour autant seulement que nous les aurons délibérément poussés.

De même, l'avancée de l'analyse nous procurant quelque recul à l'endroit de notre Moi auquel nous n'accorderons plus la foi du charbonnier, nous rendra sensible à la position intuitionniste d'Epicure qui contestait quant à lui le tiers-exclu pour ce qui concernait les incorporels invérifiables par les sens, tel le vide ou le possible C : ce n'est qu'en nous rapprochant que la tour se dévoilera ronde ou carrée. Tel la tour d'Epicure, le phallus est bien cet objet incorporel, en situation de non-infirmité, ni infirmé, ni confirmé.

C'est certainement Carnéade qui accompagnera au plus près la déception de la fin de la cure qui nous délivre du nécessitarisme au solde d'une contingence écornée. Pour ce sceptique, mis aux prises avec Chrysippe par Cicéron dans son *De Fato*¹³, la vérité n'est pas autre chose qu'une propriété formelle des énoncés. Il peut donc bien adhérer à Diodore sans être pour autant terrorisé par sa solution, délestée au passage de toute sa portée ontologique. La nécessité est dans le discours et non plus dans les choses comme le soutenait Aristote. Contrairement à ce dernier, avec la modernité de

13. Cicéron, *Traité du destin*, Société d'Édition « Les Belles Lettres », Paris, 1933. XVI 38 à XIX 45.

Carnéade, nous pouvons affirmer que c'est celui qui aura justement prévu l'advenue de la bataille navale qui aura été dans le vrai. Toutefois, le scepticisme ne saurait être reçu comme une panacée au champ de l'analyse, et la concaténation signifiante ramenée aux canons d'une théorie scientifique qui peut douter que ses constructions aient une quelconque correspondance avec le monde concret.

En somme, si aucun des coups portés au Mégarique ne paraît véritablement décisif, c'est que la modalité se propose chez tous ces auteurs comme trivalente, le contingent n'étant reçu que de raccroc au seul titre de « nécessairement non », et l'on sait depuis Parménide ¹⁴ que le devenir de la tierce n'est autre que la dictature de l'UN. Par la bouche de la déesse, son poème nous enjoint de prendre le chemin de l'Être (A), de nous tenir loin de non-Être (E), dont rien n'est à escompter, mais encore de nous écarter de cette troisième voie (Y), qui est celle de la *doxa*, de l'opinion, celle où les doubles têtes errent dans le labyrinthe de l'ignorance. A l'horizon du trois, se profile toujours la passion du UN, et c'est en quoi toute opération métaphysique semble devoir se résumer : exclure le tiers, prétextant de sa vassalité, puis achever l'épuration au sein du couple ainsi dégagé, en évacuant le terme négatif comme simple envers pour atteindre à l'UN unifiant.

C'est certainement Aristote qui, d'entre tous, s'est le plus avancé dans la reconnaissance du contingent, même si c'est pour le rejeter promptement au bordel de la causalité. Ceci lui permet de pousser le possible en avant lorsque le savoir est convoqué et d'appeler le contingent si c'est la liberté qui se trouve aux abois. Cependant, l'absence de statut officiel du poste Y dans le corpus, à cette limite inférieure de l'œuvre où le sujet de l'énonciation est attendu, se soldera par un renvoi métonymique d'un terme en trop à chaque strate de l'édifice métaphysique que n'épuise pas la triplicité des principes (principalement : Matière-Forme-Privation). Cet excès surgira tout naturellement, au terme du parcours, car Aristote n'apprécie guère l'infini, sous la figure tautologique de l'Éternel Moteur. Les quatre causes qui ne sont jamais convoquées qu'à trois simultanément sont à cet égard exemplaires : la formelle, la finale et l'efficiente s'identifient à terme, après avoir abandonné la matérielle en route.

Quaterne de la sexuation

C'est ici que, laissant le débat hellénique et le triplice diodorien, se mesure tout le prix de la réorganisation des modalités aristotéliennes qu'a effectuée Lacan en donnant toute sa place au quart

¹⁴. Parménide, *Le poème*, Présenté par J. Beaufret, Presses Universitaires de France, Paris, 1955.

terme comme Pas-Tout, et prévenant de ce fait la réduction de la structure, telle une peau de chagrin, à l'unité tautologisante.

Dans le séminaire : *Les non-dupes errent*¹⁵, il oppose le nécessaire au possible, défini comme disjonction tautologique, ainsi que le contingent à l'impossible. A ce niveau qui demeure au plus près de la logique classique, la structure hexagonale est obtenue par duplication du nécessaire et du contingent selon leur occurrence positive et négative. Le possible-contingent s'y manifeste sous la forme du rejet et vient recouvrir l'impossible contradictoire ici référé à l'indécidable comme béance de la vérité. Entre le oui et le non répété, se font écho le possible tautologique et l'impossible contradictoire, ces deux vides où tout est vrai et tout est faux, réalisant comme l'a énoncé Wittgenstein¹⁶, les limites internes et externes du tissu propositionnel.

Plus radicalement, Lacan¹⁷ se démarquant d'Aristote, articule le quaterne modal sur celui de la sexuation en opposant le nécessaire ($\overline{\exists x \Phi x}$) au possible ($\forall x \Phi x$) et l'impossible ($\overline{\exists x \Phi x}$) au contingent ($\forall x \Phi x$), indiquant ce faisant que ces quatre modalités précisément — et pas d'autres — sont constitutives de la structure de tout être parlant : la quadripartition réalise l'expansion obligée reliée par la fonction Φ , qui indique par la béance qu'elle convoque le cinquième terme, la « quinte-essence », l'indicible de la Chose. Ces quatre coins structuraux se parcourent semble-t-il en quatre pas :

— Le premier consiste à parler et ce faisant à donner sens tout uniment au monde, le discours induisant un réquisit d'exhaustion. L'assertorique en extension se développe au poste du futur possible. C'est aussi bien le premier temps de l'œdipe, temps imaginaire où le phallus est positivé au registre de l'être. Rien n'indique encore son inaccessibilité, en tout cas pas la loi qui reste voilée.

— Le second temps est celui de la découverte de la défaillance de la raison en l'Autre au point de son désir, là où les mots cessent de répondre congrûment, et c'est le contingent en place de l'universelle négative. Lacan a bien retenu des logiciens la double lecture du carré classique en terme d'universalité qui assure la loi sans l'existence, et en terme d'existentialité qui ne se leste que de l'existence. Mais à l'inverse de leur prudence qui les incite à cliver les deux systèmes avec soin — et c'est son tour de force — il tient dans la même main intension et extension, cela, et c'est non moins important, en persistant à privilégier la loi. Cette loi est à ce niveau d'approche du quaterne (par la perspective du savoir) la loi unique du langage,

15. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, Séminaire du 19-2-74, Inédit.

16. L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 5.183, Editions Callimard, 1961.

17. J. Lacan, ... *ou pire*, Séminaire du 12-1-72, Inédit.

celle de la castration. A ce degré le plus commun de la pensée, il n'est évidemment plus question que fonctionne l'illusion d'une métalangue : l'on ne s'extrait pas du langage. Ainsi, il ne saurait y avoir de loi négative comme le rappelle Juranville¹⁸. Au contingent, il n'y a tout simplement pas de loi. C'est dire qu'en dépit de l'évidence, il n'est pas démontrable que ce défaut du *logos* soit absolu, qu'il s'impose en vertu d'un ordre supérieur, qu'il sera toujours le compagnon de l'homme, même si le manque ne fait que se vérifier au cas par cas. Ce second pas correspond aussi au second moment de l'œdipe, temps réel où le phallus se négative du fait de tous les interdits en extension, essentiellement médiés par le dire maternel.

— C'est seulement parce qu'au contingent s'inscrit le Pas-Tout, le pas de loi, que se justifie l'introduction de l'axiome du nécessaire qui vient nier le manque au niveau de O, de la particulière négative. L'opération métaphorique qui coupe court au paradoxe du *logos* n'est autre que le troisième temps de l'œdipe, temps symbolique où se repositivise le terme phallique au registre de l'avoir cette fois, du côté du père qui intervient comme métaphore pure. La position de l'axiome va induire en retour une nouvelle signification des postes : tandis que le premier parcours s'organise en fonction du présupposé d'un dire exhaustif, le second passage ne s'articule plus qu'en vertu de l'interdit, de la loi de la castration proférée par le nécessaire en position d'exception vis-à-vis du possible désormais assuré en contrepartie de la certitude de désirer. Le manque comme loi du possible va alors justifier le projet dans le futur et la mise en ordre du monde par la signification.

— Au quatrième temps, le parlêtre ne fait que vérifier dans son expérience que les autres sont tout aussi manquants que lui, un par un, au poste de la particulière affirmative. Si Lacan l'épingle de l'impossible, c'est encore en raison de la prépondérance de la loi : vérifier au cas par cas la conformité d'un fait à une loi solidement établie ne présente qu'un intérêt des plus restreint, le constat n'est même pas digne d'une publication. Il en irait tout autrement dans l'hypothèse de la découverte d'un contre-exemple. Précisément, au niveau de ce qui importerait, il s'avère impossible de produire un seul contre-exemple. L'impossible régit aussi bien le quatrième temps de l'œdipe, moment de la négativation généralisée instaurant le deuil narcissique de la figure du père imaginaire, promouvant le sujet comme irrémédiablement divisé, et l'objet perdu comme inaccessible derrière le petit *a*, ainsi que le père symbolique comme zéro¹⁹.

18. A. Juranville, *Lacan et la philosophie*, Presses Universitaires de France, Paris, 1984, chapitre VI, 48, p. 312.

19. J. Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, Séminaire du 29-6-60, Editions du Seuil, Paris, 1986.

Entre les postes E et I, se loge l'indécidable : si le manque échappe à la législation en E, l'on ne peut pas plus pour autant démontrer son défaut en I ; l'indécidable gödelien légitime ainsi dans l'après-coup le saut de l'assertorique au modal, le passage d'Apulée à Aristote, celui de la complétude à l'incomplétude.

La définition lacanienne de ces modales aristotéliennes par le geste du scribe a conservé l'empreinte de ce double parcours dans l'amphibologie des postes :

— *Ce qui cesse de s'écrire P ou non P*, c'est trivialement l'acte d'éviration de l'homme, toujours possible ; c'est encore l'inexistence comme horizon de l'universalité, mais c'est inversement dans une retrouvaille de l'espoir premier, la suppléance de l'amour à la béance sexuelle, seul acte où le phallus ait quelque chance de se positiver.

— *Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire P et non P*, c'est le réel, toujours raté d'un temps, à la pointe du symbolique, et c'est encore la féminité, le continent noir soustrait à la castration et à l'empire de l'ordre.

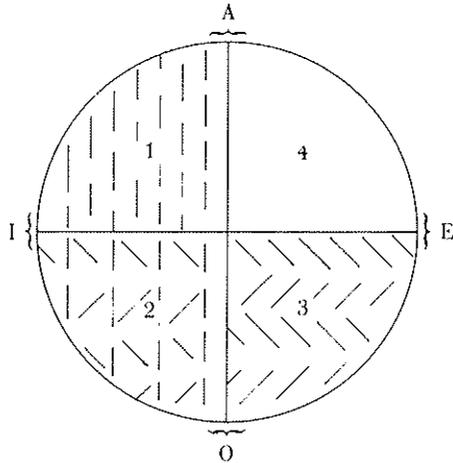
— *Ce qui cesse de ne pas s'écrire*, c'est la finitude humaine, et c'est en contrepartie, le terme des affres de la répétition.

— *Ce qui ne cesse pas de s'écrire*, c'est la figure de la béatitude divine d'Aristote, le père primitif de Freud, mais c'est tout autant la jouissance diabolique du symptôme.

Cette double lecture que permet le régime modal apporte la réponse au parti pris de Lacan dans le choix de ses formules quantiques. S'il a laissé de côté les quatre autres formules que l'on obtient en renversant la valeur de *phi*, c'est que pour tout sujet, homme ou femme, encore une fois prime la loi qui appelle l'élaboration des repères identificatoires au poste du possible. De surcroît, *phi* est régi comme fonction par la négation de castration, dite par Lacan involutive, et irréductible à la négation logique classique, dite complémentaire : celle-ci recèle à la fois le défaut et la promesse.

Le quadrant de Peirce²⁰, permet d'illustrer l'indiscernable des deux écritures et, à ce titre, il est bien ce qui permet à Lacan de mettre en jeu *autrement* le point de claudication du carré logique que nous avons vu dans le détail. Reproduisons-le :

20. C.S. Peirce, *Collected Papers*, Volume II, Book III, Chapter 1, Edited by Hartshorne and Weiss, Cambridge, Massachussetts, 1965, p. 280.



Son intérêt réside dans l'introduction du quart vide qui en fait un système existentiel permettant la mise en valeur simultanée des deux particulières, la « minimale » et la « maximale » (cf. *supra*). Une telle problématique appauvrit considérablement le carré classique de l'opposition : les contraires peuvent être vrais ensemble et les subcontraires faux de conserve dans l'hypothèse de l'inexistence ; de même, l'inférence cesse d'être légitime des universelles dépourvues de toute valeur existentielle, vers les particulières qui à l'inverse l'impliquent ; ne demeurent plus de fait, que les seuls rapports de contradiction.

Ainsi, sur ce quadrant, A, l'universelle affirmative, valide en 1 et 4, s'oppose-t-elle contradictoirement à O, la particulière négative. Ainsi, et symétriquement, s'articulent E et I. Chaque quart s'avère compatible avec les deux quarts adjacents, l'incompatibilité ne concernant plus que le seul quart en opposition diamétrale.

Cette structure de Peirce permet d'accueillir les huit expressions quantifiées, dès lors que l'on aura convenu d'identifier « phi » à la verticalité et « non-phi » au caractère oblique des traits. La saturation de la structure permet alors d'inscrire chacune des formules deux fois :

— En 1, là où tous les traits sont verticaux, quatre formules peuvent s'inscrire : tous les traits sont verticaux : $\forall x \Phi x$. Il existe des traits verticaux : $\exists x \Phi x$. Il n'existe pas de traits qui ne soient verticaux : $\bar{\exists} x \Phi x$. Pas-tout trait n'est pas vertical : $\bar{\forall} x \Phi x$.

— En 3, se placent les quatre formules qui renversent la valeur de « phi » : $\forall x \bar{\Phi} x$, $\exists x \bar{\Phi} x$, $\bar{\exists} x \bar{\Phi} x$, $\bar{\forall} x \bar{\Phi} x$.

— En 4, dans la case vide, s'écrira : Tout trait est vertical : $\forall x \Phi x$. Tout trait n'est pas vertical : $\forall x \bar{\Phi} x$. Il n'existe pas de trait vertical : $\bar{\exists} x \Phi x$. Il n'existe pas de trait oblique : $\bar{\exists} x \bar{\Phi} x$.

— En 2, se marquent également quatre formules : il existe des traits verticaux : $\exists x \Phi x$. Il existe des traits obliques : $\exists x \bar{\Phi} x$. Pas-

tout les traits sont verticaux : $\bar{V}_x \Phi_x$. Pas-tout les traits sont obliques : $\bar{V}_x \bar{\Phi}_x$.

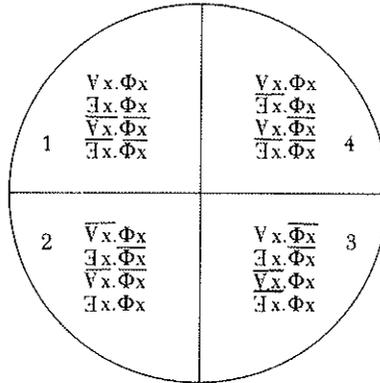


Schéma 1

La suppression des redondances sur ces 16 formules quantifiées ainsi obtenues fait apparaître l'opposition droite/gauche ou bien haut/bas, mais en aucun cas les deux à la fois ; pour tenir l'une, il convient de lâcher l'autre si l'on ne veut pas tout annuler. De fait, les simplifications de part et d'autre des côtés droit et gauche de la figure ne laissent plus subsister que les formules délaissées par Lacan, le haut et le bas ne pouvant alors plus être discernés :

$$\frac{\exists_x \Phi_x}{\bar{V}_x \Phi_x} \quad | \quad \frac{\bar{\exists}_x \Phi_x}{V_x \Phi_x}$$

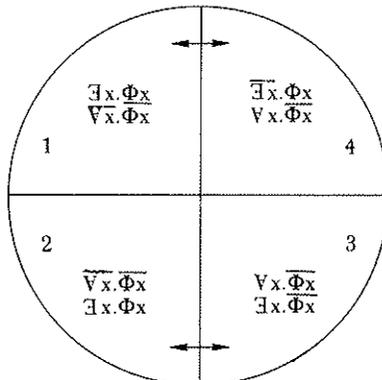


Schéma 2 :
élimination des
redondances gauche-droite

La différenciation haut/bas s'accompagne, elle, d'effets inverses et fait surgir les quanteurs lacaniens :

$$\frac{\bar{\exists}x \bar{\Phi}x, \forall x \Phi x.}{\exists x \bar{\Phi}x, \bar{\forall}x \Phi x.}$$

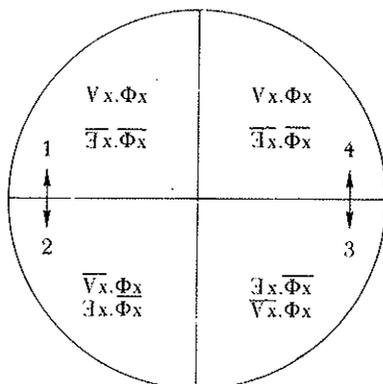


Schéma 3 :
élimination des
redondances haut-bas

En outre, une seule configuration des traits redoublant les quadrants 2 et 4 en diagonale serait susceptible de supporter indifféremment les deux occurrences, autrement dit, le quaterne de Lacan comme celui qui demeure oublié.

L'écriture ne permettant pas d'assurer avec pertinence la discrimination de ces traces les plus rudimentaires qu'il se puisse concevoir et que Peirce utilise pour reformuler le carré de l'opposition, Lacan avait le choix**. Le parti de la loi, du refoulement secondaire, demeure cependant, eu égard à la différence des sexes, plus proprement celui de l'homme, plus exactement celui du côté homme.

** L'écriture modalisée du quaterne proposée par Lacan efface pour sa part la différence entre quanteurs (« de s'écrire » traduit à la fois le quanteur universel et existentiel, tandis que « de ne pas s'écrire » vaut pour leur négation), cependant que réapparaît la pertinence de l'affirmation et de la négation, P et non-P. De fait, et pour s'en tenir au texte lacanien lui-même, tout fonctionne comme si l'on retrouvait l'alternative entre une option classique dans laquelle la modalité demeure externe à la proposition quantifiée (et pour laquelle l'inversion du sens de « phi » n'affecte pas la structure générale du quaterne), et une option interne à la formule quantifiée qui induit alors un clivage entre universalité et existence. (Dans ce cas un quanteur peut être substitué à l'autre sans modifier la structure quaternaire : à la même place s'inscrira le quanteur universel ou existentiel, selon le choix effectué.) D'un point de vue général, tout se passe comme si dans une élaboration à trois étages, deux niveaux seulement pouvaient être appréhendés.

Optant alors pour celui des femmes, celui du refoulement primaire, rien n'empêche d'entendre dans une position récessive le sens des quatre formules absentes aux interfaces du quaterne, si l'on accepte de privilégier non plus la fonction signifiante du phallus, mais sa face objectale à écrire alors en minuscules. Le parcours proposé dans le dernier Séminaire sur *Le savoir du psychanalyste* ²¹ semble bien résonner de la sorte :

— Entre *mater* et féminité, les femmes ne sont pas sans l'avoir au titre de valeur ; pourtant, force est de constater qu'elles ne peuvent en produire la preuve tangible. Prenant ainsi appui sur cet indécidable, cet objet, elles vont le chercher là où il se trouve, du côté du nécessaire, là où le père apparaît comme donateur.

— Ce qu'il donne, c'est l'existence entre le nécessaire et l'impossible, entre le UN et le zéro ; à cette place, les femmes ne sont pas sans l'être tandis que les hommes ne sont pas sans l'avoir.

— De là, le don d'amour porte au possible, vers les hommes qui sont censés l'avoir. Cependant, la jouissance phallique de la conjonction amoureuse n'a qu'un temps. Suit la détumescence ; cette limitation, cette *aphanisis* indique alors l'idée d'une jouissance au-delà, d'une jouissance Autre qui serait celle de tout le corps propre et qui va s'interroger au niveau de la mère d'où tout corps procède.

— Cette jouissance mentale évoque « l'achose », l'impossible inexistant qui se répercute du côté du savoir, entre le nécessaire et le possible, comme impossible contradictoire : c'est le lieu de l'inconsistance, de l'effondrement de la théorie et de la perte de sens ; mais c'est aussi bien celui de la disparition de l'homme : s'il n'est pas sans l'avoir, sans l'avoir, il n'est plus rien.

— De là, se referme la boucle, l'homme allant trivialement se rassurer au contingent qu'il est bien vrai qu'aucune ne l'a, rejoignant ce faisant la logique privative d'Aristote : ce qui n'est pas homme, c'est non-homme***.

En somme, dans sa reformulation du carré d'Apulée, abordé sous le registre modal, Lacan ne s'est pas contenté de renverser les prémisses aristotéliennes en faisant basculer le nécessaire de A à O et l'impossible de E à I ; il ne s'est pas satisfait du report en négatif dans le passage de la gauche à la droite de la structure, il a radicalement rompu la symétrie en modifiant la nature du rapport

21. J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, Séminaire du 1-6-72, Inédit.

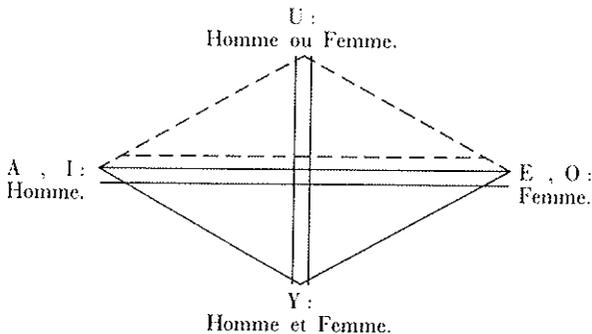
*** La ronde de ces quatre mots toujours présents dans le discours quotidien, du contingent, du nécessaire, du possible et de l'impossible, scandée de l'indécidable, de l'existence, de la faille et de la contradiction requiert la topologie du cross-cap, le nécessaire et l'impossible circonvenant le point *phi*, tandis que le possible et le contingent effectuent le détour par le bonnet croisé. Surtout, cette ronde annonce le nœud borroméen, le contingent, le pas-tout y occupant le coinçage central.

d'un côté à l'autre de la figure, répondant ainsi rédhibitoirement au délire diodorien. Pour le dire autrement, c'est bien faute d'avoir dépassé le modèle apuléen que l'œdipe au sens freudien conduit comme on le sait à cette aporie qui leste le garçon d'homosexualité à la pointe de son effet normatif en le laissant amoureux du père. La triangulation, si souvent avancée comme *ultima ratio*, peut bien se redoubler d'un œdipe négatif adverse de l'anatomie, le quart terme, s'il permet la circulation des *personae dramatis*, ne parvient pas à résorber la difficulté.

Dans la droite ligne de Freud, André Green²² a ainsi recours, dans son commentaire des structures élémentaires de parenté, à la mise en place d'un losange isomorphe du carré d'Apulée. En dépit de son affirmation réitérée de la nécessité du quart terme absent requis pour le fonctionnement, l'insuffisance du modèle transparaît dans l'appel à la fondamentale bisexualité, ainsi qu'en le recours au mécanisme du double retournement de la pulsion sur soi et en son contraire : il y aurait là, selon l'auteur, une propension à la réverbération qui serait « un schéma fondamental, sans doute inné de la vie psychique ».

Comme l'œdipe freudien engendre son hermaphrodite, le modèle apuléen, nous l'avons vu, secrète aussi son monstre, l'amphibologie de la proposition particulière et son répondant modal, le possible-contingent. Ce dernier s'entend à présent comme la sub-logique du fantasme qui noue le *topos* au *logos*, le « où » au « ou ». L'assymétrie logique du vrai et du faux qui fait que le faux ne va pas sans le vrai, suffit à pointer en tout cas les limites de ces deux modèles.

L'hexagone de Blanché ne permet pas une solution beaucoup plus adéquate. Privilégiant la différence des sexes en posant naturellement « Homme » en A et « Femme » en E, la structure se réduit à l'opposition dyadique : « Homme/Femme », redoublée entre I et O, tandis que Y devient inconsistant et U tautologique :

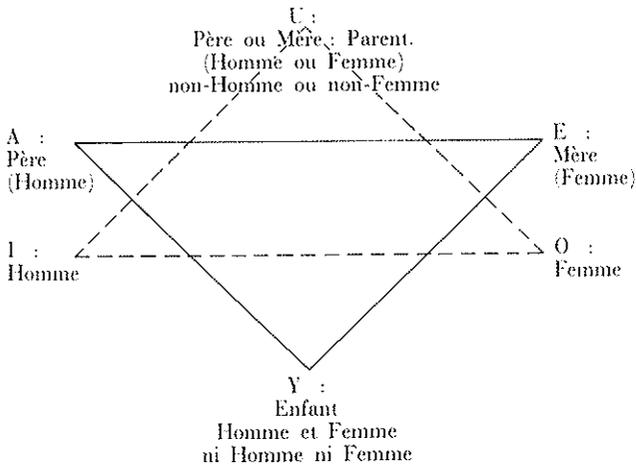


22. A. Green, *Atome de parenté et relations œdipiennes*, L'identité. Séminaire dirigé par C. Lévi-Strauss, 1974-1975, Editions Grasset et Fasquelle, Paris, 1977.

L'on peut y voir le prix du partage imaginaire de toute chose en masculin/féminin, et qui serait l'opposition scandaleuse du « Un » au « Zéro » dans son écho inconscient.

Si nous donnons à l'inverse la priorité à l'écart des générations, nous constatons que le triangle des contraires offre une articulation satisfaisante : A reçoit « Père », E : « Mère », et Y : « Enfant » séparé de la dyade primitive : l'enfant est de fait, ni père, ni mère, bi-négation qui lui confère l'existence au titre d'« Un ».

Par contre, le triangle des subcontraires, du fait de son indétermination est inapte à formaliser la séparation des sexes en deux parts, pour la simple raison que ce ternaire est régi par le principe « De trois choses, deux », nous l'avons vu. Posant « Homme » en I, inféré de « Père » en A, et « Femme » en O, impliqué de « Mère » en E, U va fonctionner comme terme supplémentaire, comme phallus qui vient faire obstacle au partage. Il ne reste plus alors qu'à recourir à la ceinture des implications pour définir les postes : U s'inscrit ainsi comme « Homme ou Femme » mais aussi comme « non-Homme ou non-Femme » (en vertu de ce qu'il représente la négation de Y, selon la loi de de Morgan). En Y, s'écrit : « Homme et Femme » ainsi que « ni Homme ni Femme » (ni A, ni E). Se repère alors en Y, l'opération de séparation, et en U, celle de la réunion, soit le vel d'aliénation décrit par Lacan :



En vérité, et à défaut de le démontrer, tout converge pour indiquer que l'approche trivalente de la structure psychique se trouve débordée. Sans vouloir à tout prix forcer les choses, l'on notera que l'étude des structures sémantiques²³ comme celle de l'art pariétal

23. A.J. Greimas, *Du sens II*, Editions du Seuil, Paris, 1983, p. 54.

magdalénien²⁴, oblige le chercheur à recourir explicitement à la quadripartition. Plus qu'une rencontre fortuite, nous permettra-t-on de lire l'insistance de ce double partage comme inhérent au langage lui-même.

Qui plus est, le forçage dans ce sens de la tierce n'atteint à son équilibre qu'en l'hégémonie du « Un » unifiant : le nécessitarisme cannibalique de Diodore semble bien avoir de fait son répondant freudien dans l'inflation conceptuelle du père. Il n'est pas exclu que l'introduction de la dernière topique trouve l'un de ses ressorts, justement, en la menace moniste. Cette menace est toujours présente, se dévoilant dans la promotion au principe de la cure d'une référence univoque, qu'il s'agisse du bon sein mis à tous les ragoûts, qu'il s'agisse encore de l'écoute du seul signifiant au détriment du sens (« imaginaire : caca, symbolique : miam-miam²⁵ »), qu'il s'agisse enfin de la toute puissance infantile, trouvant comme il se doit son centre de gravité en celle de l'analyste, et qui va de pair avec la revendication d'une responsabilité sans réserve, exact envers du fatalisme diodorien.

S'il est clair que le nécessaire opère en position *archè*, Lacan nous montre qu'il est possible de s'en passer, tel le père, sous condition de nous en servir²⁶. De fait, si le père n'est plus cet « Un » originaire auquel Freud s'est arrêté, mais seulement ce « Zéro » permettant de compter, autrement dit de fonctionner, l'étude des modales aristotéliennes nous montre aussi bien que le nécessaire n'est, après tout, qu'un axiome. Cette destitution relative, qui permet l'écart entre « croire » et « y croire », trouve son *ultima ratio* dans l'impossible exhaustion que vient masquer la promotion de l'interdit. L'impossible met fin à cet effet d'excès, qui autrement irait à l'infini. Cette vérité n'est que partielle, irréductiblement : l'ombilic du savoir constitue la vérité du « Dit que non ». Le double parcours sur la quadripartition est pour s'en convaincre, exigible.

Pour parer au paradoxe du barbier de Séville, celui qui rase tous les hommes de la ville qui ne se rasent pas eux-mêmes, Bertrand Russell pose l'interdit de l'auto-référence, Freud celui de l'inceste ; de ce côté, c'est le nécessaire qui gouverne. Gödel démontre l'incomplétude de l'arithmétique, Lacan insiste sur l'inaccessible de « La Chose » ; ici, c'est le « Pas-Tout » qui prend la relève. Toutefois, ces deux abords convergent au lieu du rapport ordinal du prédécesseur à son successeur. En ce point, en effet, la mise à niveau transgressive

24. A. Leroi-Gourhan, *Les religions de la préhistoire*, Presses Universitaires de France, Paris, 1964, p. 115.

25. J. Lacan, ... *ou pire*, Séminaire du 10-5-72, Inédit.

26. J. Lacan, *Le Sinthome*, Séminaire du 13-4-76, Inédit.

aboutit à l'effondrement et à l'inconsistance : au champ logique, sous la figure des paradoxes, mais aussi bien en clinique, à la défaillance de la parole, lorsque se réalise, en acte, la boucle incestueuse, la boucle « étrange »²⁷, lorsque le corps réintègre son propre produit.

C'est pour tout dire, bien inutilement, que les bonnes manières nous dictent l'alternative entre la parole et les plaisirs de bouche, si c'est là notre destinée, que le vide de l'Autre soit, pour le dire, requis.

27. D. Hofstadter, *Gödel Escher Bach*, Inter-Editions, Paris, 1985.

La prise « en passant » de *La Lettre volée*

Raphaël BROSSART

1. Des stratégies en jeu

Avant qu'il n'écrive son fameux conte, Edgar Poe se sera souvenu d'avoir été lui-même la victime de maintes lettres volées, interceptées ou détournées, de lettres détruites, disparues, envolées. Car, c'est à trois reprises au moins, que son destin en fut affecté.

En 1811, à la mort d'Elizabeth Poe, de pauvres objets ayant appartenu à la comédienne sont répartis entre ses trois jeunes enfants. L'aîné Henry (William Leonard) qui a près de cinq ans, reçoit des mèches de cheveux de sa mère, la petite Rosalie, deux ans, hérite d'un coffret à bijoux vide, et Edgar qui a bientôt trois ans, emporte chez Frances et John Allan qui l'ont recueilli, un médaillon à l'effigie de sa mère dont il ne se séparera jamais, une aquarelle qu'elle avait peinte, un carnet de poche et un paquet de lettres. Ces dernières ont disparu après que John Allan en eût pris connaissance. On ignore ce qu'elles contenaient et qui les avait écrites, mais tout laisse à penser qu'elles inspirèrent les propos méprisants que tenait le tuteur d'Edgar sur la moralité de sa mère et qui tendaient à mettre en doute la légitimité de la petite Rosalie. Plus tard, lorsqu'il comprit le sens des misérables allusions du riche et puritain marchand écossais, Edgar ne manqua pas de riposter en lui lançant les noms des enfants adultérins qu'il avait eus avant son mariage : le fils Collier, la fille Wills, vivant eux aussi à Richmond.

En 1824, Henry, qui a dix-sept ans, a déjà fait de nombreux voyages comme marin et il écrit des poèmes comme son frère cadet

à qui il vient rendre visite. Sans doute est-ce lors de ces brèves retrouvailles qu'il lui fait lire une lettre que John Allan lui avait adressée pour se plaindre de la conduite ingrate et bizarre du jeune Edgar, devenu un solide jeune homme de quinze ans. La lettre, confirmant les soupçons qui semblent obséder le tuteur se termine en évoquant la jeune Rosalie ainsi :

« *Après tout, elle n'est que votre demi-sœur, et Dieu me préserve, mon cher Henry, de faire expier par les vivants les erreurs des morts...* »

C'est par cette lettre, dont son frère Henry lui fait retour, qu'Edgar intercepte la vérité sur la perfide suspicion de son père adoptif.

Il y a pire encore. C'est vers la même époque aussi qu'Edgar tombe amoureux de Sarah Elmira Royster, une jeune fille de seize ans qui lui promet de devenir son épouse. Cette idylle a le don de déplaire fortement à John Allan lequel s'empresse d'envoyer Edgar à l'Université de Virginie qui vient d'ouvrir ses portes à Charlottesville. La jeune Elmira attend en vain les lettres de son fiancé. Et pour cause : ce sont ses parents qui les subtilisent une à une, avant de la marier rapidement à un bourgeois rassis nommé Shelton, de vingt ans plus âgé qu'elle et qui ne réussira pas à lui faire oublier son amour pour Edgar. Ce n'est qu'en 1849, au terme de l'infamante poursuite de sa vie, qu'Edgar la retrouvera, riche et veuve, et qu'il voudra encore l'épouser, quelques semaines avant de mourir.

Mais, pour l'heure, l'étudiant qui loge dans la chambre 13 à l'Université se fait remarquer par ses dons et par ses excès. Dans cette drôle d'institution, les fils de familles riches n'en font qu'à leur tête et Edgar le tout premier joue gros jeu et boit sec. Il exige des parties à dix dollars, en jouant à l'écarté avec une passion froide et enragée, et alors que John Allan ne lui a même pas donné le tiers des frais nécessaires à son entretien. Il perd évidemment, plus de 2 000 dollars, dette d'honneur que son tuteur refuse d'endosser. Il doit quitter au bout de quelques mois des études où il avait brillé sans efforts.

De violentes scènes achevèrent ensuite de dégrader les relations entre John et celui que sa femme chérissait trop à son goût. Il chassa Edgar de sa maison, le condamnant à s'humilier par des lettres déchirantes où le jeune homme mendie l'aide et le pardon du père intraitable. Après avoir erré sans réponse ni ressources, le jeune homme, se vieillissant de quatre ans, s'engage pour cinq ans dans l'armée américaine sous le faux nom de Edgar A. Perry. En 1829, Edgar a vingt ans, il est à Fort Moultrie en Caroline du Sud, il a déjà fait imprimer *Tamerlane and Other Poems* et la vie de garnison lui laisse le temps maintenant de composer *Al Aaraaf*. C'est alors que sa seconde mère, France, meurt du même mal qui avait

déjà emporté la première. Le chagrin et la douleur réunissent pour un moment John et Edgar. Ce dernier réussit à obtenir le soutien du marchand pour résilier son engagement et le faire inscrire à l'Académie de West Point. De justesse, car Edgar est de nouveau soupçonné d'avoir triché sur la somme due au Sergent Grave qui prend sa place dans l'armée fédérale. Le voici, néanmoins, grâce à la recommandation d'Allan, admis comme élève officier en juin 1830. Le nouveau cadet fait alors connaissance avec la rigueur du règlement de l'école :

« Article 173 : Nul cadet ne détiendra dans sa chambre ni roman, ni recueil de poèmes, ni aucun livre qui ne soit en rapport direct avec ses études.

Article 176 : Il est interdit de consommer des boissons alcoolisées, de fumer, de jouer aux cartes, aux échecs comme à n'importe quel jeu de hasard. »

Il ne pouvait plus mal tomber, après tant d'humiliations déjà subies, et il n'eut de cesse de se révolter avec un orgueil de plus en plus démesuré contre la malédiction qui semblait le poursuivre à chaque instant. A la stratégie militaire il opposera la stratégie de la lettre, celle du jeu implacable de sa littérature, dans un éternel combat jusqu'à sa propre destruction finale.

Au moment où Edgar entre à West Point, il apprend pour comble de sa misère, que John Allan n'a pas tardé à se remarier avec une femme déjà enceinte qui lui donne un couple de jumeaux en juillet 1830. Ces authentiques héritiers rendaient du même coup nul l'espoir qu'avait Edgar de se voir léguer la fortune de son tuteur. Il quémande de plus en plus l'argent nécessaire pour faire bonne figure parmi ses camarades. En vain. La charité que lui accorde parfois Allan ne suffit pas, le voici contraint de se dérober aux obligations de l'école qui finit par l'expulser sur une décision de la cour martiale.

Le jeune homme qui se croyait promis à une carrière prestigieuse, qui comptait sur la fortune d'un père riche, se trouvait face à l'abandon, à la ruine, à la perte. Et c'est dans une étrange partie qu'il s'engage à jouer pour la gloire littéraire, qu'Edgar Poe va chercher à prendre sa tragique revanche imaginaire.

2. Dupin, Dupin et Dupin

L'une des dernières *Marginalia* d'Edgar Poe fait une référence explicite au nom de Dupin qu'il attribua au héros de la trilogie des contes où l'action est censée se dérouler dans un Paris imaginaire :

On a fort bien dit de l'orateur français, Dupin, « qu'il parlait comme personne d'autre le langage de tout le monde » ; ainsi, sa manière paraît à l'opposé exact de celle des Euphuistes de la

Grenouillère de qui on peut dire, en raison du ton familier sur lequel ils sussurent leurs formules outrées, qu'ils parlent comme tout le monde le langage de personne — c'est-à-dire, un langage qui décidément n'appartient qu'à eux.

(Une note des traducteurs signale que le mot « *outrées* » est écrit en français dans le texte, comme il figure aussi par deux fois dans celui du *Double Assassinat dans la Rue Morgue*).

Mais de quel Dupin s'agit-il ici ? Du temps de Poe, il y eut trois frères Dupin qui s'illustrèrent en France par leurs brillantes carrières. Tous trois furent députés et on les distingue ainsi :

* André Marie Jean Jacques Dupin, dit Dupin *ainé*, 1783-1865, magistrat et homme politique, il fut successivement président de la Chambre et de l'Assemblée législative. Membre de l'Académie Française en 1832.

* Le baron François Charles Pierre Dupin, dit Charles Dupin, 1784-1873, économiste et mathématicien, il fut également homme politique et ministre de la Marine. On lui doit un célèbre théorème sur les intersections de surfaces formant un triple système orthogonal.

* Simon Philippe Dupin, 1795-1846, avocat et bâtonnier de l'Ordre, fut particulièrement réputé pour son talent oratoire au cours de ses plaidoiries.

Quoiqu'en disent les traducteurs des *Marginalia*, le « Dupin » orateur français dont il s'agit dans celle-ci parue en juillet 1849 dans le *Southern Literary Messenger*, serait plus vraisemblablement le plus jeune, Simon Philippe, et non l'ainé, dont avait parlé aussi Poe en avril 1841, dans le *Graham's Magazine*.

Quant à l'hypothèse, fort séduisante, que formule Jean-Claude Milner dans son *Retour à la Lettre volée* en supposant qu'il y eût deux Dupin frères jumeaux, on voit qu'il ne pourrait s'agir que des premiers, puisque le troisième est leur cadet d'une dizaine d'années. Cela n'empêche en rien que le public et la presse du moment avaient fort bien pu confondre les deux premiers plus d'une fois, au point de devoir préciser qu'ils n'étaient pas jumeaux malgré leur faible écart d'âge, et qu'il y en avait un que l'on devait dire l'« *ainé* ». L'effet de « double, en miroir » peut fort bien s'établir aussi à propos de frères non jumeaux.

L'affrontement qui se déroule dans le conte de *La Lettre volée*, entre le Chevalier Charles Auguste Dupin et le Ministre D. peut certes être considéré comme une partie qui se joue entre deux adversaires qui rivalisent entre eux comme deux frères de forces égales, mais aussi entre deux champions de la mystification qui s'opposent dans leur savoir-faire. La revanche qu'Edgar Poe prend ici contre tous ceux qui lui volèrent cruellement ses propres lettres est celle d'un auteur qui, en dépassant son drame intime, prouve

son génie au jeu de la mystification, comme il l'avait si magistralement démontré ne serait-ce que dans l'histoire du *Canard au ballon*. Mais la règle s'inverse fatalement aussi, en voulant que le voleur devienne à son tour le volé, que le mystificateur soit un jour démystifié. Avec la mauvaise conscience d'un coupable, il traquera les imposteurs littéraires avec une véritable obsession du plagiat, en oubliant lui-même de mentionner les sources de ses emprunts. Et, c'est avec une grande légèreté de tricheur imperturbable qu'il signera de son nom la copie intégrale d'un traité de conchyliologie qui lui rapporta plus que ses propres textes, en le couvrant d'opprobre aux yeux de certains.

3. Un double entendre

Les textes de Poe fourmillent d'expressions de langue latine ou française, bien entendu destinées à produire leurs effets d'écriture recherchés par l'auteur. Ainsi cette autre *Marginalia*, de juillet 1846 dans le *Democratic Review*, qui n'est pas sans évoquer une idée développée auparavant dans *La Lettre volée* :

« Il y a un double entendre dans le vieil adage de la Vérité dans le Puits : mais si l'on considère que la profondeur de la vérité constitue au moins l'une des deux significations — si l'on comprend que ceci implique que les idées correctes sur un sujet quelconque ne peuvent être ramenées que des grandes profondeurs et qu'avoir du bon sens c'est être nécessairement abyssal — si l'on tient que telle est la morale de l'adage, j'ai quelques objections immédiates à avancer. La profondeur dont on parle tant se trouve plus souvent dans les lieux mêmes où nous recherchons la Vérité que dans les lieux où nous la trouvons.

De même que les enseignes marchandes de dimensions modérées sont mieux adaptées à leur propos que les enseignes à la Brobdignag, de même dans trois cas sur sept au moins, un fait (et tout particulièrement une raison) échappe à l'attention pour la seule raison qu'il est excessivement évident. Il est également presque impossible de voir une chose qu'on a sous le nez. »

L'on reconnaîtra encore, à ce passage, une théorie qui n'est pas étrangère à la conception psychanalytique qui s'affirme opposée à celle d'une prétendue « psychologie des profondeurs ». Le « double entendre » dont parle Poe nous ramène étrangement à son conte « William Wilson » où il est question précisément d'entendre le double qui chuchote à l'oreille du héros, le pourchasse jusqu'à lui faire perdre la tête, le poussant à tricher aux cartes et à fuir dans la honte pour le conduire finalement, par un hallucinant jeu de miroir, à s'exécuter dans un duel à mort contre lui-même. C'est à la même époque de *La Lettre volée*, que parut ensuite *A tale of the Ragged*

Mountains, que Baudelaire a traduit par *Souvenirs de M. Auguste Bedloe*, où l'on constate un prénom identique à celui du Dupin de *La Lettre*. Cet autre conte a encore d'indiscutables connotations autobiographiques : les *Ragged Mountains* sont situées près de Charlottesville où Poe fut étudiant. M. Bedloe est mangeur d'opium et il est soigné par un certain Dr Templeton. Bedloe raconte à son médecin le récit d'un épisode hallucinatoire où il s'est vu mourir d'une flèche empoisonnée qui l'aurait atteint à la tempe droite. Templeton lui exhibe alors le portrait d'un certain M. Oldeb qui serait mort autrefois dans des circonstances analogues au récit de Bedloe. Templeton interprète la coïncidence comme un phénomène de transmission magnétique : « *Pendant qu'il vous est arrivé cette hallucination, lui explique-t-il, j'étais alors moi-même en train de décrire l'histoire de Oldeb.* » Puis, pour soigner son malade d'un léger refroidissement il lui applique des sangsues dont l'une s'avère venimeuse et le fait succomber.

Poe termine son histoire en faisant remarquer que la notice nécrologique de Bedloe l'a orthographié sans « e », et il appartient au lecteur, ensuite, de lire les lettres en miroir des deux noms comme des doubles l'un de l'autre : Bedlo et Oldeb.

Le jeu des lettres est comparable à celui du « jeu de divination » dont parle Dupin dans *La Lettre* :

« Une personne novice dans le jeu cherche en général à embarrasser ses adversaires en leur donnant à deviner des noms écrits en caractères imperceptibles ; mais les adeptes du jeu choisissent des mots en gros caractères qui s'étendent d'un bout de la carte à l'autre. Ces mots-là, comme les affiches à lettres énormes, échappent à l'observateur par le fait même de leur excessive évidence. »

Tout se passe comme si la lecture des textes de Poe nécessitait toujours elle-même un *double entendre* pour le lecteur, et qu'il soit toujours possible de les considérer comme un jeu de lettres équivalant aux principes des jeux de cartes ou de pions qu'il faut avancer, échanger, permuter par déplacement, retournement ou subtilisation de façon à ce que sur le « terrain de jeu », qu'il soit support de l'écriture ou tablier quadrillé, la partie puisse se jouer dans son procès métaphorique entre les divers partenaires : ceux fictifs de la narration, ceux réels que sont l'auteur et son lecteur qui doit en déchiffrer les énigmes.

4. *L'analyse comme jeu*

De nombreux indices font apparaître dans la trilogie des contes dont Dupin est le héros que Poe élabore une « théorie des jeux » qui est en même temps une « théorie de l'analyse », une double

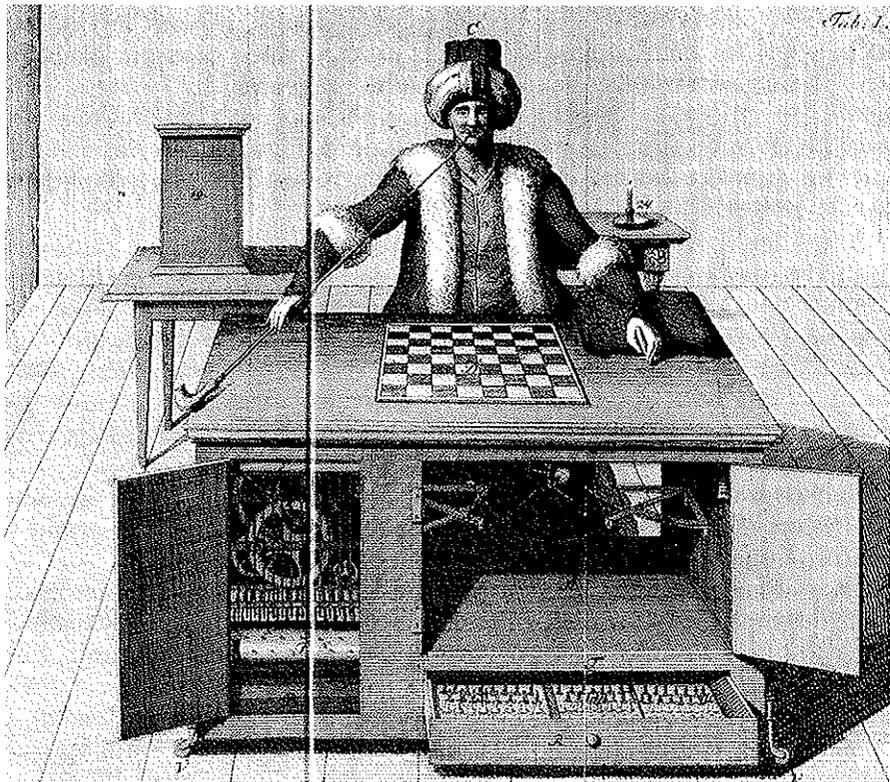
théorie donc, qui réclame selon lui d'être doué de « facultés » particulières pour l'observation, l'ingéniosité (ou la ruse et la dissimulation) et celles aussi de l'imagination.

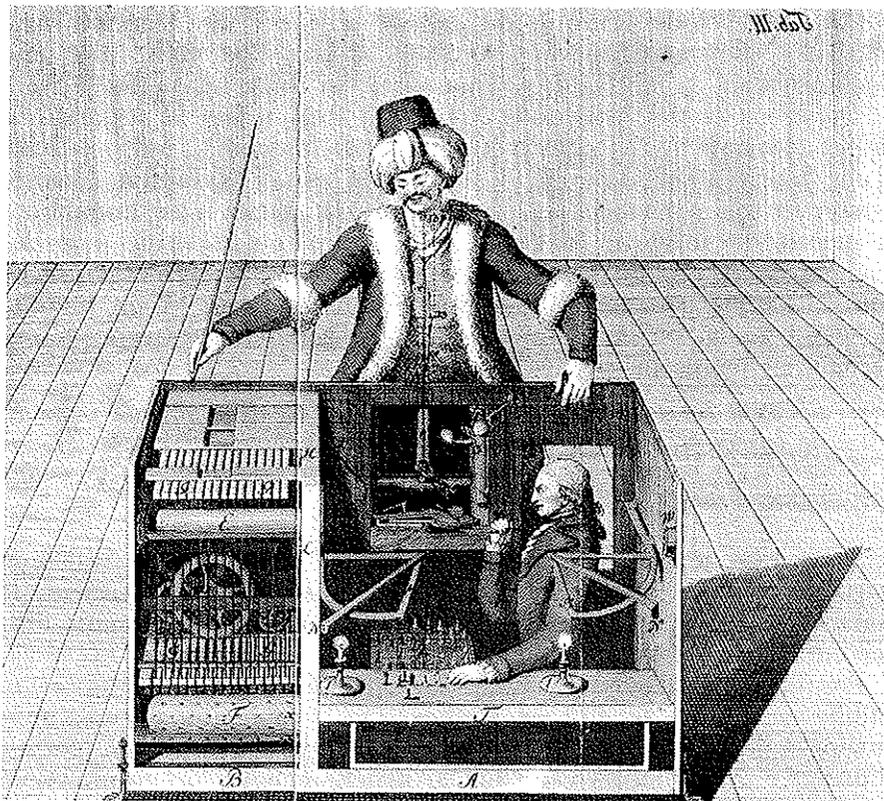
Dans les trois contes, *The murders in the rue Morgue* (1841), *The Mystery of Marie Roget* (nov.-déc. 1842 et janv. 1843), et *The purloined letter* (publié pour la première fois en nov. 1841, mais d'une rédaction postérieure aux deux précédents), ce sont les mêmes thèmes qui reviennent avec les mêmes mots, comme ceux par exemple de : tricherie, stratagème, secret, caché, mystère, le « *cant* », *fac-simile*, le calcul, le hasard, la chance, le pari, les déductions, les jeux divers de « divination, pair et impair, échecs, whist, dés », ainsi que les lunettes vertes de Dupin et la proposition de valeur faite par le préfet G.

A ces jeux, Edgar Poe n'aurait assurément pas manqué d'ajouter celui des mots croisés s'il avait existé de son temps tel que nous le connaissons avec les cases noires depuis 1913. Dans son texte sur *Poe et l'« Analyse »*, Raymond Queneau en fait la remarque « *le travail du créateur s'apparente parfois à l'activité du cruciverbiste ou de l'amateur de logogriphe* », écrivant aussi que « *Dans Le Scarabée d'or, nous voyons appliquer ces facultés « analytiques » au déchiffrement d'un cryptogramme.* »

Remarquons au passage que le héros de ce conte porte un nom français « Legrand », qu'il faut entendre bien sûr comme « le grand », conformément à l'orgueilleuse mégalomanie de l'auteur.

La plupart des jeux dont il est question se jouent sur un terrain dont l'espace est quadrillé, constitué par des « cases » (ou des tiroirs), dans lesquelles circulent les pièces en jeu, pions ou lettres, qu'il faut déplacer ou substituer (« *le sol pavé en briques* » dans *La Lettre*, « ... *le mot stéréotomie, un terme appliqué fort prétentieusement à ce genre de pavage* » dans *Double assassinat*). Comme s'il s'agissait d'un damier, d'un échiquier, ou d'une « grille » mais aussi bien d'un tapis de jeu, un « tablier », sur lequel sont déposées des cartes sorties des mains des joueurs, selon un ordre convenable, et celles du « mort » pour le jeu de whist, étant étalées à la vue des partenaires. Dans tous les cas, la stratégie du jeu reste comparable : il faut cacher son jeu, avancer masqué, avant que d'abattre ses figures maîtresses pour lever un pli, prendre une pièce, ou remplir une case dont la place sera occupée. Pions, cartes, ou lettres sont en jeu selon leurs valeurs diverses au cours de la stratégie. Notons que pour le cas de l'échiquier, le tablier est un carré divisé en 64 cases alternativement colorées afin de mieux les distinguer les unes des autres. La disposition moderne des joueurs d'échecs les place dans une position strictement « en miroir », puisque les conventions exigent que la règle « *Regina regit colorem* » soit observée, et donc que la Reine soit rangée au début de la partie sur une case de sa propre





couleur, ce qui met les deux séries de pièces exactement en face l'une de l'autre, inversant ainsi les côtés droit et gauche des deux camps.

5. Une tricherie scientifique

Dans son étude critique du *Joueur d'échecs de Maelzel* (The Maelzel's chessman), parue en 1836, Edgar Poe veut faire une démonstration de ses facultés d'analyste. Par toute une série de fines observations et de déductions il prétend démystifier la supercherie de cet automate qui ne saurait être une « *pure machine* » indépendante d'une intervention humaine. Comme l'on sait, l'exhibition consiste à montrer successivement les rouages qui sont censés faire fonctionner le mécanisme intérieur en ouvrant les portes (ou les tiroirs) qui les cachent, mais ceci de façon alternative et en ne les ouvrant jamais tous ensemble. Dès lors, il est possible de supposer qu'un homme de petite taille, ou un nain, pourrait se loger dans les espaces qui restent un temps dissimulés.

« Tout cet espace est en apparence rempli de roues, de pignons, de leviers et d'autres engins mécaniques, entassés et serrés les uns contre les autres, de sorte que le regard ne peut pénétrer qu'à une petite distance à travers l'ensemble. »

Selon Poe, le fait que l'automate prenne un temps de réflexion variable selon les coups et qu'il ne sorte pas toujours vainqueur de toutes les parties jouées, s'ajoute aux arguments avancés pour l'intervention d'un joueur masqué.

Pourtant, s'il s'agissait d'une escroquerie destinée à duper un public naïf, s'il s'agissait en somme d'un « faux automate », nous savons aujourd'hui que les progrès de la cybernétique ont permis d'inventer de véritables cerveaux artificiels dont les programmes de micro-ordinateurs permettent de tenir tête à des joueurs d'un certain niveau sinon de battre les champions. Et, en 1957, Raymond Queneau n' imagine pas que de telles machines puissent réunir, comme elles le font pourtant, autant de combinaisons pour jouer correctement aux échecs.

Retenons enfin que l'intérêt de Poe pour l'automate Joueur d'Échecs ne repose ici que dans son enquête en vue de déceler le truquage inventé par le baron von Kempelen et que son analyse ne porte pas sur le jeu d'échecs lui-même quant à l'art de le pratiquer. Mais il est évident que s'il n'était pas un fervent adepte de ce « sport intellectuel », il en connaissait tout à fait les règles et il savait y jouer. L'on notera aussi que la renommée des joueurs d'échecs français, tels que Philidor et Mahé de la Bourdonnais était très grande à cette époque en Amérique comme ailleurs. Leur manuel

« *L'Analyse des Echecs* », de 1749, fut la bible de tout bon joueur durant tout le XIX^e siècle.

Il y a donc à parier que le déroulement du conte de *La Lettre volée* puisse se lire encore comme celui d'une stratégie qui aurait pour modèle celle du jeu d'échecs. Mais dans le déroulement d'une partie qui serait truquée plutôt que véritablement régulière. En réalité il ne serait pas concevable que l'on puisse tricher aux échecs, mais la chose est bien entendu possible dans une fiction littéraire, tout en tenant compte cependant des principes établis pour la marche des pièces ainsi que pour les règles convenues dans certains cas particuliers.

Si une telle arrière-pensée avait pu naître chez Poe, il lui importait, pour mener à bien la trajectoire de son récit de la dissimuler soigneusement aux yeux du lecteur, voire de la brouiller au moyen de supercheries qui détournent son attention, opèrent un effet de charme fascinant pour maintenir jusqu'au bout le mystère du stratagème, en sceller l'effet « dupant ».

Afin que le ravissement de *La Lettre* demeure.

6. La littérature comme stratégie ludique

Il va de soi qu'un « tour » — de prestidigitation par exemple — ou un « procédé » littéraire ou autre, ne fonctionnent avec l'effet voulu que si l'opérateur ne livre pas au public, ou au lecteur, le truc secret dont il est l'inventeur. On croit, peut-être à tort, que Raymond Roussel nous a révélé le sien, qui réside dans un jeu de métagramme, ce serait négliger la part d'imagination qu'il faut pour écrire le texte qui sépare les deux phrases choisies comme contraintes. Et, de toute évidence, l'Auteur de *La Lettre volée* ne nous donne pas, comme il l'a fait pour son poème *Le Corbeau*, d'explications sur la genèse de son conte. Bien au contraire, il nous cache les ressorts de son mécanisme.

Sur quels plans serait donc conçue cette horloge, dans laquelle nous a-t-on dit dans un certain séminaire tout s'était déroulé ?

C'est parce qu'il ne s'y trouve aucune mention faite au jeu d'échecs que, pour cette raison même, la structure de ce jeu est comparable à celle de ce conte. Ce qui n'est pas le cas dans *Double assassinat* où une longue digression en parle par rapport au jeu de whist, ni le cas non plus dans *Le Mystère de Marie Roget* où l'enquête sert à élaborer une théorie des coïncidences plus conforme aux jeux de hasard comme celui des dés. La dimension ludique soutenue en filigrane tout au long du texte de *La Lettre* tiendrait à la stratégie du jeu des rôles distribués comme s'ils étaient des pièces circulant sur un échiquier.

Ainsi, pour *De l'autre côté du miroir*, Lewis Carroll a fait

ouvertement reposer son récit sur la métaphore échiquéenne, créant de la sorte un dispositif supplémentaire pour l'attrait de son merveilleux poétique, et il en avertit d'entrée de jeu son lecteur :

« Les pérégrinations d'Alice à travers le pays "de l'autre côté du miroir" correspondent aux déplacements des pièces et des pions au cours d'une partie d'échecs. Le terrain parcouru est représenté en forme d'échiquier dans l'une des illustrations de Tenniel, et certains personnages sont des rois, des reines et des cavaliers.

Le lecteur trouvera ci-après les correspondances entre les divers personnages et les pièces du jeu d'échecs, ainsi qu'un tableau des différentes phases de la partie qu'Alice joue et gagne. »

Suivent alors les « *Dramatis personae* » (présentées dans l'ordre qu'elles occupent avant le début de la partie), précisant sous le diagramme « *Le Pion blanc (Alice) joue et gagne en onze coups* », qui sont ensuite les onze chapitres de la narration.

Il suffirait en somme de remplacer le nom d'Alice par celui de Dupin, pour voir, avec la même méthode, le nombre de coups nécessaires pour gagner la partie de *La Lettre volée*.

7. Les règles du jeu

Nous ferons au préalable un bref rappel de certains points qui nous intéressent, en citant des passages de l'indiscutable *Bréviaire des échecs* de Xavier Tartakover :

a) *La Dame est la pièce la plus puissante de l'échiquier. Si l'on croit que cela résulte d'un hommage au beau sexe fait par l'inventeur du jeu d'échecs, on se trompe. Voici les deux raisons de mon affirmation :*

1° *Cette pièce n'avait autrefois qu'une portée minimale (à savoir un seul pas sur la diagonale) et ce n'est qu'au XV^e siècle que les auteurs italiens et espagnols se sont décidés à favoriser cette compagne du Roi, en lui adjugeant un « mouvement illimité » à travers l'échiquier.*

2° *Originellement, cette pièce ne s'appelait ni DAME ni REINE, mais MINISTRE [!!!], lequel était chez les Orientaux non seulement mâle mais aussi malin !*

Après les Hindous, ce furent les Persans qui excellèrent dans le Jeu des Echecs. Or, le MINISTRE s'appelle en persan VIZIR ou FERS, qui est devenu dans le latin du Moyen Age : Fercia, puis francisé : Vierge, donc (dans les pays romans) : DAME ou REINE.

Ajoutons qu'en Russie, où l'on apprend le jeu des Echecs non pas, comme dans le reste de l'Europe, par l'intermédiaire des Arabes, mais par le contact direct avec la Perse, la pièce en question s'appelle encore aujourd'hui : Fers, mot du genre masculin.

b) *La prise « en passant ». — Nous savons que bondissant de leur case initiale (qui est située pour les huit pions blancs sur la seconde rangée et pour les huit pions noirs sur la septième rangée de l'échiquier) — le pion a le privilège d'avancer de une ou de deux cases. Si,*

faisant usage de ce droit, un pion fait deux pas, mais qu'il passe dans ce cas sur une case contrôlée par un pion adverse, placé sur l'une des deux colonnes voisines, ce dernier peut le prendre « en passant » comme s'il n'avait avancé que d'une case. Remarques : répétons que la prise « en passant » ne peut être pratiquée que comme réponse, qu'elle n'appartient qu'au pion et que ce pion exécuteur doit se trouver sur la 5^e rangée (s'il est blanc), ou la 4^e rangée (s'il est noir) d'une des deux colonnes voisines de celle du pion qui avance de deux pas.

Mentionnons en outre que le terme français de la prise « en passant » est universellement reconnu comme expliquant le mieux la règle, puisqu'il est adopté, tel quel, dans toutes les langues.

c) Dans un certain sens, on peut considérer la règle de la prise « en passant » qui augmente la vivacité du jeu, comme une exception à la règle générale « qu'aux Echecs on ne prend les pièces ennemies que sur les cases où elles se trouvent ». Mais ne pourrait-on pas objecter que dans toutes les cités même les moins civilisées, les véhicules doivent respecter les droits des passants...

d) Promotion du pion. — Esprit juste, le lecteur se demandera si tant de dévouement de la part des Pions ne mériterait point de récompense. Esprit logique, il voudra savoir aussi ce qu'on doit faire des fantassins qui, arrivés de leur seconde à la huitième rangée, ne peuvent pas aller plus loin.

La réponse est donnée par la règle de la promotion qui réussit brillamment à vivifier maint combat d'échecs.

Lorsqu'un pion arrive à la dernière rangée possible, il devient aussitôt une figure, c'est-à-dire qu'il doit immédiatement se transformer en une figure de sa couleur. Appuyons sur le fait que le joueur peut choisir n'importe quelle figure (Roi excepté), on se hâtera de transformer le pion en la figure la plus puissante, c'est-à-dire en une Dame. Un joueur peut donc avoir, grâce aux promotions de ses pions, 2, 3, ou encore plus de Dames ; 3, 4, ou encore plus de Tours, Fous ou Cavaliers.

e) Gambit. — Sacrifice volontaire d'un pion ou même d'une figure, offert au début de la partie, en vue de retirer de ce sacrifice matériel un avantage d'attaque ou quelque autre supériorité de position. — Il va sans dire que tout gambit peut être accepté ou refusé par l'adversaire.

f) Le vocabulaire du Bréviaire donne encore des définitions qui correspondent aux mots techniques comme ceux de : Echec à la découverte, Echec double (ou « familial »), Echec croisé, Echec perpétuel, Echec et mat, mat étouffé, pat, sacrifice, clouage d'une pièce, etc.

Nous pouvons maintenant, après ces préambules, tenter de considérer les divers personnages et objets en jeu dans le conte de *La Lettre volée*, comme des figures et des pions auxquels on attribuera pour chacun une valeur conforme à leurs positions et à leurs démarches.

8. *Le dispositif des pièces en jeu*

Deux camps s'opposent que nous désignerons par les Rouges, pour celui des cases occupées par le couple royal dans ses appartements accompagné de ceux qui agissent « *pour la dame* », tel le préfet G. et Dupin qui en l'occurrence s'est rallié à elle ; et, par les Noirs qui occupent les cases du Ministre D. et de son entourage qui sont situés dans son hôtel et à ses abords.

On remarquera que les « personnes royales » du conte ne sont jamais nommées comme telles le « Roi » ou la « Reine », mais que ce sont les commentateurs inmanquablement qui les appellent ainsi. Poe, dans son texte, comme Baudelaire dans sa traduction, applique les règles du « *cant diplomatique* », dont raffole le préfet, et il les désigne sous les termes de « *personne illustre du plus haut rang* » que tout le monde suppose être le Roi dont « *l'honneur et la sécurité seraient mis en péril* », tandis que « *la personne volée* » également « *illustre personnage* » est supposée être une Reine, sans que cela soit précisé non plus, c'est « *celle que le préfet appelle une certaine personne* », et pour laquelle Dupin déclare : « *Dans cette affaire, j'agis comme partisan de la dame en question* ».

Et, comme nous l'avons vu, pour le jeu des échecs, le Ministre est une pièce équivalente à la figure que l'on appelle aussi la Reine ou la Dame, dont la puissance est égale, qu'elle soit qualifiée de masculine ou féminine. Formulons l'hypothèse qu'aux échecs la Reine possède une puissance « virile » tant qu'elle n'est pas menacée, et une fois mise « en échec », ou immobilisée par un « clouage », elle devient alors frappée de « féminité ».

9. *Le commencement de la partie*

Lorsque la narration débute, on peut dire que la partie est déjà engagée, et qu'il s'agit de savoir comment elle va se terminer, en combien de coups le camp des Rouges va-t-il pouvoir gagner.

On ne saurait toutefois attribuer de figure à l'Auteur du conte, qui est pour ainsi dire le créateur du cas d'étude, le maître problémiste du jeu et de sa progression. Pas plus que le Narrateur, anonyme, qui conte le récit pour le lecteur, n'a, comme témoin rapporteur, aucune action à tenir au cours de l'intrigue. Comme Jean-Claude Milner l'a remarqué, le Narrateur, identifiable au Lecteur, assiste de façon également passive à l'action. Ce ne sont donc, ni l'un, ni l'autre, des pièces à mettre en jeu.

Mais Dupin, lui, une est figure majeure placée sur une case que représente son appartement, ou plutôt sa « *petite bibliothèque ou cabinet d'étude* », 33 rue Dunot, au troisième. Par les autres contes de la trilogie, nous savons qu'il s'agit du Chevalier Charles Auguste Dupin, et l'on peut supposer que sa démarche sera celle d'un

« Cavalier » déjà sorti de sa rangée de départ, en position sur la troisième, par exemple. La pièce du Cavalier, comme l'on sait, a une marche particulière, baroque si l'on veut, qui le fait caracoler en sautant en biais d'une case d'une couleur à une autre de couleur inverse. La pipe, la tabatière, l'écran de fumée, les lunettes vertes de Dupin, peuvent être considérés comme des objets destinés à le protéger comme le feraient des pions qui gardent une pièce et l'accompagnent éventuellement au cours du jeu. Situé au centre d'un échiquier, un Cavalier surveille 8 cases dont l'ensemble forme une rosace.

Dupin procède, en somme, de façon dirons-nous « cavalière », sa marche est oblique, et ses lunettes vertes sont des œillères qui lui permettent de voir tout en cachant la direction de ses regards, de sorte que personne ne sache la case qu'il convoite.

Le préfet, G..., quant à lui, de toute évidence, ne peut être qu'une Tour, de la couleur rouge du camp royal. Il n'est que « mathématicien », car il ne connaît que la marche des lignes droites et de l'angle perpendiculaire qui lui permet de circuler sur toutes les cases, de façon « prévisible », rectiligne, allant directement au but, mais en ne sortant pas « du cercle de sa spécialité » :

« Nous avons ouvert tous les tiroirs possibles... un tiroir secret est une chose qui n'existe pas... La cinquantième partie d'une ligne ne peut nous échapper... Nous avons divisé la totalité de sa surface en compartiments, que nous avons numérotés... nous avons fait de chaque pouce carré l'objet d'un nouvel examen au microscope... Le sol est partout pavé en briques... pour le préfet une sorte de lit de Procuste, sur lequel il adapte et garotte tous ses plans... »

Remarquons, au passage, que l'expression du « lit de Procuste » est utilisée aussi pour parler du problémiste de « mots croisés » qui ajuste les mots à la longueur de la grille qu'il compose.

« Qu'est-ce que c'est que toutes ces perforations, ces fouilles, ces sondes, cette division des surfaces en pouces carrés numérotés ? »

Qu'est-ce, en effet, sinon l'exacte représentation d'un tablier de jeu quadrillé, comme celui d'un échiquier ou d'un damier, ou comme celui d'un grillage prévu pour mettre des lettres de mots croisés ?

Le premier coup, le « trait », est joué dans le « boudoir royal », que nous pouvons traduire ainsi : la Reine-rouge tient une lettre-pion marquée d'un petit sceau rouge aux armes ducales de la famille S..., à l'« écriture hardie, décidée et caractérisée » apprend-on par la suite. L'arrivée du Roi-rouge près de la case-boudoir de la Reine, le met à découvert sur l'échiquier, c'est pourquoi elle avance sa lettre-pion de deux cases en avant pour le protéger, en la posant sur la case-table plutôt que de la cacher dans une case-tiroir.

« *Sur ces entrefaites* », l'arrivée du Ministre-Dame-noire sur les cases voisines de celles du couple royal, les menace d'un double échec familial, il sort de sa poche une lettre « *sans importance* » mais semblable à la lettre-pion-rouge poussée par la Reine. Par ce tour de substitution, autrement dit de « *passé-passé* », le Ministre triche ouvertement aux Echecs, et il fait une « *prise en passant* » qu'il n'avait pas le droit de faire. De plus, en jouant sur la couleur des pions par le maquillage de celui qu'il laisse, il agit comme un joueur de whist qui feint de se « *défausser* » d'une carte, pour s'emparer subrepticement d'un atout de l'adversaire. On peut dire aussi, qu'en quelque sorte, il vient de « *damer le pion* » à la Reine.

Le Ministre, comme une Dame aux Echecs, a la plus grande liberté de circuler à son gré, comme une Tour et un Fou à la fois. « *D... n'est pas absolument fou* » peut-on lire, mais il est « *Poète et mathématicien* », il combine donc à lui seul les marches des deux pièces en question. « *Ses domestiques (lisons ses pions) ne sont pas nombreux. Ils couchent à une certaine distance de l'appartement, et comme ils sont Napolitains...* », « *le Ministre est souvent absent de chez lui...* », tout cela dit bien la latitude de manœuvre et la rapidité de ses déplacements qui lui permettent de s'emparer d'une pièce dans le camp adverse et de revenir aussitôt.

10. *La suite et fin de la partie*

Dans la suite de la partie, le préfet-Tour-rouge peut parcourir en vain toutes les cases du camp des Noirs où se situe l'appartement du Ministre. Et pour cause, puisque la partie est irrégulière et n'obéit pas à une pratique honnête du jeu, elle est fictivement une partie trichée. Le Ministre a maquillé la lettre-pion-rouge en pion-noir, le faisant passer pour une pièce de son camp : écriture petite et féminine, large sceau noir, la pièce « *à conviction* » est retournée, « *fortement salie et chiffonnée, ... presque déchirée en deux par le milieu, ... jetée négligemment dans l'un des compartiments du porte-cartes* », comme on le découvrira à la fin du conte. Le « *porte-cartes* » (*card-rack*) évoque encore le jeu de cartes, comme celui du whist, où un whisteur-tricheur se serait emparé d'une carte sur le tapis de jeu pour l'échanger contre une autre qu'il aurait dissimulée dans sa manche et dont il peut se débarrasser ainsi.

Pendant les coups précédents, on peut considérer que le Ministre-Dame-noire tiendrait en « *échec perpétuel* » la Reine-rouge qui n'est plus protégée par sa Lettre-pion dont la mise à l'écart met le Roi-rouge en menace d'être « *mat* ». On sait du reste que l'étymologie du mot « *purloined* » vient de « *loin* » en français, soit une mise au loin, ou une mise « *au rencart* », comme on le fait d'une pièce prise à l'adversaire, et, mise hors-jeu, elle est posée en dehors de l'échiquier réglementaire.

Lorsque le Cavalier-Dupin intervient dans le camp du Ministre, il a pris soin de se faire assister d'un pion que serait sa tabatière en or. Sa manœuvre est prévue d'avance, il oublie ce pion pour pouvoir revenir prétendument le chercher ensuite sur la case du bureau où il est resté « en prise » chez le Ministre. Il ne revient pas seul, car il s'est fait accompagner d'un Fou qui joue à son service, en créant une diversion qui porte le Ministre à la case de la fenêtre (« *D... rushed to a casement, threw it open and looked out* ») : « *Le tumulte de la rue... Quand il fut parti, D... se retira de la fenêtre... Le prétendu fou était un homme payé par moi.* »

Dans les deux cas, on peut dire qu'il s'agirait d'une sorte de « gambit », d'abord refusé par le Ministre avec le pion-tabatière, ensuite accepté avec celui du Fou qui réussit à le déplacer un moment qui est celui de sa perte.

Nouvelle « prise en passant », et nouvelle tricherie commise par Dupin le Cavalier, qui rendant coup pour coup, substitue à son tour le pion maquillé en noir par un « fac-similé » de même apparence, comme le ferait un escamoteur avec des cartes, selon l'adresse d'un joueur de bonneteau.

« *Une fois, à Vienne, D... m'a joué un vilain tour...* », et Dupin prend sa revanche contre celui qui avait déjà gagné une première partie contre lui.

11. *Le prétendu fou*

Pour le jeu des Echecs (*chess*), la langue anglaise donne le terme de « *bishop* » pour désigner la pièce que l'on appelle en français le « fou ». Mais le texte original de Poe se sert d'autres mots qui correspondent plus au terme en usage chez les français : « *D... I presume, is not altogether a fool* » et aussi « *The pretended lunatic...* » On pourrait donc penser qu'il n'y a pas d'équivalence du terme « *bishop* », « évêque », avec celui du « fou » aux échecs. Ce serait négliger le fait que Poe situe son conte à Paris, dans un Paris imaginaire certes, mais en parsemant son texte de noms et d'expressions en français, langue qu'il pratiquait couramment, tout comme il connaissait sans aucun doute la terminologie du jeu dans cette même langue. Il faut voir là, plutôt qu'une objection possible, une subtilité supplémentaire de notre auteur qui n'hésite pas à mystifier le lecteur profane chaque fois que l'occasion s'en présente.

Partie d'échecs truquée donc, partie irrégulière, qui met en scène des tricheurs, mais qui respecte néanmoins les conventions et la structure générale du jeu, ainsi qu'il en va pour les parties jouées par *l'automate de Maelzel*. Partie où celui qui se croyait le vainqueur devient par un retournement de la situation, par un revers de fortune, la victime de son propre jeu, le perdant d'une stratégie de la diversion et de l'identification dont la défaite est supposée le couvrir de honte

au moment où sa méprise lui sera révélée. Il ignore sur le moment qu'il a perdu la partie, et que pour ainsi dire il ne l'a pas volée cette ultime lettre.

12. Des lettres en jeu

Si nous avons soutenu que la stratégie de la narration de *La Lettre volée* pouvait se conformer à une « fausse partie » d'échecs, il ne serait pas impossible de la comparer encore à d'autres formes de jeux, à commencer par celui des dames, mais peut-être aussi à une fausse partie de whist. C'est en tous les cas une stratégie ludique qui guide le scripteur à maintes reprises selon deux axes qui sont celui de l'identification à l'adversaire et celui de la diversion du guet-apens permettant les escamotages et les substitutions qui peuvent s'opérer à l'insu des victimes dupées, voire parfois sous les yeux-mêmes d'un public qui n'y voit que du feu.

Jeux de pair et d'impair aussi comme pour les changements de couleur du sceau de *la Lettre*, ou de pile ou face par leur simple retournement, qui correspondraient dans ce cas à « trois coups de dés » :

1° Une « *lettre sans importance* » portant l'adresse de D..., le Ministre, laissée par lui à la place de celle qu'il vole, portant le sceau de S...

2° La « *Lettre* » importante, adressée à la Reine, marquée du sceau de S..., le duc « compromettant », qui devient l'objet d'une falsification du Ministre qui, comme l'on sait, se l'adresse à lui-même et par lui-même, puisqu'il y appose son propre sceau.

3° Enfin la lettre « *fac-similé* », contrefaçon réalisée par Dupin qui imite le sceau de D... avec « *la mie du pain* », qui laisse échapper ainsi le jeu de mot d'esprit fait par notre « ami Dupin » ! (*imitating the D... cipher very readily by means of a seal formed of bread*).

Tels seraient ainsi les trois coups de dés, ou de « D », inscrits sur chacune des lettres, comme une partie dont les coups sortiraient à la suite « *trois fois le six* », comme par hasard.

Or, Poe se prénomme EDGAR, sans la lettre « D » à la fin qu'on lui attribue parfois en français, ainsi que Jules Verne le fait tout au long de son texte sur lui. L'histoire, répétons-le, fait partie de sa trilogie des contes parisiens. Edgar sans le « D » final, n'est-ce pas comme une lettre volée au prénom ? Ou une lettre égarée, si l'on considère que le « D » est quand même là dans EDGAR, son déplacement seul donnerait alors le mot EGARD, et tout un jeu d'anagrammes variées telles que : GARDE, GRADE, et par une

extension du métagramme donnerait encore des mots comme REGARD et DEGRADE. De là à ce que des initiales autres que E.A.P. soient mises en œuvre dans ED.PO. par exemple, nous aurions le paragramme « D.P. » qui se retrouve dans DU-PIN, soit *écrire pour gagner du pain*. Avec les possibilités de la translittération, le jeu côtoie ici le drame intime de Poe, la misère dans laquelle il s'est trouvé en naissant, celle dans laquelle il a vécu et dont il est mort.

La lettre en jeu serait cette lettre éludée d'Edgar, le « D », comme une lettre écartée, éliminée, détruite.

Le conte rejoindrait alors la fable, où, au jeu des gendarmes et voleurs, c'est un gendarme policier qui finit par voler le voleur, en découvrant la cachette de son trésor. Mais, comme l'histoire le dit, la récompense va pour l'essentiel au préfet, qui n'en reverse qu'une partie à Dupin, le « privé », qui est lui aussi un dupeur dupé.

Tout se passe dans *La Lettre volée* selon la règle du « cant diplomatique ». Le « cant » désigne une manière de parler par prétérition, hypocrite dans l'ostentation de prudence chez les religieux, mais un moyen de parler à mots couverts chez les voleurs. C'est aussi cette réserve de discrétion dans la nomination des protagonistes du conte (Dupin seul porte un nom). Cette attitude fut le propre de la société victorienne qui est passée dans les mœurs puritaines de la société américaine. Le « cant », c'est aussi la feinte des convenances, le souci du flegme chez le joueur dandy. L'ennui, par exemple, dont se pare faussement la nonchalance du Ministre. L'ennui qu'il est de bon ton d'affecter devant la manifestation des émotions les plus troublantes, ainsi qu'il est convenu de le prêter à celui qui se déclare être un analyste. En somme, la recherche d'une maîtrise, celle de l'impassibilité.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

- Jules Amédée BARBEY D'AUREVILLY, « Edgar Poe Le Scarabée d'or, l'Aéronaute hollandais », *Le Pays*, 27 juillet et 31 décembre 1853. « Edgar Poe Histoires extraordinaires traduites par Charles Baudelaire », *Le Pays*, 10 juin 1856. « Edgar Poe », *Le Réveil*, 15 mai 1858. « Edgar Poe Contes Grotesques présentés par Hennequin », *Constitutionnel*, 19 mars 1883.
- Charles BAUDELAIRE, « Edgar Poe sa vie et ses ouvrages », 1852. « Edgar Poe, sa vie et ses œuvres », 1856. « Notes nouvelles sur Edgar Poe », 1857. « Avis du traducteur », 1864.
- Jacques CABAU, *Edgar Poe, Seuil/écrivains de toujours*, 1977.
- Alfred COLLING, *Edgar Poe*, Albin Michel, 1952.
- Claude DELARUE, *Edgar Poe*, Balland, 1984.

- Jean-Claude MILNER, «Retour à la Lettre volée », in *Détections fictives*, Seuil, 1985.
- Edgar Allan POE, «Préfaces et Marginalia, traductions de Jean-Marie Maguin et Claude Richard, fragments traduits par Stéphane Mallarmé et Paul Valéry, Avant-propos et notes de Claude Richard, Alinéa, 1983.
- Raymond QUENEAU, «Poe et l'«Analyse" », in *Bords*, Hermann, 1963 et 1978.
- Léon et Frédéric SAISSET, *Les histoires extraordinaires d'Edgar Poe*, Edgar Malfère, 1939.
- Xavier TARTAKOVER, *Bréviaire des Echechs*, Stock, 1936.
- Jules VERNE, *Edgard Allan Poe et ses Oeuvres*, Postface d'Auriant, A l'écart, 1978.

Chronique du séminaire de J. Lacan (V) Les séminaires (- 1) et (- 2)

Gérôme TAILLANDIER

Concernant les séminaires « négatifs » de J. Lacan, non portés sur la liste officielle du Séminaire, un certain nombre de questions se posent, que l'auteur voudrait proposer au public.

1 — On ignore dans quel lieu et avec quels auditeurs ces séminaires ont eu lieu.

2 — On ignore s'ils furent enregistrés de quelque façon.

3 — On ignore même leur nombre exact ! Si en effet l'on sait que *trois sujets* furent traités, le temps qui y fut consacré reste inconnu. Le seul renseignement dont on dispose pour l'heure est une bibliographie inédite de Nicole Cattan-Sels dans laquelle celle-ci fait état de *deux* années de séminaires ainsi réparties :

- Séminaire (- 2) 1951-52 : l'Homme aux Rats
- Séminaire (- 1) 1952-53 : Dora, l'Homme aux Loups.

Concernant les Notes ou documents relatifs à ces Séminaires, on ne dispose à ce jour que de misérables *Notes* sur l'Homme aux Loups, d'origine incertaine. On conjecture qu'il pourrait s'agir de la frappe de notes d'études de Lacan lui-même.

* * *

Néanmoins, un certain travail reste possible concernant ces séminaires, si l'on adopte l'hypothèse suivante : on peut constater que la quasi-totalité des textes publiés de Lacan sont en fait des résumés de séminaires rédigés à des fins exotériques (le plus souvent, didactiques). Et l'on remarque de plus que leur rédaction est à *peu près* contemporaine du Séminaire en cours (à quelques mois près).

En sorte que le principe d'un classement chronologique en parallèle des Séminaires et des Ecrits permet d'avoir une vue assez fidèle de l'état du Séminaire à telle date.

Selon ce principe, pouvons-nous recenser les écrits de cette période et en inférer quelques données touchant au contenu de ces deux séminaires ?

— C'est tout à fait possible et le tableau suivant en propose l'état (sans doute incomplet) au lecteur. C'est par souci de parer au plus pressé que l'auteur s'abstient de tout commentaire sur le contenu théorique et l'articulation de ces textes. Que d'autres s'y attellent !

1951-52 : Sém (-2)
L'Homme aux Rats —
(Début de l'enseignement
cf. E71)

Intervention sur le transfert
R : ?/P : 1951
Some reflections on the Ego
R : ?/P : 2/5/51
Intervention au 1^{er} Congrès
Mondial de Psychiatrie —
P : 1951
La psychanalyse, didactique —
/1951 ?
(Cf E.71)

1952-53 : Sém (-1)
Dora ; l'Homme aux Loups

Notes sur l'Homme aux Loups
/1952 ?

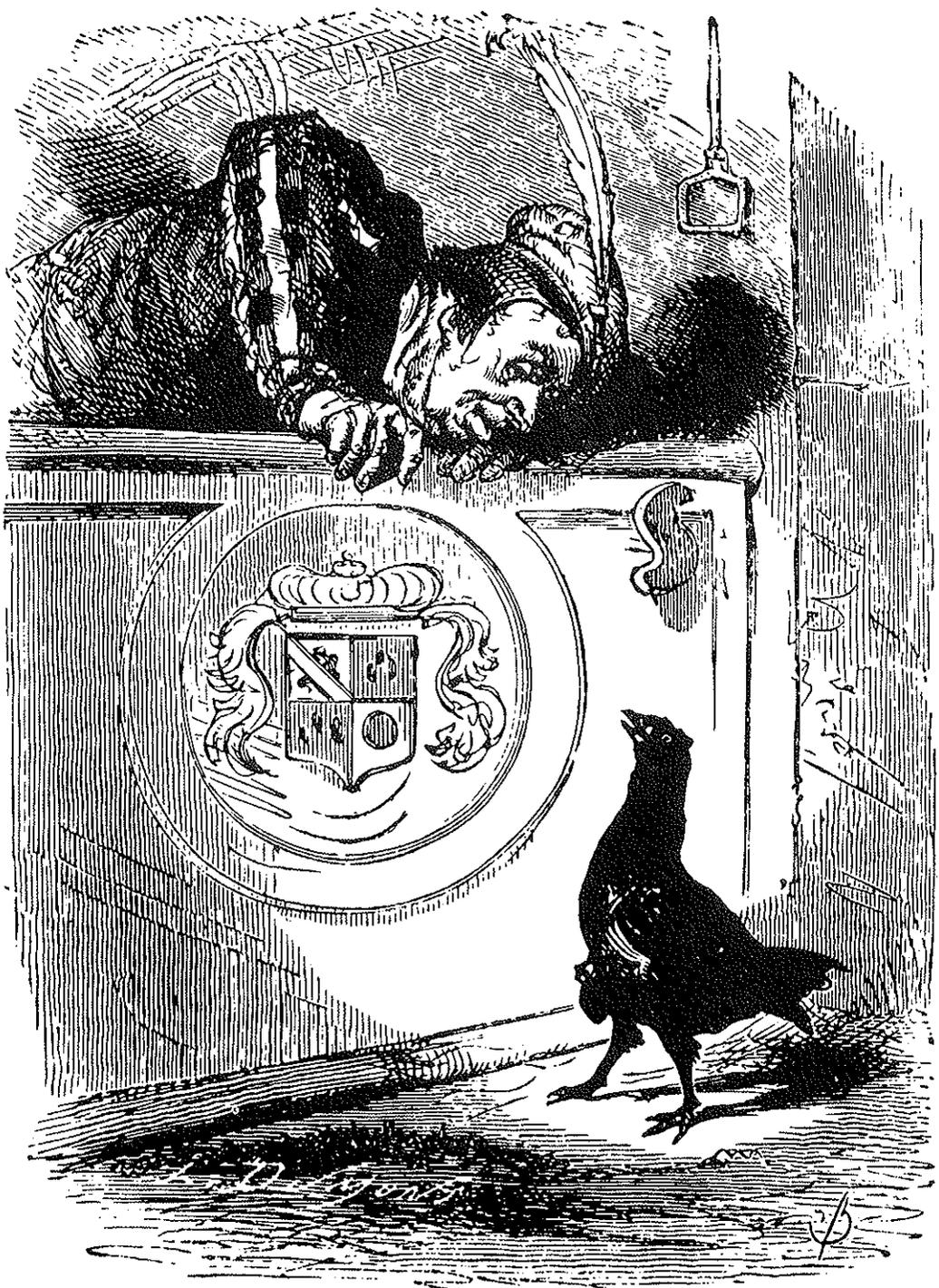
Le mythe individuel du névrosé
R/ ?/P. 1953
(Cf E. 72)
Le symbolique, l'imaginaire et le réel
P : 8/7/53
Fonction et Champ .../ réponse aux inter-
ventions
/P : 26/9/53
Le stade du miroir en action
/P : 19/5/53 (?)
Logos (traduction)
/1953 (?)

Les lettres R, P et E désignent les dates de rédaction, de publication et les Ecrits.

On constatera sur ce tableau d'évidentes discordances : on ne comprend pas, si *Dora* a été traité en 1952-53, pourquoi le texte sur le Transfert est publié en 1951. Il est évident, d'autre part, qu'on aura intérêt à considérer les Introduction et Réponse aux Interventions de J. Hyppolite comme des *résumés* du séminaire sur l'Homme aux Loups. C'est donc de là que dateraient les premiers essais de définition de la *Verwerfung* comme *rejet*¹.

1. La consultation du livre d'E. Roudinesco ne nous apprend malheureusement rien sur le début du Séminaire. Cf. p. 306, t. 2.

Recreations topologiques



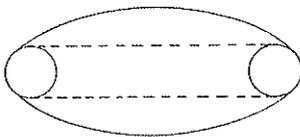
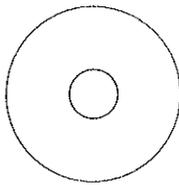
Sur la compatibilité de la bande de Moebius et du tore

Anne-Marie RINGENBACH

Dans le premier séminaire de l'année 76-77, Lacan annonce : « cette année avec cet *Insu que sait de l'Une-bévue*, j'essaye d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient. Quel rapport y a-t-il entre ceci qu'il faut bien admettre que nous avons un intérieur que l'on appelle comme on peut, psychisme par exemple... on voit même Freud écrire endo, endopsychique, cela ne va pas de soi qu'il faille endosser cet endo... quel rapport y a-t-il entre cet endo, cet intérieur et ce que nous appelons couramment l'identification ¹ ? » L'enjeu de cette question est de cerner en quoi consiste la fin de l'analyse ; s'agirait-il d'un mode d'identification ? S'appuyant sur la topologie du tore et son retournement, Lacan indique : « C'est très précisément en quoi me frappe ceci que la mise en valeur comme enveloppement de ce qui est à l'intérieur est quelque chose qui n'est pas sans avoir affaire avec la psychanalyse. Que la psychanalyse s'attache, ce qui est à l'intérieur à savoir l'inconscient, à le mettre au dehors, est quelque chose qui a évidemment son prix mais qui n'est pas sans poser une question ². » A la fin de l'analyse, Lacan tranche, il n'y a pas d'identification à son inconscient. Pour développer ce point Lacan passe par la remise en jeu des oppositions intérieur-extérieur, contenant-contenu, endroit-envers, devant-derrière qui renvoient à une certaine conception de

1. Cette citation, ainsi que celles qui suivront, du séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aïle à mourre*, a été proposée comme transcription par Anne-Marie Ringenbach et Mayette Viltard lors du séminaire « Présentation de l'une-bévue », ayant lieu depuis janvier 86 dans le cadre de l'École lacanienne de psychanalyse.

2. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aïle à mourre*, Séminaire inédit de 1976-1977. Séance du 14-12-76.



l'espace. Il s'agit de pointer une conception de l'espace qui soit jusqu'à un certain point vérité de l'espace, celle du corps. La structure du corps comme trique est avancée par Lacan. Mais la trique, tore retourné, structure torique se supporte de l'image du retournement, de l'enveloppement de l'extérieur par l'intérieur comme le ferait une sphère. Le tore, à partir de la séance du 14 décembre 76 va être opposé constamment avec insistance à la sphère, à la boule, à la bulle. Lacan va donc entreprendre d'aborder le tore d'une façon qui fasse obstacle à la prégnance de l'imaginaire, de la forme sphère, au point de vue de l'enveloppement en proposant de découper sur le tore une coupure qui permette d'obtenir une double bande de Moebius. Le rapport du tore et de la bande de Moebius permet à Lacan de redéfinir le lien du conscient et de l'inconscient.

Ce texte-commentaire se propose de déplier les possibilités ou impossibilités dans ce passage du tore à la bande de Moebius, autrement dit de déplier la compatibilité de la bande de Moebius et du tore.

La bande de Moebius est-elle un trou ?

Le texte-commentaire de la première séance de *l'Insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*³, faisant apparaître les trois retournements de tores présentés comme des dessins d'avant-après, mettait en valeur la notion de point de vue. D'un même point de vue, le

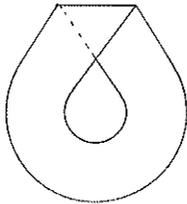
retournement du tore est la trique. Le tore-bouée  et le

tore-trique  pouvaient être considérés comme deux points

de vue sur le tore : l'échange intérieur-extérieur modifie la forme d'un point de vue qui reste le même mais ne modifie pas la structure, le tore retourné reste un tore. On pouvait donc répondre à la question posée par Lacan à la fin de cette séance — « comment répartir ces trois inversions de tores homogènes donc dans leur pratique », « comment désigner d'une façon homologue l'identification paternelle, l'identification hystérique, l'identification à un trait qui soit seulement le même ? » — et repérer dans ce modèle formel une homogénéité de forme et une homogénéité de structure (on a, avant et après retournement, toujours une structure torique) des trois retournements de tores.

Le trouage du tore était abordé comme acte de craquer la surface : « d'intuition, notre trou c'est un trou dans la surface. Mais une

3. Mayette Viltard, *Point de vue sur l'identification*, In *Littoral*, n° 21, Identité psychotique, Erès.



surface a un endroit et un envers c'est bien connu et ça signifie donc qu'un trou c'est le trou de l'endroit *plus* le trou de l'envers » ⁴. Ceci obligeait à traiter un tore comme deux tores, un tore endroit *plus* un tore envers, mettant en avant le problème du trouage et la question de la méconnaissance de l'épaisseur : endroit et envers à la fois solidaires et désolidarisés dans l'échange. On butait alors sur l'impossibilité du tore à présenter son retournement.

Dans la séance du 14-12-1976, Lacan aborde le problème du trouage autrement. Le trou n'est plus d'intuition un trou dans la surface, celle du tore. La bande de Moebius est une surface qui conjoint endroit et envers et laisse apparaître un trou ,

mais « est-ce qu'une bande de Moebius est un trou ⁵ ? »

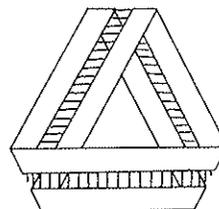
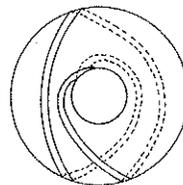
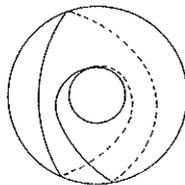
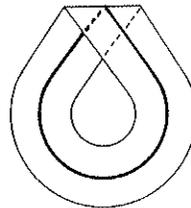
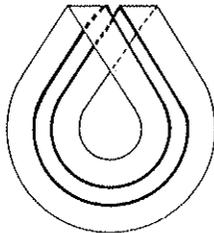
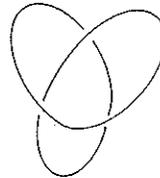
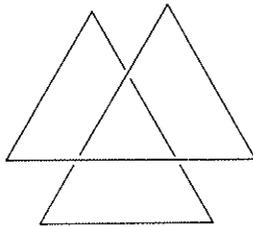
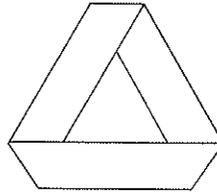
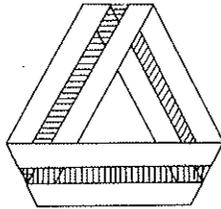
On a pu constater, avec le texte-commentaire de la première séance, l'impossibilité d'utiliser la présentation du tore imaginarisé en bouée ou en trique pour traiter mathématiquement des problèmes posés par son retournement, c'est-à-dire des problèmes concernant sa structure. En effet, étudier du point de vue de la structure l'échange intérieur-extérieur contraint à utiliser dans la monstration un couple de tores, c'est-à-dire *contraint à l'imaginarisation de la dualité*. En tant que surface conjoignant envers et endroit, la bande de Moebius dans sa présentation traditionnelle, imaginatise, illustre la continuité envers-endroit. Pourtant, dans la mesure où sa structure est pure coupure, on est amené, lorsqu'on veut étudier précisément cette structure, à utiliser dans la monstration, la bande issue de sa coupure, bande de Moebius dédoublée ou redoublée.

Mais il y a un gain à passer par la bande de Moebius et non plus directement par le tore pour étudier le retournement du tore. L'identification du bord de la bande et de ses torsions permet d'aborder mathématiquement la question du comptage. La bande dédoublée ou redoublée s'avère être un instrument de comptage permettant l'étude de la structure torique ⁶. C'est la question que pose Lacan dans cette séance du 14 décembre : de quelle façon la double bande, donc la bande de Moebius, est-elle *compatible* avec le tore. Il va donc falloir étudier les façons de marquer sur le tore une double bande.

4. J. Lacan, *L'insu...*, Séance du 14-12-76.

5. *Ibid.*

6. On ne traitera ici que des présentations circulaires de la bande de Moebius, c'est-à-dire non nouées.



Passage du tore à la double bande de Moebius

Le passage du tore à la double bande de Moebius est « ce qui va nous donner une image de ce qu'il en est du lien du conscient à l'inconscient. Le conscient et l'inconscient communiquent et sont supportés tous les deux par un monde torique⁷ ».

La bande de Moebius est une surface qui conjoint endroit et envers, soit une surface à une face. Coupée en deux en son milieu, elle donne une double bande qui disjoint endroit et envers, soit une

surface à deux faces.   La bande de Moebius

est non seulement un trou entre endroit et envers, c'est aussi une coupure entre un endroit et un envers : une bande s'inscrivant suivant cette coupure redonne la bande de Moebius. Son bord est *en forme*

de nœud de trèfle, c'est-à-dire d'un nœud de trèfle non-noué : 

ou  . On peut encore proposer une autre mise à plat de

la bande de Moebius et de sa double bande, montrant que la coupure médiane de la bande de Moebius a un tour, donnant deux tours pour la double bande⁸. Le raccordement de deux tours à un tour, soit de son bord comme précédemment indiqué, fait passer de la

double bande à la bande de Moebius.   La

double bande sera dite moebienne parce qu'elle est issue de la coupure de la bande de Moebius. Cette double bande moebienne présente le résultat de la coupure de la bande de Moebius.

Lacan aborde deux voies de passage du tore à la double bande :

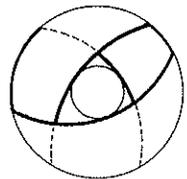
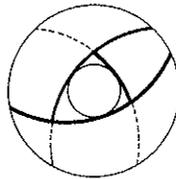
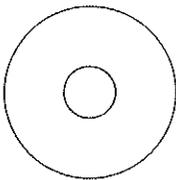
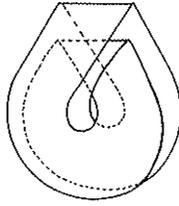
1° celle de la double coupure  la surface restante du

tore coupé selon cette coupure est la même que la bande de voisinage

de la coupure sur le tore  elle est la même que la bande

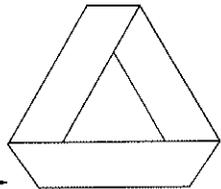
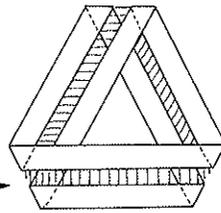
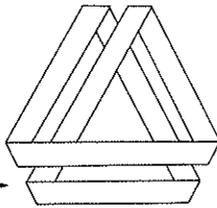
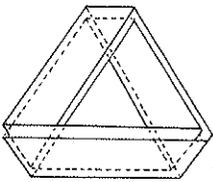
bordure de la bande de Moebius  ou que la double bande

7. J. Lacan, *L'insu...* Séance du 14-12-76.
8. On prend comme cas d'étude la bande de Moebius à 1 demi-torsion.



Ligne de pincage du tore :
deux feuillets accolés

repassage. Bande de Moebius
à deux feuillets

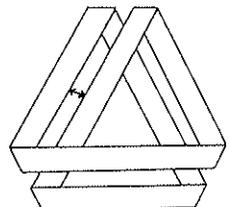
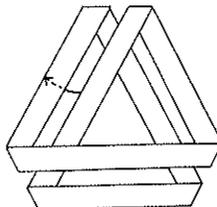
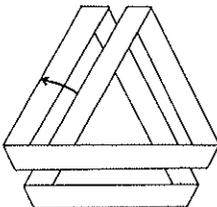


coupure selon la
ligne de pincage.
Bande à deux tours avec
un envers et un endroit.

on décale les
deux ex-feuillets

on joint les
deux ex-feuillets

on obtient une
bande de
Moebius

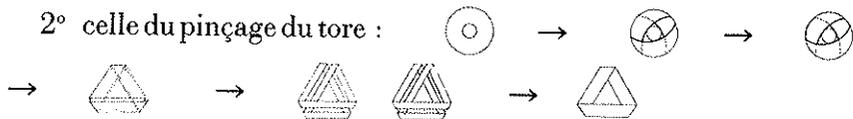


obtenue par coupure en deux de la bande de Moebius, bande qui se redouble dans une forme présentée ainsi par Lacan :



Cette voie est celle de la duplication, du redoublement.

2° celle du pincage du tore :



bande feinte

la bande
se dédouble

la bande de Moebius

La voie du pincage du tore — mais on peut de ce point de vue l'indiquer avec le tore de la double coupure — est celle qui permet à Lacan de prendre appui sur la surface de manière plus assurée « pour fonder ce qu'il en est du trou ».

A prendre le tore seul, on ne peut le considérer comme un trou dans l'espace, de même que la sphère. « Une sphère, pouvons-nous la considérer comme un trou dans l'espace ? C'est évidemment très suspect, c'est très suspect parce que ça suppose, ce qui ne va pas de soi, le plongement dans l'espace. C'est également vrai pour le tore et c'est bien en quoi c'est à diviser le tore en deux feuillettes, si je puis m'exprimer ainsi, en deux feuillettes capables de faire un double tour que nous retrouvons la surface c'est-à-dire quelque chose qui à nos yeux est plus assuré en tout cas pour fonder ce qu'il en est du trou⁹. »

A partir du moment où, grâce à la double bande qui a deux faces, on obtient cette distinction endroit-envers, on peut constater qu'il y a trois raccordements de bords possibles :

1. soit le rapprochement se fait comme ceci



et la

couture des bords permet d'obtenir un tore pincé, par exemple tout-endroit.

2. soit le rapprochement des bords se fait comme cela



et la couture des bords produit un tore tout-envers.

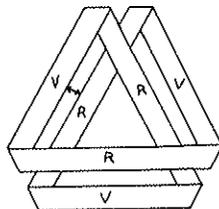
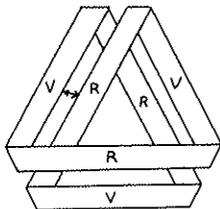
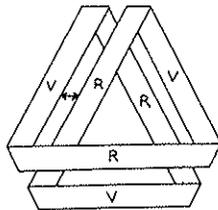
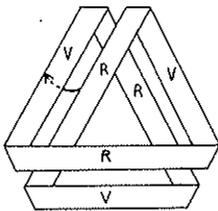
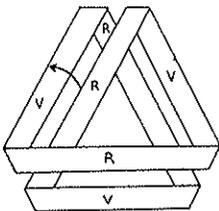
3. soit le rapprochement des bords se fait ainsi



et on

a une bande de Moebius conjoignant endroit et envers. Mais si,

9. J. Lacan, *L'insu...*, Séance du 14-12-76.



maintenant, on colore les deux faces dans la double bande, rouge valant pour l'endroit et vert pour l'envers,

1. si on raccorde ainsi



on obtient un tore endroit rouge,

2. si on raccorde ainsi



on obtient un tore envers vert,

3. si on raccorde ainsi



on obtient une bande de

Moebius à la fois verte et rouge.

Ainsi le raccordement des bords semblerait indiquer que celui qui permet d'obtenir une bande de Moebius est en quelque sorte une étape intermédiaire entre rouge et vert, donc une étape intermédiaire dans l'échange endroit-envers.

Comment étudier le raccordement des bords ? Tant qu'on considère

la double bande dessinée comme ceci,



on a bien la

possibilité de produire la bande de Moebius vert-rouge. Mais dessinons

la double bande comme cela :



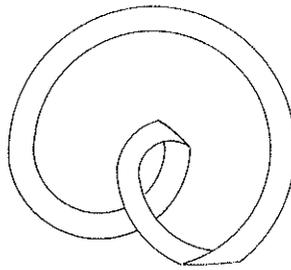
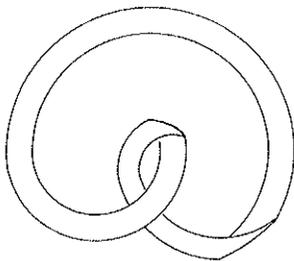
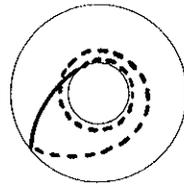
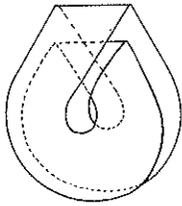
Nous pouvons constater

que le raccordement des bords est impossible. Pourquoi ? On voit que la question du dessus-dessous du croisement central fait problème. On va retrouver ce problème au cours du développement qui va suivre.

Du dédoublement au redoublement

La double bande découpée sur le tore donne une image du lien du conscient et de l'inconscient. Ils communiquent « et sont supportés tous les deux par un monde torique » et non pas sphérique. Lacan s'oppose en cela à toute la tradition — dans laquelle s'inscrit Freud — de la notion de psyché comme une vigilance qui reflète point par point le cosmos. « Le système du monde jusqu'ici a toujours été sphéroïdal, on pourrait peut-être changer. Le monde s'est toujours peint jusqu'à présent, pour ce qu'ont énoncé les hommes, s'est peint à l'intérieur d'une bulle. Le vivant se considère lui-même comme une boule mais avec le temps il s'est quand même aperçu qu'il n'était pas une boule, une bulle. Pourquoi ne pas s'apercevoir qu'il est organisé, je veux dire ce qu'on voit du corps vivant, comme ce que j'ai appelé trique l'autre jour¹⁰ ? » Mais plus loin il précisera

10. *Ibid.*



que la trique est à prendre du point de vue de la structure, structure de l'être vivant, du corps ; ce n'est pas l'image de l'enveloppement qui est à retenir mais le point de vue de la structure. Pour cela il s'agit de cerner ce trou qu'est le tore, de définir la structure en jeu dans le passage du tore à la bande de Moebius. « Mais que ceci soit confirmé par le fait que cette bande de Moebius, que j'ai déjà choisie pour exprimer le fait de la conjonction d'un endroit et d'un envers, est quelque chose qui symbolise assez bien l'union de l'inconscient et du conscient, est une chose qui vaut la peine d'être retenue ¹¹. » Si nous suivons Lacan dans ce qu'il avance, à savoir qu'une psychanalyse est quelque chose qui marque un passage, alors nous devons étudier le passage de la structure du tore à celle de la bande de Moebius. Rappelons que Lacan a déjà utilisé dès le 15 décembre 65 la bande de Moebius comme « support structural de la constitution du sujet comme divisible » : « ce qui peut s'en structurer du sujet est tout entier lié structurellement à la possibilité de la transformation du passage de la structure du tore à celle de la bande de Moebius, non pas la vraie du sujet, mais la bande de Moebius en tant que divisée, en tant qu'une fois coupée par le milieu, elle n'est plus une bande de Moebius ». « Cette connexion structurale permet d'articuler d'une façon particulièrement claire et évidente certaines relations qui doivent être fondamentales pour la définition des rapports du sujet de la demande et du désir ¹². »

Car dans la séance du 21-12-76, Lacan va choisir la voie de la double coupure, celle du double tour et du redoublement de la bande. Il délaisse la voie du pinçage du tore, celle du dédoublement, de la bande feinte. Lacan va insister sur le double, tant du côté de la double bande que du côté de la double coupure. Il va faire plusieurs présentations de cette double bande en mettant l'accent

sur la forme : celle-ci  bande double, bande de Moebius

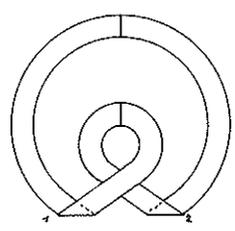
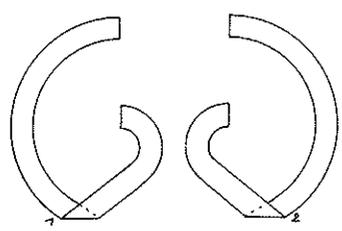
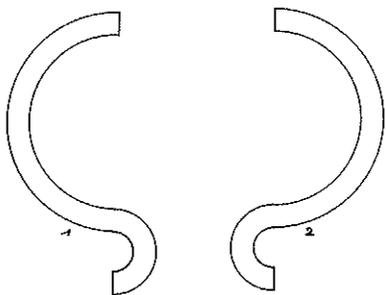
qui se redouble, résultat de la double coupure sur le tore 

et celles-ci   . Pour ces deux dernières formes,

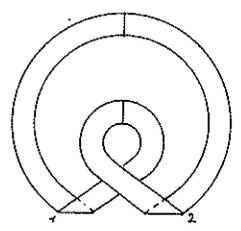
il pose la question suivante : laquelle des deux est la double bande ? Autrement dit, dans la double bande, une des boucles passe-t-elle devant ou passe-t-elle derrière la boucle suivante ? Puisqu'elle se tord sur elle-même, est-ce que ce qui est dessus passe en-dessous puis repasse dessus ? ou encore : ce qui passe d'abord en-dessus, est-il indifférent de le faire passer d'abord en-dessous ? Est-ce que,

11. *Ibid.*

12. J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, Séminaire inédit de 1965-1966.



A



B

enfin, d'un même point de vue, on peut mettre *indifféremment*¹³ ce qui est en-dessous, en-dessus, et inversement ? Lacan affirme que oui pour ce que réalise la double bande de Moebius. Mais il ajoute : « Ceci nous conduit à quelque chose qui, je vous y invite, est de l'ordre d'un savoir-faire, un savoir-faire qui est démonstratif en ce sens qu'il ne va pas sans possibilité de l'une-bévue¹⁴. » Suivons Lacan qui nous prie avec insistance de faire l'épreuve de cette double bande.

Faire l'épreuve

L'insistance de Lacan va être grande dans la séance du 21-12-76 sur la distinction à opérer entre forme et structure. Pour passer d'une structure à une autre structure, il est illégitime de s'appuyer sur la forme, de passer d'une forme à une structure : on rate le passage ; c'est ce qui fait l'Une-bévue, le « tout-faux ». Pour passer de la structure du tore à celle de la bande de Moebius, il s'agit d'abord de s'assurer de la structure de la double bande de Moebius et comme le fait Lacan s'interroger sur ses boucles en termes de devant-derrrière pour distinguer forme et structure.

Pour ce faire, Lacan propose la construction de la double bande, non pas à partir du tore, mais à partir de deux bandes de papier

en forme de S avec une petite et une grande boucle .

Il va s'agir de plier les deux petites boucles et de faire une jonction naturelle de 1 avec 2 et de 2 avec 1 et de vérifier si cette double bande obtenue se recoupe indifféremment en avant ou en arrière, dessus ou dessous. Lacan ne précise aucune indication de pliage, mais insiste sur cette épreuve. Si on effectue systématiquement cette construction, on peut répertorier 4 cas de pliage, qui ont chacun deux possibilités de jonction de 1 avec 2 et de 2 avec 1.

1^{er} cas : on plie les deux petites courbes des deux S vers l'avant

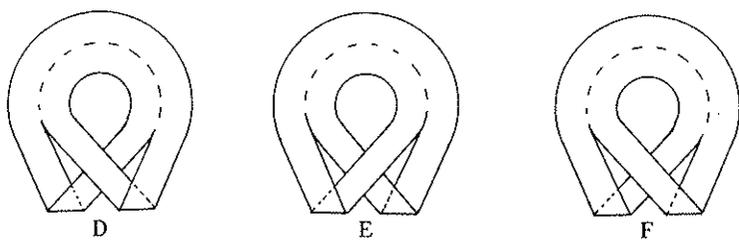
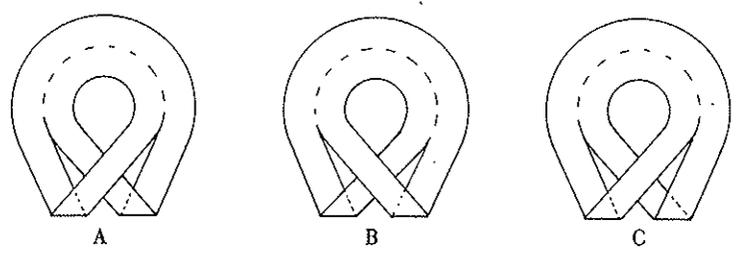
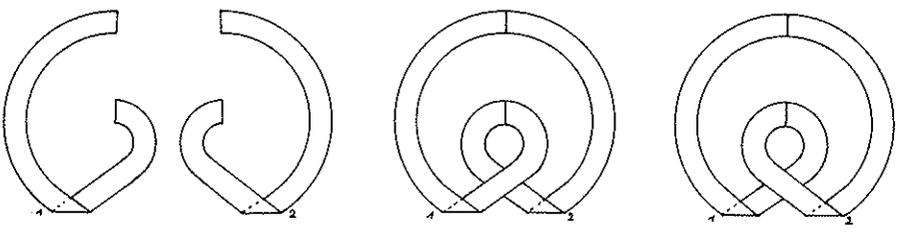
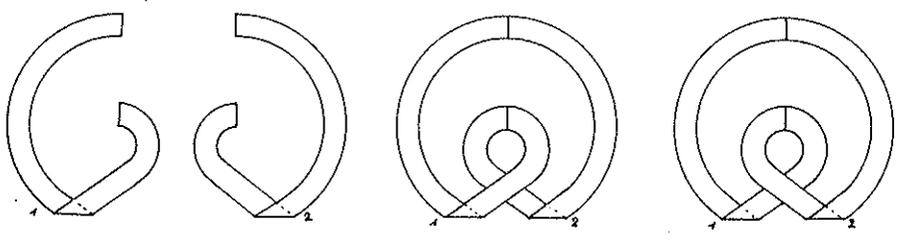
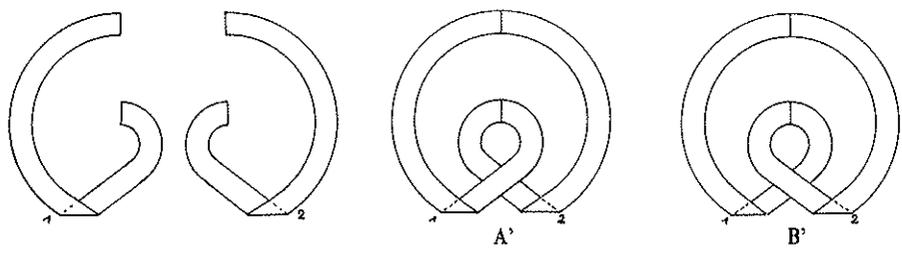


jonction de 1 devant 2, soit bande A 

jonction de 2 devant 1, soit bande B 

13. Le texte-commentaire de la première séance de *L'Insu...*, in *Littoral* n° 21 fait surgir cette notion de point de vue à partir du travail de topologie sur le texte. Dans cette séance du 21-12-76 le point de vue est explicitement avancé comme un des points à régler.

14. J. Lacan, *L'Insu...*, Séance du 21-12-76.



2^e cas : on plie les deux petites courbes des deux S en arrière.



jonction de 1 devant 2, soit bande A' 

jonction de 2 devant 1, soit bande B' 

3^e cas : on plie la petite courbe de 1 vers l'avant, celle de 2 vers l'arrière.



jonction de 1 devant 2, soit bande C 

jonction de 2 devant 1, soit bande D 

4^e cas : on plie la petite courbe de 1 vers l'arrière et celle de 2 vers l'avant.



jonction de 1 devant 2, soit bande E 

jonction de 2 devant 1, soit bande F 

Y a-t-il dans ces quatre cas obtentions de bandes identiques ? On voit que la bande A est la bande A' retournée et que la bande B est la bande B' retournée. Il nous reste donc à examiner les bandes A, B, C, D, E, F. Pour cela, raccordons les bords comme indiqué auparavant pour voir celles qui sont des doubles bandes moebiennes.



A



B



C



D

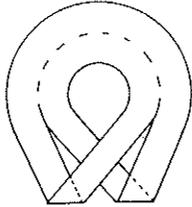


E

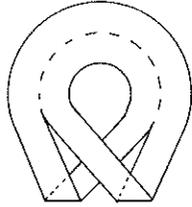


F

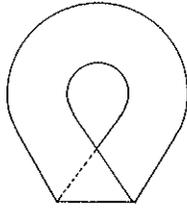
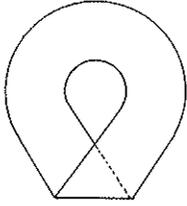
On constate que seules les bandes C et F redonnent une bande de Moebius sous ses deux formes miroirs. Les bandes C et F sont donc moebiennes et miroirs l'une de l'autre, par contre les quatre bandes A et B, et D et E, sont miroirs l'une de l'autre mais elles ne sont pas moebiennes.



C



F





1 devant 2 2 devant 1 1 devant 2 2 devant 1 1 devant 2 2 devant 1

A

B

C

D

E

F



De l'épreuve au savoir-faire

Lacan, au cours des quatre premières séances du séminaire, va revenir sur la notion de savoir-faire. Il en parle d'abord dans la séance du 16 novembre à propos du symptôme tel qu'il serait en jeu dans la fin de l'analyse : « Alors en quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ce serait ou ça ne serait pas s'identifier, s'identifier à son symptôme ? » Indiquant qu'il a déjà avancé que le symptôme peut être le partenaire sexuel, il ajoute que pris en ce sens c'est ce qu'on connaît le mieux. « Connaître veut dire savoir faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller, le manipuler, savoir ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image, c'est imaginer la façon dont on se débrouille avec ce symptôme ¹⁵. »

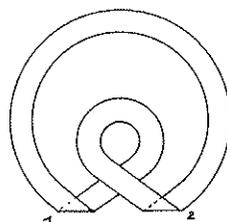
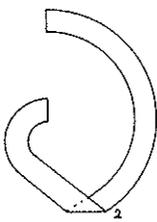
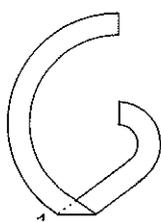
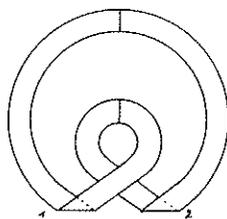
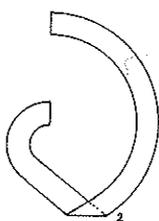
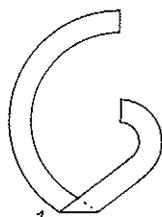
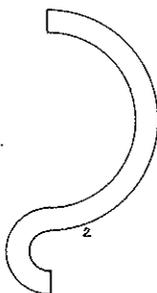
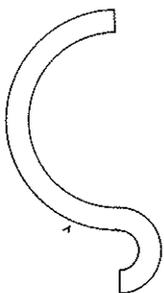
Dans la séance du 21 décembre à propos de la manipulation précédente dont il nous a incité à faire l'épreuve, à manipuler les boucles devant et derrière, il conclut : « Quelle est la suspension qui résulte de cette mise en évidence, cette mise en évidence de ceci que dans la double bande de Moebius ce qui est en avant d'un même point de vue est passé en arrière du point de vue qui reste le même ? Ceci nous conduit à quelque chose qui, je vous y incite est de l'ordre d'un savoir-faire, savoir-faire qui est démonstratif en ce sens qu'il ne va pas sans possibilité de l'Une-bévue. »

Lacan pose : « Le savoir en question, donc, c'est l'inconscient ¹⁶. » Dans cet échange, ce passage du tore à la double bande, soit on est dans le savoir-faire — ça s'échange de structure à structure — soit on est dans l'Une-bévue qui est un tout-faux : ça s'échange mais alors ça ne vaut pas l'unité en question, ça s'échange de forme à structure.

Quel savoir-faire obtient-on à partir de la construction proposée par Lacan ? Faire la jonction de 1 devant 2 ou de 2 devant 1 produit des formes miroirs correspondantes. Mais seuls deux pliages, C et F donnent les deux formes miroirs de la double bande de Moebius,

15. J. Lacan, *L'insu...*, Séance du 16-11-76.

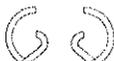
16. J. Lacan, *L'insu...*, Séance du 11-1-77.



les deux formes pour lesquelles se vérifie ce qu'avance Lacan : du point de vue de la structure moebienne, il est indifférent de faire passer 1 devant 2 ou 2 devant 1, ça se recoupe indifféremment. Laissons cependant en attente la question de savoir du point de vue de la structure que si les deux bandes sont moebiennes, il y en a une qui donnera une bande de Moebius gauche et l'autre qui donnera une bande de Moebius droite.

Pour les autres bandes, on a « tout-faux » du point de vue de la structure moebienne, même si la jonction 1 devant 2 ou 2 devant 1 donne des bandes miroirs l'une de l'autre. On peut donc préciser les pliages qui amènent, à partir des deux doubles S, à donner deux doubles bandes de Moebius.



1° on plie 1 devant, et 2 derrière 

on joint 1 devant 2 

2° on plie 1 derrière, et 2 devant 

on joint 2 devant 1 

Pour obtenir cette double bande, il faut un redoublement du pliage et un redoublement de la jonction.

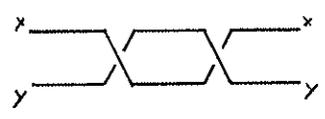
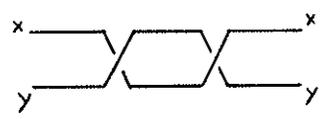
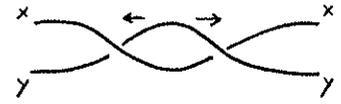
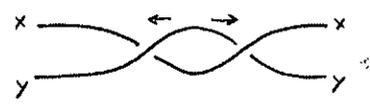
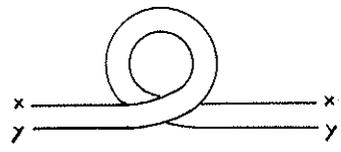
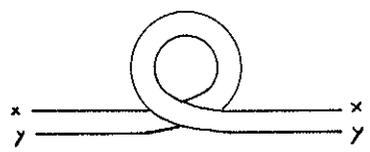
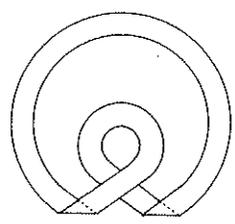
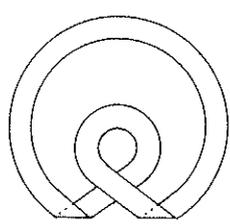
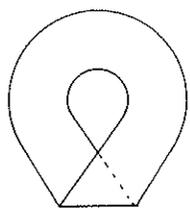
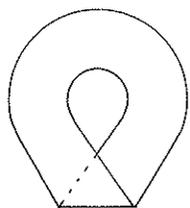
— si 1 est plié à l'avant, ceci entraîne que 1 doit passer devant 2, 2 alors doit passer à l'arrière et doit être plié derrière,

— si 2 est plié à l'avant, ceci entraîne que 2 doit passer devant 1, 1 alors doit passer à l'arrière et doit être plié derrière.

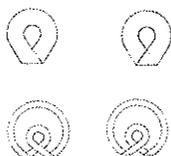
Nous venons d'énoncer les conditions que doivent remplir les bandes pour qu'elles soient moebiennes, et ceci en termes d'avant-arrière, dessus-dessous. Nous allons maintenant affiner ce chiffrage, et pour cela nous assurer des comptages des torsions.

Chiffrage des torsions de la double bande moebienne

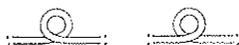
Une bande de Moebius à 1 demi-torsion donne, lorsqu'elle est coupée en deux, une bande à 4 demi-torsions. Cela peut se montrer



avec une bande de Moebius dont la demi-torsion se trouve dans la ligne de pli, sous les deux formes miroirs suivantes :



Chaque ligne de pli et de demi-torsion, coupée en deux, donne 2 plis et 2 demi-torsions. On remarque que les deux doubles bandes font une petite boucle centrale qui correspond à la coupure en deux du croisement du bord sur lui-même¹⁷ dans la bande de Moebius. Comptons le nombre de torsions masquées dans la bouclette : on identifie les bords des boucles.



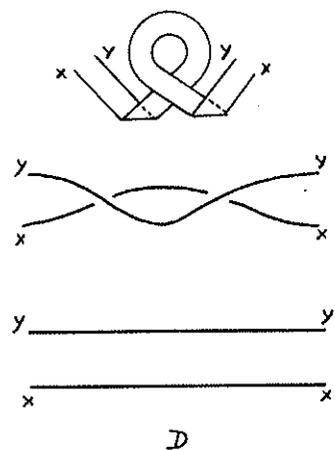
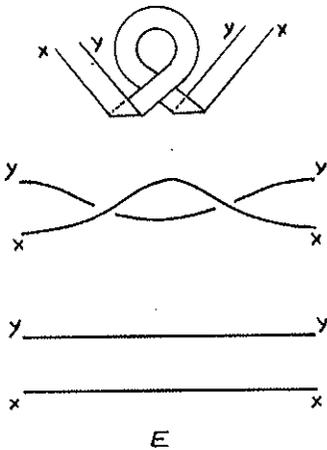
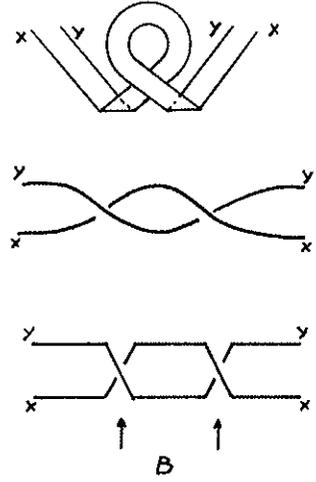
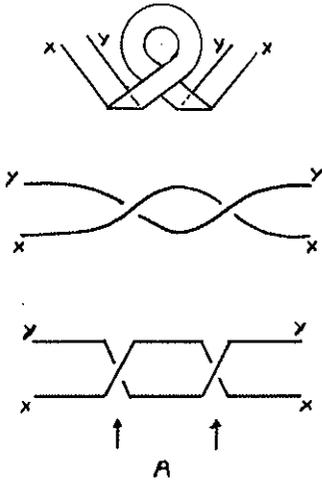
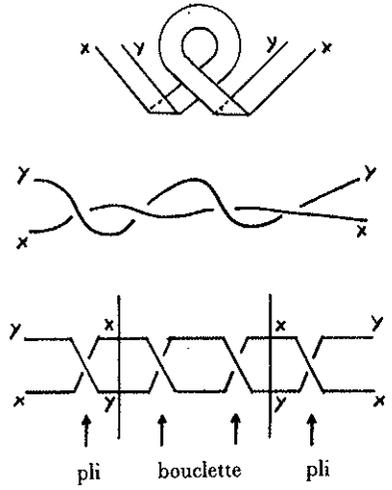
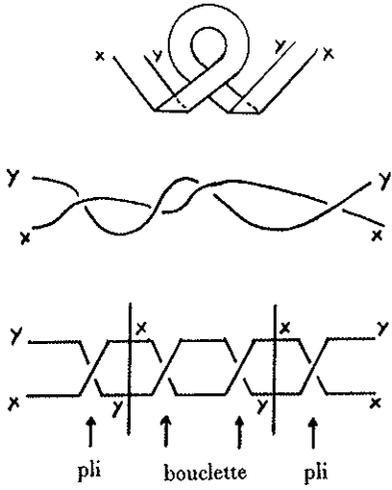
on les maintient aux deux extrémités et on étire la bouclette jusqu'à obtenir :



On montre ainsi que 2 demi-torsions sont masquées dans une bouclette. Chaque double bande a donc 2 demi-torsions obtenues par coupure du pli-torsion et 2 demi-torsions masquées dans la bouclette, soit au total 4 demi-torsions.

Pour exposer le principe de ce comptage, on a utilisé un exemple dans lequel les lignes de plis et les lignes de torsions étaient confondues. On était donc assuré qu'à couper une ligne de pli, on coupait une ligne de torsion. Comment maintenant assurer un comptage qui établisse qu'une ligne de pli est ou n'est pas une ligne de torsion ? L'utilité de cette question est de trouver un mode de comptage des torsions qui permette d'assurer qu'une double bande est moebienne ou pas.

17. On peut se reporter, pour cette façon de compter les torsions de la bande de Moebius à la traduction d'un chapitre sur le plan projectif de *Travaux pratiques en topologie* de Stephen Barr in *Littoral* n° 14, La sensure, Eres.

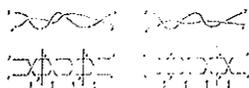


— *Chiffrage des torsions des doubles bandes précédemment obtenues C et F :*

Identifions les bords des bandes C et F :



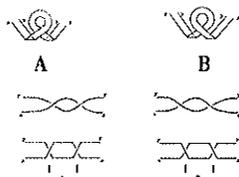
Étirons-les, toujours en maintenant les bords aux extrémités :



On peut compter que les deux doubles bandes ont 4 demi-torsions. Elles sont donc moebiennes (étant bien entendu qu'on continue d'appeler moebiennes les doubles bandes issues de la coupure d'une bande de Moebius).

— *Chiffrage des torsions des doubles bandes A et B :*

Si maintenant, par ce même procédé de comptage, nous examinons les bandes A et B :



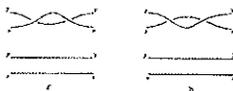
L'étirement des bandes A et B permet de compter qu'elles n'ont seulement que 2 demi-torsions.

— *Chiffrage des torsions des doubles bandes D et E :*

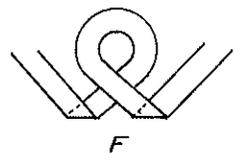
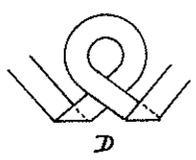
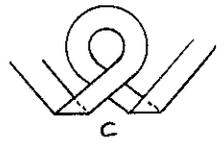
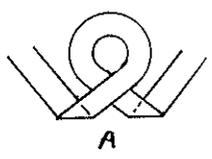
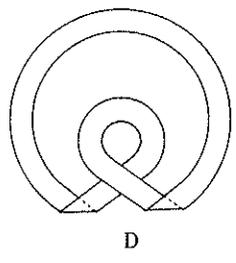
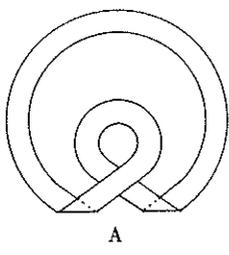
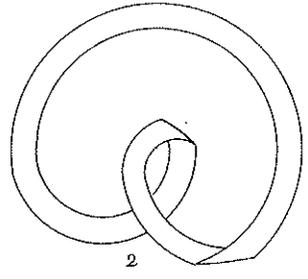
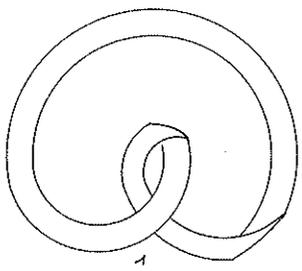
Examinons alors la bande D et la bande E (miroir) :



le bord y passe 2 fois sur ou sous le bord x.



Les bandes D et E sont des bandes à 0 torsions.



Les bandes D et E sont des bandes à 0 torsion.

En forme de double bande moebienne

Nous pouvons maintenant considérer les bandes que Lacan propose dans cette séance. Il s'agit de deux bandes qui ont chacune 1 boucle et 2 lignes de plis.

Forme 1



Forme 2



On peut les présenter dans les formes étudiées jusque-là, soit :



On reconnaît ainsi que la forme 1 est la bande A à 2 demi-torsions et que la forme 2 est la bande D à 0 torsion.

Dans la mesure où Lacan, dans son texte, considère qu'il a affaire à une bande moebienne (issue de Moebius), la forme 1 qu'il présente a 1 erreur par rapport à la double bande correspondante C, car, si dans A et C, 1 passe devant 2 et 1 est plié en avant, en A 2 est plié en avant alors qu'en C, il est plié en arrière.



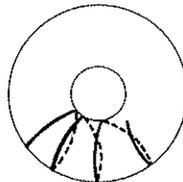
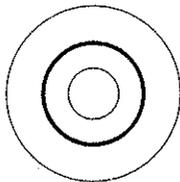
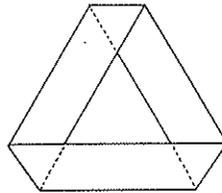
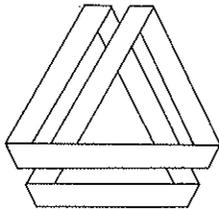
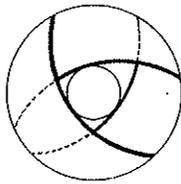
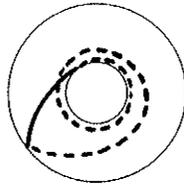
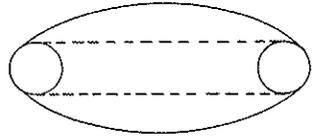
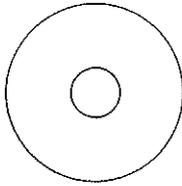
La forme 2 présentée par Lacan est la bande D, elle a 2 erreurs par rapport à la double bande correspondante F :



Puisque 2 passe devant 1, 2 devrait être plié en avant et puisque 1 passe derrière 2, 1 devrait être plié en arrière. Quel statut donner à ces erreurs de Lacan dans la mesure où il indique que ces constructions par pliage sont une épreuve qui ne va sans bévue. Dans la forme étudiée jusqu'ici de la double bande de Moebius (issue d'une bande de Moebius à 1 demi-torsion), présentant une bouclette et deux lignes de plis, on a pu montrer que la bande peut se croiser au niveau de la bouclette indifféremment dessus ou dessous, d'un même point de vue, celui de la structure moebienne.

Ici importe la distinction entre forme et structure, comme le montre la série des bandes présentées, puisque seulement deux d'entre elles sont moebiennes.

Comme Lacan l'indique à la fin de cette séance du 21.12.77, la forme est quelque chose qui prête à la suggestion. La forme ne permet pas de trancher, de distinguer celle qui est moebienne. C'est



seulement à s'assurer du comptage mathématique qu'on peut distinguer forme et structure, et donner primauté à la structure en désignant celle qui est moebienne. Deux formes apparemment identiques peuvent relever de deux structures différentes, ou inversement comme on l'a vu dans l'article précédent, deux formes différentes, la bouée et la trique peuvent relever de la même structure, celle du tore.



Une fois établi que seul le comptage des torsions permet de se libérer de la suggestion de la forme pour définir la structure d'une double bande, il reste cependant à préciser ce que Lacan appelle la compatibilité de la double bande avec le tore. Quelles sont donc les coupures sur le tore qui vont permettre d'obtenir cette double bande de Moebius et seulement elle ?

Primauté de la structure : les coupures sur le tore

Lacan appelle double coupure, la coupure sur le tore permettant d'obtenir ce qu'on continue d'appeler double bande moebienne

(4 demi-torsions). Cette double coupure a été introduite 

dans le séminaire de *L'identification* comme huit intérieur¹⁸.

Dans la séance précédente, celle du 14-12, reprenant la question du trou dans l'espace et de la surface, Lacan énonce une voie de passage du tore à la surface moebienne : à diviser le tore en deux

feuillet  capables de faire un double tour  nous

retrouvons la surface  : « déjà pour symboliser le circuit,

la coupure du désir et de la demande je m'étais servi de ceci, à savoir du tore. J'en avais désigné deux modes, à savoir ce qui faisait

le tour du tore  et d'autre part, ce qui faisait le tour du trou

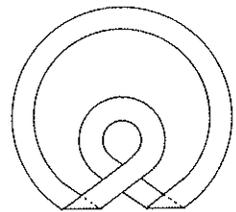
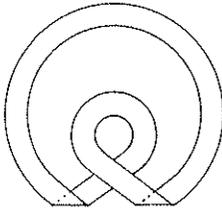
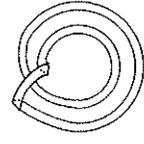
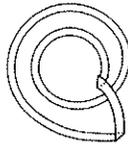
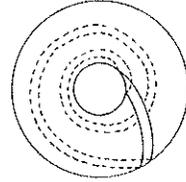
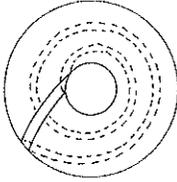
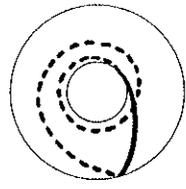
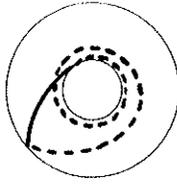
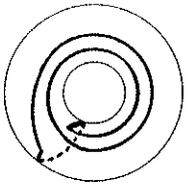
central . A cet égard, l'identification de la demande à ce qui

se présente comme ceci  et du désir à ce qui se présente

comme ceci  était tout à fait significatif »¹⁹.

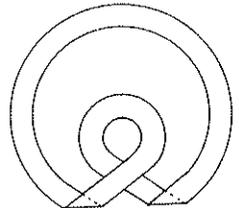
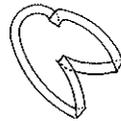
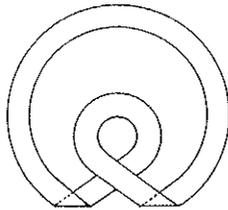
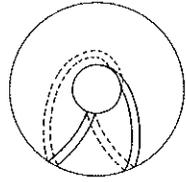
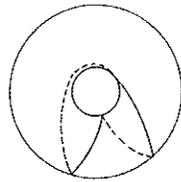
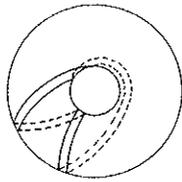
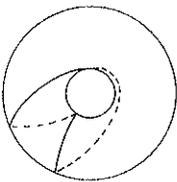
18. J. Lacan, *L'identification*, Séminaire inédit de 1961-1962.

19. Lacan rappelle ce qu'il a déjà introduit avec la topologie du tore dans le séminaire *L'identification*.



bande F

bande C



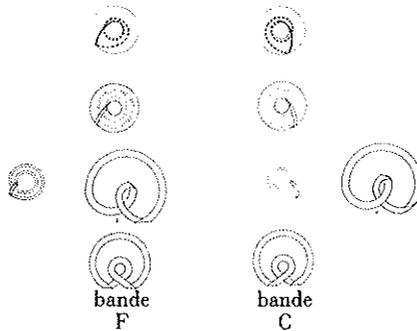
On retrouve là ce que Lacan indique dans le séminaire du 15 décembre 65 : la coupure sur le tore permet de marquer un passage entre la structure du tore et la structure de la double bande moebienne, renouvelle le lien conscient-inconscient mais dans le rapport du sujet au désir et à la demande conformément à ce qu'il avait introduit dans le séminaire *L'identification*. La coupure en huit intérieur fait à la fois le tour du tore et le tour du trou central.

Le travail de topologie à partir du séminaire de *L'identification* avait mis en valeur la question du comptage à partir des singularités du tore : ses deux trous et la dissymétrie marquée par la coupure sur le tore²⁰.

On peut compter cette double coupure :  une fois autour

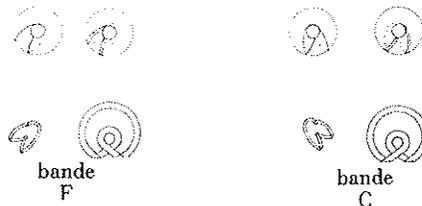
du tore 1D et deux fois autour du trou central 2d, soit 2d1D.

Cette coupure peut être faite en partant à gauche ou à droite du trou central (rappelons qu'il y a deux formes miroirs de la coupure, irréductibles l'une à l'autre).



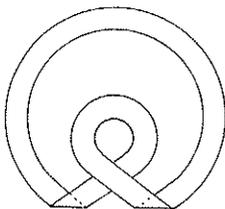
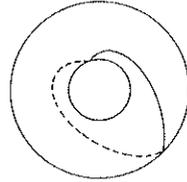
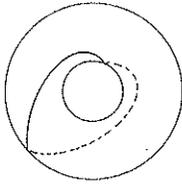
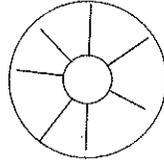
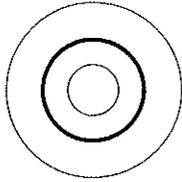
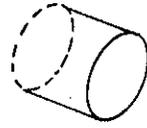
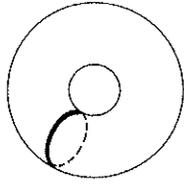
La dissymétrie de la coupure fait apparaître les deux formes miroirs de la double bande.

Une présentation similaire peut être faite de la coupure 2D1d :

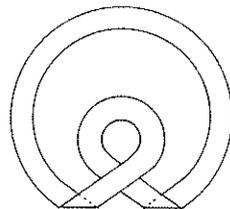


Etant donné que dans ce cas, nous obtenons également une bande C et une bande F, nous pouvons considérer que la dissymétrie mise en jeu par la coupure (dans son orientation donnant deux formes

²⁰. Anne-Marie Ringenbach, *Le tore et la mise en jeu de la dissymétrie*, In *Littoral* n° 10, La sensure, Erès.



bande B



bande A

miroirs) et la dissymétrie du comptage ($2d1D$ et $2D1d$) correspondent. On a vu que dans la construction de la double bande à partir du double S , on pouvait obtenir du « tout-faux » : des doubles bandes qui semblent moebiennes et qui ne le sont pas. Toutefois, ces bandes obtenues ainsi, et qui ont 0 ou 2 demi-torsions peuvent-elles être compatibles avec le tore ?

— Si on fait une coupure faisant un tour autour du tore  soit $1D0d$, on obtient une bande à 0 torsion, un cylindre 

— Si on fait un tour autour du trou central  soit $1d0D$, on obtient un disque troué  soit une bande à 0 torsion. Ces

deux bandes à 0 torsion sont toriques, puisqu'elles sont issues d'une coupure sur le tore. Elles sont obtenues par dissymétrie du comptage entre tour de D et tour de d . Mais rappelons que ce comptage dissymétrique a des cas d'impossibilité. En effet, si l'on continue de tenir compte de ce qu'une coupure ne saurait se recouper elle-même, il est impossible de compter sur le tore $2D0d$ ou $2d0D$ (ou $3D0d$, $4D0d$ etc. et inversement). On peut donc en conclure qu'il n'y a pas d'autre coupure que $1D0d$ et $1d0D$ pour obtenir des bandes toriques à 0 torsion. Ainsi, obtenir une bande à 0 torsion nécessite qu'un seul des deux trous soit cerné par la coupure. De ce fait même, il n'y a pas de dissymétrie dans les bandes obtenues : les bandes D et E , bien que pliables en formes miroirs, sont réductibles, par déformation continue, à une seule et même bande.

La dissymétrie de la coupure ne se met en jeu que lorsqu'une coupure tourne autour des deux trous à la fois, donc à partir de $1D1d$ ou $1d1D$.

Si on fait une coupure à $1D1d$ ou $1d1D$, on n'a pas de dissymétrie de comptage, mais il y a bien dissymétrie de la coupure :

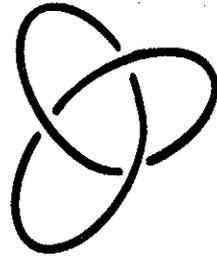
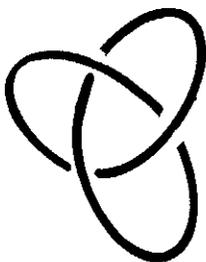
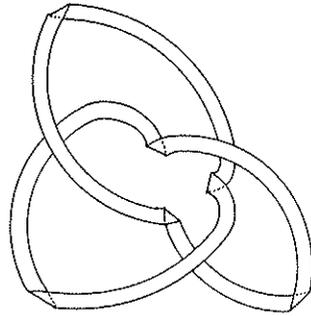
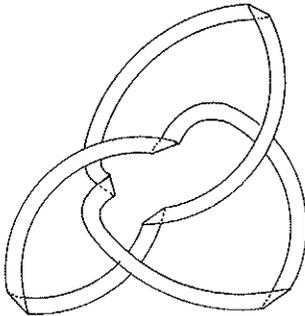
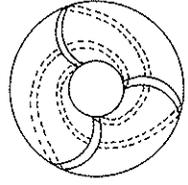
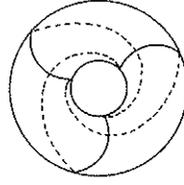
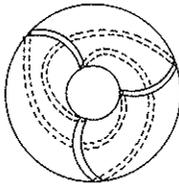
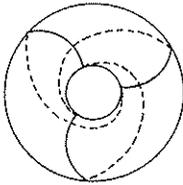
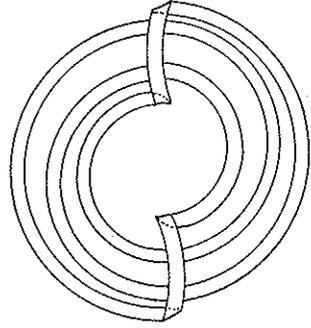
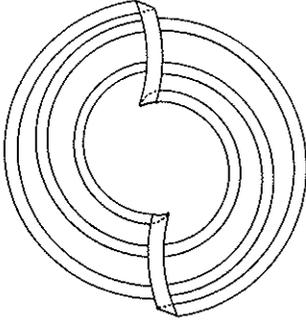
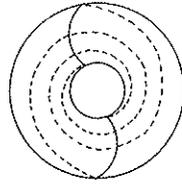
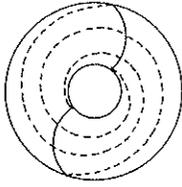


soit une bande à 2 demi-torsions

Bande B  Bande A 

La bande à 2 demi-torsions est une bande compatible avec le tore, et elle s'obtient selon deux formes miroirs irréductibles l'une à l'autre. On vient donc de montrer que les bandes à 0 et 2 demi-torsions sont « toriques », bien que non-moebiennes.

Ainsi, étant toujours entendu que l'on considère des doubles bandes issues de bandes de Moebius non-nouées et à une demi-torsion, nous avons montré que ces doubles bandes, obtenues par coupure $2D1d$



ou $1D2d$ sont moebiennes et toriques, mais que celles obtenues par coupure $0D1d$ et $1D0d$ et celles par $1D1d$ et $1d1D$ sont toriques mais non-moebiennes.

Il va s'agir maintenant de systématiser les bandes non-moebiennes non-compatibles avec le tore, les bandes non-moebiennes compatibles avec le tore et les bandes moebiennes compatibles avec le tore. Pour cela, nous allons mettre en jeu des coupures en augmentant les nombres de tours autour des deux trous du tore.

Compatibilité de la double bande moebienne avec le tore

Au-delà de $1D1d$, la dissymétrie de la coupure sur le tore va entraîner une dissymétrie de comptage entre tours D et tours d , et on a montré²¹ que certaines coupures, de ce fait, vont être impossibles : ici, en l'occurrence $2D2d$.

Continuons donc à augmenter le nombre de tours et considérons maintenant la coupure $2D3d$ selon ses deux versants dissymétriques $2D3d$ et $3D2d$.

— Considérons la coupure $2D3d$:



On obtient les bandes suivantes :



Par déformation continue, on réduit les dessus dessous à leur nombre minimum et l'on obtient les deux formes miroirs du nœud de trèfle,

irréductibles l'une à l'autre, dextrogyre et lévogyre.



— Considérons maintenant la coupure $3D2d$:

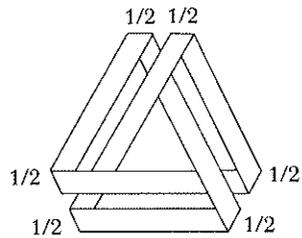
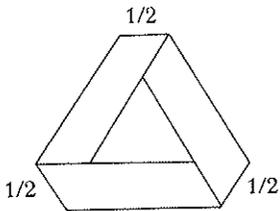
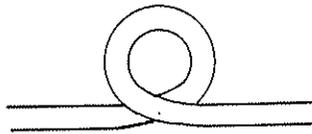
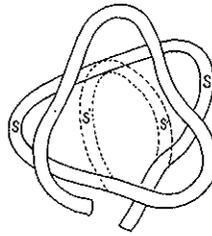
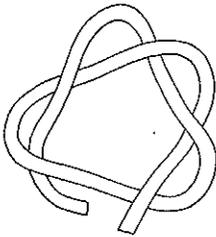
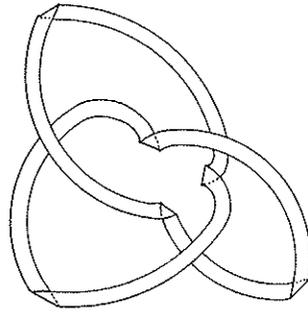


On obtient les bandes suivantes :



Elles sont nouées ainsi :





La dissymétrie du comptage 2D3d et 3D2d ne joue pas sur le fait que dans les deux cas, les bandes résultantes sont nouées en trèfle. Elles sont aussi miroirs l'une de l'autre, résultat de la dissymétrie de la coupure.

Cependant, on peut constater que le comptage des demi-torsions de ces bandes présente une difficulté supplémentaire, celle du nouage.



Cette bande a 6 demi-torsions dans les 6 lignes de plis. Le

problème est de compter les torsions masquées dans le nouage. Pierre Soury suggère une façon de les compter²². Cependant, pour le moment, le comptage proposé par Stephen Barr²³ nous paraît offrir une plus grande possibilité de systématisation.

Toutes les doubles bandes moebiennes (issues de bandes à un nombre impair de torsions, pourvu qu'il soit supérieur à 1, sont des bandes nouées, qui présenteront un nouage de plus en plus complexe au fur et à mesure que le nombre impair de torsions de la bande de Moebius augmente. Peu importe combien de fois la bande passe sur et sous elle-même, le nouage fait toujours deux circuits.

Prenons par exemple une bande qui passe 5 fois sur et sous elle-même et qui est sans torsions par ailleurs :



on peut la démêler



les ondulations SS peuvent être mises en SS'.

C'est la même chose que la bouclette  que nous avons obtenue lorsque nous avons considéré la double bande issue d'une Moebius à 1 demi-torsion, bouclette qui masquait 2 demi-torsions.

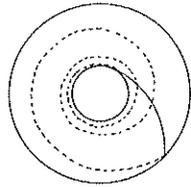
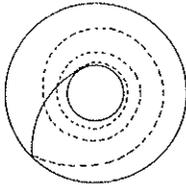
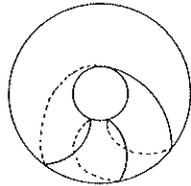
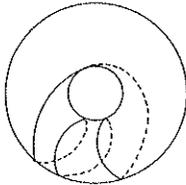
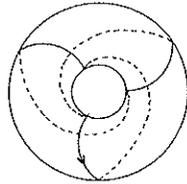
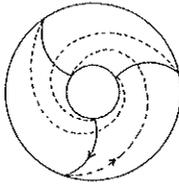
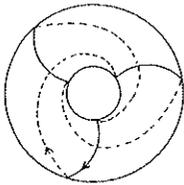
Pour compter le nombre de torsions d'une double-bande moebienne, il suffit de doubler le nombre de torsions que nous avons avant la coupure, et ajouter 2 demi-torsions pour la bouclette qui est ce à quoi se réduit le nouage.

Exemple de comptage : prenons la bande de Moebius à 3 demi-torsions mise à plat de façon à ce que chaque ligne de pli soit une ligne de torsion.



²². Cours inédit de Pierre Soury. On trouvera in *Littoral* n° 22, « DE S.I.R. » l'annonce de la souscription pour la publication des tomes I et II de ce cours.

²³. Stephen Barr, *Le plan projectif*, in *Littoral* n° 14.



Par coupeure, les 3 demi-torsions donnent 6 demi-torsions auxquelles on ajoute les 2 demi-torsions du nouage, on obtient donc une bande à 8 demi-torsions.

Celle-ci est nouée en nœud de trèfle comme le bord de la bande Moebius d'origine.

Les coupures à 3D2d et 2D3d sur le tore permettent bien d'obtenir une double bande moebienne compatible avec le tore.

— *Différentes coupures sur le tore*

Nous allons maintenant voir s'il est possible d'obtenir des bandes toriques à 0 torsion mais nouées en trèfle et des bandes toriques à 6 demi-torsions mais non nouées.

Nous avons déjà rencontré des bandes à 0 torsion : les coupures font le tour du tore ID0d ou le tour du trou central OD1d. Pour obtenir le nouage en trèfle d'une bande, il faut garder le comptage dissymétrique de la coupeure : 3D2d ou 2D3d. Peut-on faire ces coupures en annulant les torsions ?

Soit la coupeure 3D2d avec son orientation imposée par le tore :



Si on inverse l'orientation de la coupeure :



On change bien le sens de la torsion, mais on obtient une bande correspondant à la coupeure dissymétrique de celle de départ : On ne peut pas obtenir sur le tore des bandes à 0 torsion nouées en trèfle.

Le tore impose un sens d'orientation à la coupeure.



Maintenant, on peut obtenir sur le tore une bande à 6 demi-torsions mais non nouée. Elle s'obtient avec les coupures 3D1d et 3d1D :



On obtient les deux bandes toriques suivantes :



On peut proposer ainsi le tableau suivant, systématisant les coupures sur le tore et les bandes obtenues. Ce tableau indique pour chaque coupeure sur le tore, si une double bande est :

1. possible-impossible
2. moebienne-non-moebienne
3. nouée-non-nouée

1 — Pour obtenir une double bande sur le tore, une coupure doit se fermer sans se recouper elle-même. Pour cela :

— l'imparité doit être gardée entre le nombre de tours D et le nombre de tours d : les coupures $2D2d$, $3D3d$, $4D4d$, $5D5d$ etc. sont impossibles,

— le nombre 1 et le nombre 2 ont une place particulière. Si on a 1 tour autour de l'un des deux trous, on peut tourner de 0 à n autour de l'autre trou, on ne rencontre aucune impossibilité pour fermer la coupure.

Si on a 2 tours autour de l'un des deux trous du tore, aucune coupure ne pourra se fermer avec un nombre de tours pairs autour de l'autre trou. Seront impossibles : $2D2d$, $2D4d$, $2D6d$, $2D8d$ etc. L'impossibilité rencontrée dans la série $2D$ vaut pour toutes les autres séries paires : $4D2d$, $4D4d$, $4D6d$...

$6D2d$, $6D4d$, $6D6d$...

— on rencontre des coupures possibles sur le tore dont les deux nombres de tours autour des deux trous sont tous les deux impairs. Une coupure $1D1d$ est possible, une coupure $9D11d$ est possible, par contre, $5D15d$ ne l'est pas.

Une coupure ne peut se fermer sur le tore que si les nombres de tours autour de chacun des deux trous n'ont entre eux aucun nombre entier > 1 pour commun diviseur.

La coupure $5D15d$ s'écrit $5(1D3d)$ et on ne peut fermer que la coupure $1D3d$. De même, $2D8d$ s'écrit $2(1D4d)$
 $6D9d$ s'écrit $3(2D3d)$

On peut ainsi trouver une série de coupures « premières » qui ferment chacune une série de coupures et pour lesquelles on obtient une double bande sur le tore.

2 — Les bandes non-nouées ne font qu'une fois le tour de l'un des deux trous : elles peuvent donc s'enrouler 1 tour autour d'un trou et de 0 à n tours autour de l'autre trou.

Ainsi, toutes les coupures suivantes peuvent s'inscrire sur le tore en donnant des bandes non-nouées : $1D 0d$, $1d$, $2d$, $3d$, $4d$, $5d$ etc. ou bien $1d 0D$, $1D$, $2D$, $3D$, $4D$, $5D$ etc.

Dans cette série, on retrouve la double bande moebienne à 4 demi-torsions (issue d'une Moebius à 1 demi-torsion) non-nouée.

3 — On obtiendra toutes les séries des doubles bandes moebiennes compatibles avec le tore selon le comptage de coupure :

$1D2d$		$1d2D$
$3D2d$		$3d2D$
$5D2d$	ou	$5d2D$
$7D2d$		$7d2D$

1D 0d	1D 1d - possible - non moebienne - non nouée	1D 2d - possible - moebienne - non nouée	1D 3d - possible - non moebienne - non nouée	1D 4d - possible - non moebienne - non nouée	1D 5d - possible - non moebienne - non nouée	1D 6d - possible - non moebienne - non nouée	1D 7d - possible - non moebienne - non nouée	1D 8d - possible - non moebienne - non nouée	1D 9d - possible - non moebienne - non nouée
	2D 1d - possible - moebienne - non nouée	2D 2d - impossible	2D 3d - possible - moebienne - nouée	2D 4d - impossible	2D 5d - possible - moebienne - nouée	2D 6d - impossible	2D 7d - possible - moebienne - nouée	2D 8d - impossible	2D 9d - possible - moebienne - nouée
	3D 1d - possible - non moebienne - non nouée	3D 2d - possible - moebienne - nouée	3D 3d - impossible	3D 4d - possible - non moebienne - nouée	3D 5d - possible - non moebienne - nouée	3D 6d - impossible	3D 7d - possible - non moebienne - nouée	3D 8d - possible - non moebienne - nouée	3D 9d - impossible
	4D 1d - possible - non moebienne - non nouée	4D 2d - impossible	4D 3d - possible - non moebienne - nouée	4D 4d - impossible	4D 5d - possible - non moebienne - nouée	4D 6d - impossible	4D 7d - possible - non moebienne - nouée	4D 8d - impossible	4D 9d - possible - non moebienne - nouée
	5D 1d - possible - non moebienne - non nouée	5D 2d - possible - moebienne - nouée	5D 3d - possible - non moebienne - nouée	5D 4d - possible - non moebienne - nouée	5D 5d - impossible	5D 6d - possible - non moebienne - nouée	5D 7d - possible - non moebienne - nouée	5D 8d - possible - non moebienne - nouée	5D 9d - possible - non moebienne - nouée
	6D 1d - possible - non moebienne - non nouée	6D 2d - impossible	6D 3d - impossible	6D 4d - impossible	6D 5d - possible - non moebienne - nouée	6D 6d - impossible	6D 7d - possible - non moebienne - nouée	6D 8d - impossible	6D 9d - impossible
	7D 1d - possible - non moebienne - non nouée	7D 2d - possible - moebienne - nouée	7D 3d - possible - non moebienne - nouée	7D 4d - possible - non moebienne - nouée	7D 5d - possible - non moebienne - nouée	7D 6d - possible - non moebienne - nouée	7D 7d - impossible	7D 8d - possible - non moebienne - nouée	7D 9d - possible - non moebienne - nouée
	8D 1d - possible - non moebienne - non nouée	8D 2d - impossible	8D 3d - possible - non moebienne - nouée	8D 4d - impossible	8D 5d - possible - non moebienne - nouée	8D 6d - impossible	8D 7d - possible - non moebienne - nouée	8D 8d - impossible	8D 9d - possible - non moebienne - nouée
	9D 1d - possible - non moebienne - non nouée	9D 2d - possible - moebienne - nouée	9D 3d - impossible	9D 4d - possible - non moebienne - nouée	9D 5d - possible - non moebienne - nouée	9D 6d - impossible	9D 7d - possible - non moebienne - nouée	9D 8d - possible - non moebienne - nouée	9D 9d - impossible

Tableau A

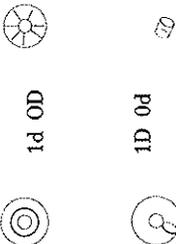
BANDES : 0 torsion	une demi-torsion	2 demi-torsions	3 demi-torsions	4 demi-torsions	5 demi-torsions
<i>coupures</i> 	impossible	 <i>coupures</i> 1D 1d  bandes A et B	impossible	<i>coupures</i> 2D 1d 2d 1D  doubles bandes moebiennes (issues de Moebius à 1 demi-torsion)	impossible
6 demi-torsions <i>coupures</i> 3D 1d 3d 1D	7 demi-torsions	8 demi-torsions	9 demi-torsions	10 demi-torsions	11 demi-torsions
 <i>coupures</i> 3D 1d 3d 1D 	impossible	 <i>coupures</i> 4D 1d 4d 1D 	impossible	 <i>coupures</i> 5D 1d 5d 1D 	impossible
					

Tableau B

Bande de Moebius nombre impair de torsions Avant coupure	Après coupure nombre pair de torsions double bande compatible avec le tore	Coupures sur le tore
<p>1 demi-torsion</p> 	<p>deux demi-torsions (+ deux demi-torsions)</p>  <p>nouée en faux nœud</p>	<p>1D 2d 2D 1d</p>
<p>3 demi-torsions</p> 	<p>six demi-torsions (+ 2 demi-torsions) nouée en trèfle</p>  	<p>2D 3d 3D 2d</p>
<p>5 demi-torsions</p> 	<p>10 demi-torsions (+ 2 demi-torsions)</p>  <p>nouée à 5 dessus-dessous</p> 	<p>5D 2d 2D 5d</p>
<p>7 demi-torsions</p> 	<p>14 demi-torsions (+ 2 demi-torsions)</p>  <p>nouée à 7 dessus-dessous</p>	<p>7D 2d 2D 7d</p>

Pour obtenir une double bande moebienne sur le tore, on tourne 2 fois autour de l'un des trous, et on tourne autour de l'autre trou le nombre de tours correspondant à l'impair moebien choisi :

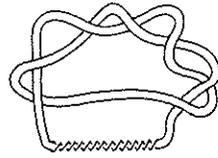
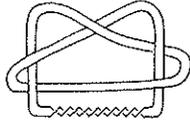
- 1 tours pour une bande de Moebius à 1 demi-torsion
- 3 tours pour une bande de Moebius à 3 demi-torsions
- 5 tours pour une bande de Moebius à 5 demi-torsions
- 7 tours pour une bande de Moebius à 7 demi-torsions

où on retrouve également le nombre de demi-torsions correspondant à la double bande en doublant le nombre de tours choisis

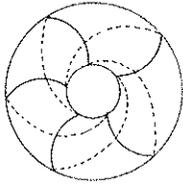
une double bande issue de Moebius à

1 demi-torsion aura $1 \times 2 = 2$ demi-torsions

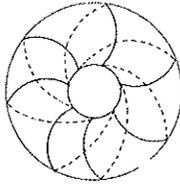
3 demi-torsions aura $3 \times 2 = 6$ demi-torsions



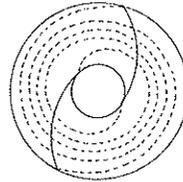
double bande à 14 demi-torsions
+ 2 demi-torsions



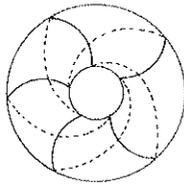
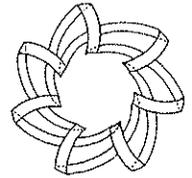
Coupure 5 D 2 d
sur le tore



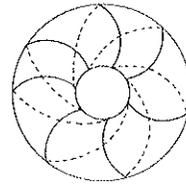
7 D 2d



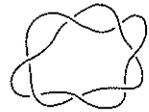
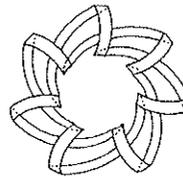
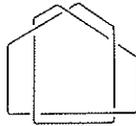
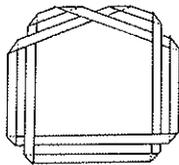
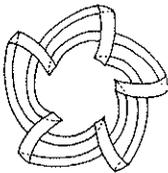
2 D 5 d



Coupure 5 D 2 d
sur le tore



7 D 2d



bord de la
bande de Moebius

double bande de
Moebius

Bord de la
bande de Moebius

5 demi-torsions aura $5 \times 2 = 10$ demi-torsions

7 demi-torsions aura $7 \times 2 = 14$ demi-torsions

auquel il faut ajouter les 2 demi-torsions masquées dans le nouage. On ne peut obtenir sur le tore aucune bande nouée, non-moebienne, dont le nombre de dessus-dessous soit pair : 2, 4, 6...

On ne peut obtenir aucune bande avec un nombre impair de torsions.

On peut proposer maintenant un tableau qui indique quelles coupures sur le tore permettent d'obtenir des doubles bandes moebiennes :

On peut constater que les bandes à 5 demi-torsions donnent une double bande compatible avec le tore, nouée à 5 dessus-dessous, et celle à 7 demi-torsions donne une double bande nouée à 7 dessus-dessous.



Elles pourraient être obtenues sur le tore avec la dissymétrie de comptage 2D5d et 2D7d.



La dissymétrie de la coupure sur le tore permet, on l'a vu, d'obtenir des bandes miroirs l'une de l'autre.

Dans cette série des coupures permettant d'obtenir des doubles bandes moebiennes, seule celle obtenue par la coupure 1D2d ou 1d2D ne sera pas nouée. A ce titre, on la retrouve également dans le tableau A où elle est la seule à être moebienne parmi les bandes obtenues non nouées.

La compatibilité du tore et de la bande de Moebius, soit le passage entre la structure du tore et celle de la bande de Moebius s'écrit donc en répertoriant les éléments suivants :

1. la double bande doit être possible : le comptage du nombre de tours autour de chacun des deux trous du tore doit respecter qu'ils n'aient entre eux aucun diviseur commun > 1 ,
2. la double bande doit être moebienne : le comptage précédent étant respecté, la coupure sur le tore doit avoir 2 comme nombre de tours autour de l'un des deux trous du tore et un nombre impair de nombre de tours autour de l'autre trou,
3. la double bande possible et moebienne pourra être nouée ou non nouée :

— elle sera non nouée avec les coupures 1D2d, 2D1d et seulement elles,

— elle sera nouée avec les coupures ayant 2 comme nombre de tour autour de l'un des deux trous du tore et un nombre impair

supérieur à 1 comme nombre de tours autour de l'autre trou du tore.

Le rapport du tore et de la bande de Moebius permet de poser le lien du conscient et de l'inconscient en termes de passage de structures et non pas en terme d'enveloppement. Mais qu'en sera-t-il de trois tores noués borroméennement, nommément le réel, le symbolique et l'imaginaire ? Il s'agira aussi de s'assurer d'un trouage « torique » qui permette de concevoir la « structure torique » de l'homme. Le texte-commentaire suivant essayera de déplier ce point.

LECTURES

L'Art de l'enveloppement au Japon

Extraits de *Gift wrapping, Creative Ideas from Japan*, Kunio Ekiguchi, Kodansha International Ltd, 1985. Traductions des pages 6, 7, 68, 88 et 113.

À Japon, le concept d'enveloppement, *tsutsumi*, n'est pas limité à la fonction d'emballage. Il joue un rôle central dans une large variété d'aspects spirituels et culturels de la vie japonaise. Le *tsutsumi* englobe beaucoup de domaines qui ne sont pas inclus dans le concept occidental d'enveloppement. Par exemple, les dieux ou les bouddhas sont « enveloppés » dans un autel du foyer contenant une image cachée du dieu ou une châsse mobile transportée pendant les fêtes ; les jardins sont clos par toutes sortes de barrières ; l'espace architectural est délimité par des portes *shoji* translucides, par des portes opaques *fusuma* et des volets de bambous ; les tableaux sont enroulés et forment des rouleaux faits pour être suspendus ; et la nourriture est mise dans des récipients de laque.

Ce style d'enveloppement influence et incarne le concept de « l'aimable dissimulation », un élément central du sens traditionnel japonais de la beauté.

Le mot *tsutsumi* vient pense-t-on, du verbe *tsutsushimu*, « réfréner, être discret ou modéré ». L'esprit japonais tend à éviter les choses qui sont directes, brusques ou franches, et favorise celles qui sont contrôlées, indirectes et retenues. La retenue est devenue synonyme du raffinement et cette valeur est reflétée dans tous les secteurs de la vie culturelle japonaise : les mouvements élégants, minimes bien qu'expressifs du Nô, la simplicité des peintures à l'encre noire, et les surfaces non peintes et non décorées de l'architecture japonaise éclairées par la lumière filtrant à travers les portes *shoji*.

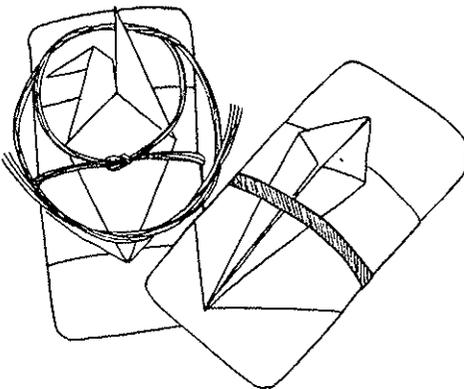
L'esthétique *tsutsushimu* joue aussi un rôle important dans le don des cadeaux. Les japonais ont toujours considéré qu'il est discourtois de passer simplement un objet non enveloppé, non dissimulé, de mains en mains. L'objet était enveloppé de *washi* blanc (papier japonais) ou, s'il ne pouvait pas être enveloppé, un papier était étendu dessus ou dessous. L'enveloppement dans du papier devient analogue à une sorte de garantie que le contenu soit protégé de toutes les impuretés. Le fait que le *washi*, une fois froissé, garde le

pli pour toujours a aussi joué pour symboliser un sceau contre les impuretés.

Le papier blanc est utilisé car blanc est la couleur des dieux et de ce fait, vierge de toute contamination. Un nouveau-né, par exemple, est tenu pour un dieu, et est habillé de blanc. Quand il a 17 jours, la robe blanche est échangée contre une colorée, et là seulement, le bébé est considéré comme un enfant humain. De la même façon, une mariée est habillée d'un kimono blanc pendant la cérémonie du mariage signifiant qu'elle est d'abord une mariée des dieux. Après la cérémonie, elle l'échange pour un kimono aux couleurs vives pour indiquer qu'elle est devenue l'épouse d'un humain. Dans le même sens, les corps des morts sont enveloppés de blanc sacré pour les préparer au retour vers les dieux.

S'appuyant sur cette longue et riche tradition d'enveloppement en blanc, l'art de l'enveloppement des cadeaux, *origata*, s'est développé. L'*origata* est gouverné par un jeu complexe de règles qui déterminent le style de l'enveloppement, en accord avec des facteurs tels que le récipient du cadeau, le cadeau lui-même ou encore l'occasion.

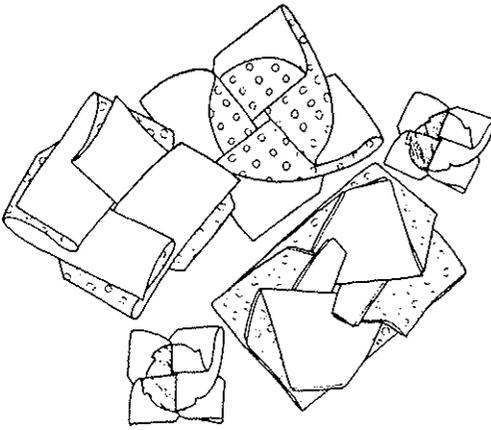
Il y a des termes spéciaux et des règles spéciales pour envelopper chaque catégorie : *kinsu-zutsumi*, enveloppement de cadeaux d'argent liquide; *fude-zutsumi*, enveloppement de broches ; *suzuri-zutsumi*, enveloppement de pierres à encre ; *hashi-tsutsumi*, enveloppement de baguettes ; *gofuku-tsutsumi*, enveloppement de kimonos; *obitsutsumi*, enveloppement de ceintures de kimono ; *ôgi-tsutsumi*, enveloppement d'éventails ; *oshiroi-tsutsumi*, enveloppement de poudre à joue ; *kushi-zutsumi*, enveloppement de peignes ; *beni-tsutsumi*, enveloppement de rouge à lèvres ; *hari-tsutsumi*, enveloppement d'aiguilles ; *kô-zutsumi*, enveloppement d'encens, et ainsi de suite à l'infini.



Le style ou le matériau d'enveloppement varie aussi selon l'occasion. Il y a des enveloppements spéciaux pour des cadeaux de félicitations, pour des cadeaux à envoyer, pour des cadeaux aux malades, pour des offrandes aux dieux, et pour des présents funéraires. En fait, il est difficile de dire combien de sortes différentes d'*origata* existent. De plus, pour chaque variété, d'autres facteurs, tels que le type de

relations entre celui qui donne et celui qui reçoit et la saison pendant laquelle le cadeau est offert doivent entrer en considération pour

choisir le papier, les ficelles *mizuhiki* et le style d'enveloppement. A l'exception d'occasions très formalisées comme le mariage ou la cérémonie funèbre, toutefois, nombre des formes les plus complexes d'*origata* sont tombées en désuétude. Néanmoins, il continue à être pratiqué même aujourd'hui parmi des personnes qui persistent à accorder de la valeur à ces points subtils de la courtoisie et de la considération.

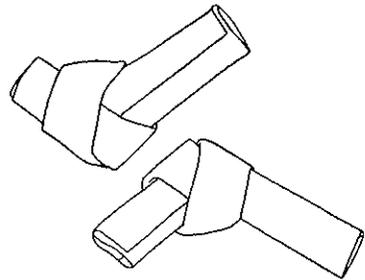
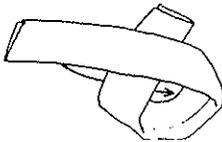
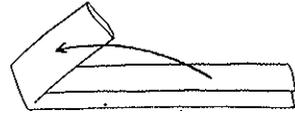
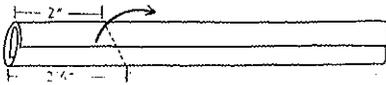
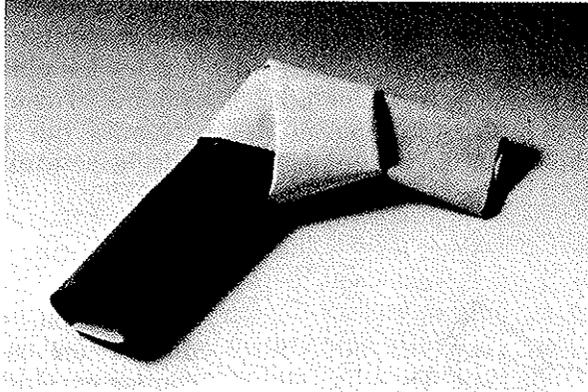


Au Japon, on dit que donner un cadeau, c'est comme envelopper le cœur de quelqu'un. Exactement comme on aide un ami avec sollicitude et courtoisie à mettre son manteau, on enveloppera le cadeau tendrement et consciencieusement. Que l'enveloppement doive bien sûr protéger le contenu contre tout dommage ou casse, certes, mais le même soin est apporté pour des aspects

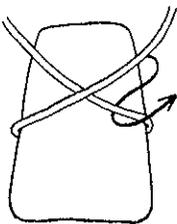
qui pourraient être conçus normalement comme purement décoratifs, — ceux qui reflètent le sentiment de celui qui offre —, le papier et la façon dont il est plié, le ruban et la façon dont il est noué. Ceci ne nécessite pas de dépenses particulières ou des matériaux sophistiqués.

Lettre d'amour japonaise

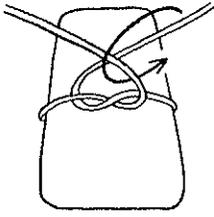
On dit qu'il y a quelques centaines d'années, au Japon, on roulait simplement et fermait une lettre d'amour en faisant un nœud, et au moment opportun, on le glissait dans les manches du kimono de l'aimé(e). Aujourd'hui, ce type d'enveloppement peut être utilisé pour offrir un foulard. Il y a trois papiers superposés, vert, blanc et jaune, et on doit manier les superpositions de façon à obtenir en dégradé une branche verte, un nœud blanc et une branche jaune.



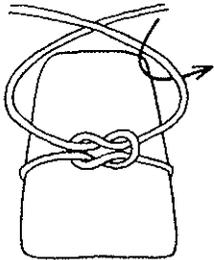
Mizuhiki



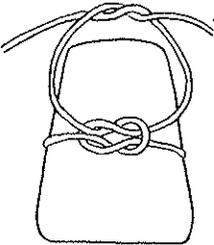
Les *Mizuhiki* sont des ficelles de papier teint pour l'enveloppement des cadeaux. Attacher un paquet avec une ficelle et la nouer a bien sûr la fonction évidemment pratique de consolider l'emballage. Mais au Japon, ceci a également une importante fonction symbolique, celle d'empêcher les impuretés d'entrer dans le paquet. Une fois nouées, les *mizuhiki* perdent leur consistance empressée et ne peuvent être nouées une deuxième fois — au point que les *mizuhiki* sont parfois utilisées



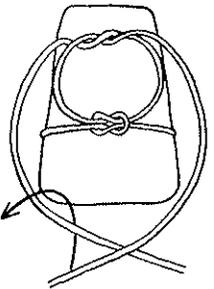
comme un cachet de cire, dans l'Ouest. Rappelez-vous ce point de l'étiquette japonaise et évitez de réutiliser un *mizuhiki*.



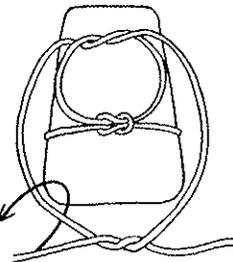
Au début du XVII^e siècle, Ono no Imoko, un officier de la cour et diplomate, partit en ambassade en Chine. Il revint avec de nombreux cadeaux de bienvenue, dont certains étaient noués de cordelettes rouge et blanc. On pense que l'origine des *mizuhiki* vient de là. Ces premiers liens étaient faits de papier torsadé, on les appelait des *koyori*. Plus tard, après avoir découvert que l'empois des cordelettes les rendait plus solides et plus pliables, les *koyori* commencèrent à être utilisés pour de multiples usages. En conséquence de quoi les variétés de *koyori* — le nombre de brins, les couleurs, les épaisseurs — commencèrent à proliférer, et les catégories qu'on connaît maintenant de *mizuhiki* se développèrent.



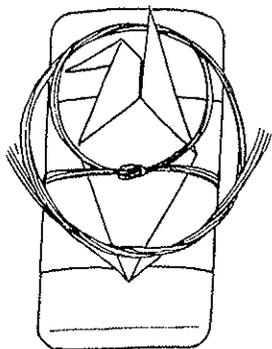
Aujourd'hui, il y a huit types de couleur de *mizuhiki* : cramoisi et blanc pour des occasions très officielles ; rouge et blanc pour un usage ordinaire et pour des vœux ; or et argent pour un usage ordinaire, surtout les mariages et autres cérémonies ; rouge et or, utilisé comme rouge et blanc ; de toutes les couleurs pour un usage simplement décoratif ; et blanc et noir, bleu et blanc ou blanc, pour les enterrements et les condoléances. Les *mizuhiki* existent en plusieurs épaisseurs et plusieurs longueurs.



La façon dont les *mizuhiki* sont nouées dépend de l'occasion. Pour les mariages ou des occasions tragiques comme des funérailles, — des événements qui ne se répèteront jamais — le *musubikiri*, nœud plat, est utilisé. Ce nœud ne peut pas être dénoué, symbolisant que ce qui s'est passé n'aura plus jamais lieu. Pour des cérémonies autres que le mariage, le *katawanamusubi* ou le *morawanamusubi*, catégories de nœuds, sont généralement employés. Pour ce qui n'est pas cérémonieux, le *awabimusubi* détaché, nœud abalone, est également populaire. Envelopper l'extrémité du *mizuhiki* plusieurs



tours autour du paquet représente des vagues se brisant sur la grève. Cette méthode est utilisée pour les événements heureux. Le *gyaku* (revers) *awabi-musubi* est utilisé seulement pour les services bouddhiques de commémoration et autres événements solennels.



Quel que soit le nœud employé, le nouage doit commencer avec les ficelles blanches ou claires du côté gauche. On doit les croiser par-dessus la couleur plus sombre vers la droite. Les *mizuhiki* sont facilement abîmées ou cassées, on doit donc estimer où sera le nœud avant de commencer le nouage. Il faut travailler tout doucement avec les doigts pour assouplir légèrement les brins, on peut aussi les passer à la vapeur. Comme on l'a dit, les *mizuhiki* ne peuvent servir qu'une fois, il faut donc réaliser le nœud du premier coup.



Superpositions et dégradés de couleur

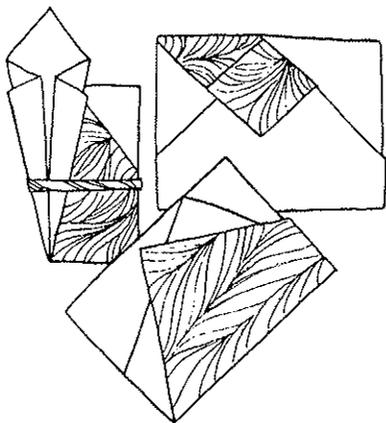
De la période Nara (710-794) jusqu'au début de la période Heian (794-1185), quand la Chine avait une forte influence sur la culture japonaise, les couleurs claires et éclatantes du continent jouissaient d'une grande popularité. Plus tard, au cours de la période Heian cependant, les goûts commencèrent à s'éloigner de l'esthétique chinoise, une culture spécifiquement japonaise naissait. Cette divergence des goûts se refléta dans de nouvelles formes de littérature et d'art tout comme dans un changement majeur en ce qui concerne une esthétique des couleurs. Les tons subtils, neutres, tirés des

paysages autour de Kyoto, la capitale Heian, devinrent les couleurs favorites.

La fascination pour ces tons riches et neutres prit la forme du *kasane no irome* ou superposition et dégradé des tons. *Kasane no irome* est l'art de superposer deux ou plusieurs couleurs, et il atteint sa forme d'expression la plus grande dans la superposition des kimonos qui sont portés les uns sur les autres en plusieurs épaisseurs. Une sensibilité très fine est requise pour parfaire une délicate harmonie en combinant des couleurs variées, des motifs et les textures des matériaux.

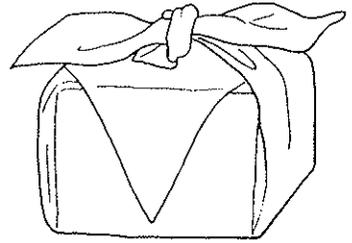
On donnait au *kasane no irome* d'élégants noms de fleurs ou de plantes et les kimonos qui avaient ces couleurs-là étaient portés à des moments particuliers de l'année. Chacun a ses propres dégradés superposés en dedans et en dehors. Tous les *kasane no irome* ne sont pas limités à la combinaison de deux couleurs ; il y a des règles pour grouper trois couleurs.

Le *Kasane no irome* est le plus manifeste dans le choix des kimonos, mais il a eu aussi une influence significative dans d'autres domaines, particulièrement l'artisanat traditionnel. L'art japonais de faire des livres en est un bon exemple. Le recueil poétique *waka* du XVI^e siècle, connu sous le nom de *Sanjûrokunin kashû* (Recueil de poèmes de trente six poètes), un chef-d'œuvre de fabrication de livre, contient de multiples techniques fondées sur le *kasane no irome*. Des parties du livre consistent en raies de beau papier juxtaposées. Dans certaines sections, cinq feuilles de papier mince, teintées en dégradé allant du sombre au pâle, ont été superposées, l'une sur l'autre. A d'autres endroits, les extrémités du papier ont été légèrement modifiées pour créer un effet similaire aux veines circulaires d'un arbre. Le bord du papier superposé est parfois ondulé pour réaliser un changement doux et subtil de couleur, et parfois coupé en ligne droite, créant un contraste aigu. Les motifs de ce livre continuent d'avoir une forte influence sur le *design* japonais moderne.

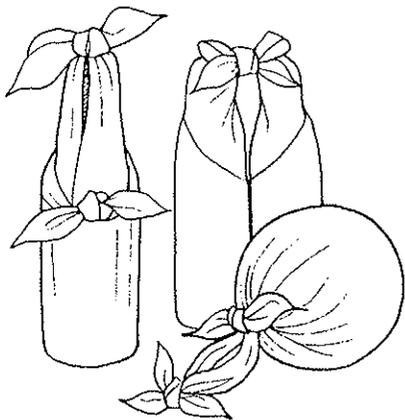


Furoshiki

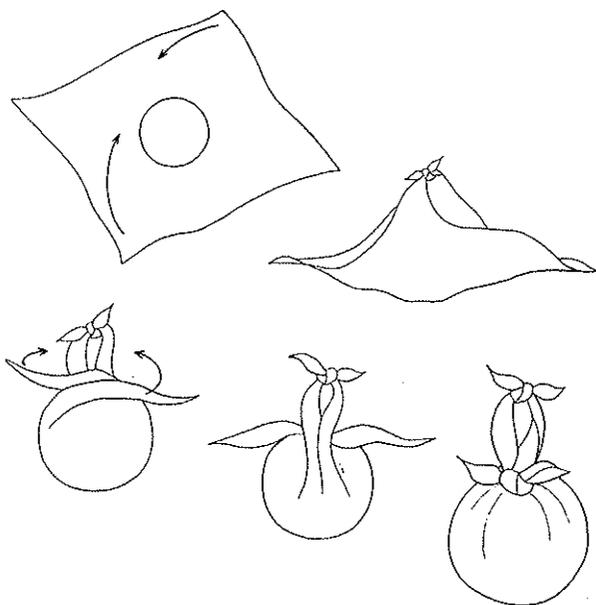
Le *furoshiki* est un morceau carré de tissu utilisé pour envelopper et transporter des objets de toutes formes et toutes dimensions. Ses coins sont tirés et noués de façon à former une poignée. L'étymologie du mot *furoshiki* nous aide à comprendre où commença cette coutume : *furo* signifie bain et *shiki* signifie tapis ou natte, ainsi le *furoshiki* était à l'origine une sorte de natte de bain. Autrefois, les bains japonais étaient comme des bains de vapeur, et au moment du bain, on portait un kimono blanc de coton léger. Le baigneur étendait son *furoshiki* et se mettait dessus pour se déshabiller. Il mettait le kimono blanc et enveloppait le *furoshiki* tout autour des habits qu'il venait de quitter. Après le bain, le baigneur se mettait également sur le *furoshiki* et enveloppait son kimono blanc mouillé pour le porter jusqu'à sa demeure. Cet ancien tapis de bain a donné naissance au moderne *furoshiki*, un moyen de transporter aux multiples usages.



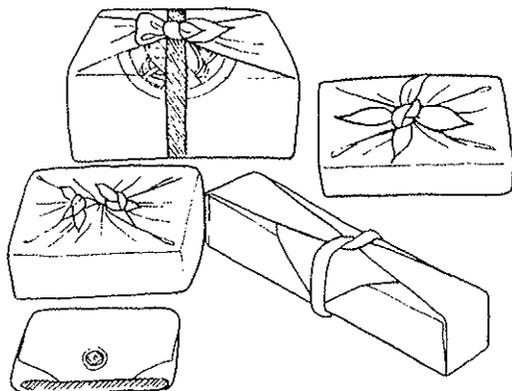
Le mot *furoshiki* commença d'être utilisé probablement entre 1688 et 1710, mais les japonais enveloppaient ce qui leur appartenait dans des pièces carrées de tissu bien longtemps auparavant ; des rouleaux des périodes *Kamakura* (1185-1333) et *Muromachi* (1336-1573) montrent des femmes transportant des ballots de vêtements sur leur tête. A l'origine, les *furoshiki* faits de n'importe quelle étoffe convenaient, c'était simplement coupé dans une forme appropriée. Environ au milieu de la période *Edo* (1603-1867) toutefois, des *furoshiki*, fabriqués spécialement, portant des armes de famille ou des insignes d'échoppes commencèrent à se populariser. Ceux-ci étaient généralement teints en bleu indigo.



Aujourd'hui, les *furoshiki* sont faits de coton, de soie ou de textiles mélangés et vont jusqu'à une taille pouvant envelopper un lit japonais. Autrefois, les *furoshiki* n'étaient pas obligatoirement carrés, n'importe quel tissu qu'on avait sous la main pouvait servir de *furoshiki*, la facilité avec laquelle l'étoffe pouvait être nouée était le plus important et les étoffes épaisses étaient délaissées au profit de celles qui étaient fines et solides, le plus communément le coton.



Outre le fait qu'il est pratique, le furoshiki peut être expressif : rehausser le cadeau par un choix approprié d'étoffes, de couleurs, de motifs, de formes et de nœuds pour l'attacher.



Collection littoral

Jean Allouch, LETTRE POUR LETTRE,
traduire transcrire translittérer

1 volume format 14,5 × 23,5, 336 pages, 7 illustrations, 150 F.

Un psychanalysant apporte ce très court rêve : l'image de la lettre H. Elle est dessinée en blanc sur un panneau à fond bleu. Ces précisions ouvrent l'interprétation : H chiffre le signifiant « Hôpital ». Il s'agit en fait d'une translittération car, de cette image à ce mot, il y a toute la distance d'une écriture idéographique à une écriture alphabétique. Non sans provoquer un rire amusé, l'interprétation suit : la veille, son psychanalyste était intervenu d'une manière intempestive et cet H, qui renvoie, par contiguité, à l'injonction « Silence ! » vient signifier au psychanalyste qu'il a à tenir sa place... et rien de plus.

Avec sa réinscription ailleurs (l'opération analytique effective), l'être qui peut lire sa trace se fait « dépendant d'un Autre dont la structure ne dépend pas de lui ». Cette formule de Jacques Lacan situe la clinique analytique — une clinique de l'écrit — comme celle des avatars de cette dépendance. En parcourant ici ses diverses formes (toxicomanie, hystérie, phobie, fétichisme, paranoïa), on verra se dégager l'instance de la lettre comme translittération.

Francis Dupré, LA « SOLUTION » DU PASSAGE A L'ACTE

Le double crime des sœurs Papin

1 volume format 14,5 × 23,5, 270 pages, 11 illustrations, 155 F.

Quand sa manifestation se trouve en quelque sorte réduite au seul passage à l'acte, la folie — curieusement — intéresse. Qu'a fait Schreber à l'écrivain, au poète, au dramaturge, au peintre, au philosophe, au cinéaste ? Rien. Les sœurs Papin, par contre, sollicitent : les Tharaud, Eluard, Peret, Man Ray, Sartre, Genêt, Houdyer, Papadakis, et d'autres, tout récemment encore, font signe que ce passage à l'acte ne cesse pas de n'être pas résorbé.

A la sensible charnière justice/psychiatrie, leur cas — qui donna lieu à une retentissante bévée psychiatrique — s'inscrit dans le débat, alors fort vif, concernant les « crimes immotivés ». A quoi le passage à l'acte est-il « solution » ? Cette question est au départ du frayage de Jacques Lacan : les sœurs Papin le provoquent à modifier la réponse donnée dans sa thèse, et le conduisent au seuil de l'invention du stade du miroir.

L'application au miroir

1 volume format 14,5 × 23,5, 248 pages, 7 illustrations, 105 F.

Jacques Lacan fut en France le psychanalyste à la fois le plus admiré et le plus contesté. Ces positions extrêmes ont engendré de nombreuses publications sur ce qu'il a enseigné ; centrées sur un point particulier, elles ont privilégié telle période, fixé telle thématique, choisi telle accentuation.

Aujourd'hui, après la mort de Lacan en 1981, il devient possible de s'interroger sur l'apport de l'ensemble de ce que fut cet enseignement de 1932 à 1980. Sur quelles impasses de la psychanalyse interroge-t-il ? Quelles réponses donne-t-il suivant les différents moments de son énoncé ? Ce livre permet que soit enfin ouvert le débat sur ce qu'a accompli Lacan. Il a voulu promouvoir un retour à Freud. Or, ce qu'aura été ce retour est à dire.

Les pages de ce livre mettent en évidence ce qui a orienté la recherche de Lacan du début à la fin : la place de l'image du corps et de l'imaginaire. Elles montrent comment Lacan, en établissant le rapport de l'image au langage et au réel, fut amené à inventer un *nouvel imaginaire*.

L'enjeu de ce débat concerne non seulement les psychanalystes, mais tous ceux qu'intéresse Freud par la découverte qu'il a introduite en notre culture d'aujourd'hui. Pour le gagner, il est souhaitable que l'enseignement de Lacan ne soit pas réduit à quelques formules péremptoires, ni enfermé dans un ésotérisme d'initiés. Ce livre est né de ce double refus.

John P. Muller et William J. Richardson,
OUVRIR LES ÉCRITS DE JACQUES LACAN

Adaptation de Philippe Julien

1 volume format 14,5 × 23,5, 200 pages, 115 F.

Le nom du psychanalyste Jacques Lacan ne cesse de polariser l'attention de nos contemporains. Cependant, en dépit de nombreux ouvrages et revues consacrés à son œuvre, celle-ci reste mal connue ou même systématiquement méconnue. Comment, dans ces conditions, si l'on ne veut pas se contenter de slogans ou de quelques aphorismes, savoir ce que fut réellement l'enseignement lacanien ? La réponse à cette question paraît à première vue simple : aller aux *Écrits*, seul livre de psychanalyse qu'ait publié Lacan lui-même. Mais ce n'est pas chose aisée. En effet, ce recueil composé de divers articles et communications est un incroyable condensé de plusieurs années d'enseignement hebdomadaire : de quoi décourager les lecteurs les plus persévérants ! Les textes de Lacan resteront-ils donc impénétrables à la plupart d'entre eux ?

Refusant cette situation, deux psychanalystes des Etats-Unis, J.-P. Muller et W.-J. Richardson ont fait le pari d'accompagner le lecteur la plume à la main, ligne à ligne, en ce déchiffrement difficile. Et ils l'ont gagné.

En effet, leur ouvrage, *Lacan and Language*, est le décryptement des neufs chapitres naguère choisis par Jacques Lacan et jugés les plus importants pour leur traduction en langue anglaise. Traduit et remanié à l'intention du public d'expression française, il est aujourd'hui la première introduction véritable au texte lacanien des *Écrits*.

littoral a déjà publié

Blasons de la phobie

N° 1 juin 1981

La visite, *C. Misrahi, P. Thèves*. Du déplacement au symptôme phobique, *E. Porge*. Le lieu-dit, *G. Le Gaufey*. Difficultés des théories de l'angoisse chez Freud, *N. Kress-Rosen*. Le pas-de-barre phobique, *J. Allouch*. La vérité parle, le savoir écrit, *P. Julien*. A propos de deux portraits de St. Jérôme lisant, *J. Hébrard*. Une présentation de la coupure : le nœud borroméen généralisé, *M. Viltard*. Traduction : La lettre 52 de S. Freud à W. Fliess. (épuisé)

La main du rêve

N° 2 octobre 1981

Peindre les sons et parler aux yeux, *S. Hart*. Jeux d'écriture dans la civilisation pharaonique, *P. Vernus*. Le trait de la lettre dans les figures du rêve, *M. Viltard*. Les procédés de figuration du rêve, *M. Safouan*. Un concept de Freud : *Die Rücksicht auf Darstellbarkeit*, *D. Arnoux*. Quand... « la plupart des rêves vont plus vite que l'analyse », *F. Biégelman-Barroux*. La vérité parle, le savoir écrit [II], *P. Julien*. Le regard suspendu, *D. Chauvelot*. L'invention de la lettre, *D.G. Laporte*. Freud avec Börne, *J. Fourton*. Traductions : Quelques suppléments à l'ensemble de l'interprétation des rêves, *S. Freud*. Note sur l'histoire de la technique psychanalytique, *S. Freud*. L'art de devenir un écrivain original en trois jours, *L. Börne*. (épuisé)

L'assertitude paranoïaque

N° 3/4 février 1982

Le « règne de la parole » de Brisset et l'étymologie spéculative, *F. Nef*. Sur la théorie médiévale de la *suppositio*, *A. de Libera*. Abord de l'hallucination, *E. Porge*. Spinoza en épigraphe de Lacan, *R. Misrahi*. Du discord paranoïaque, *J. Allouch*. La folie à deux. Du schéma R au plan projectif, *J. Lafont*. Ce que le paranoïaque ne réussit pas, *G. Le Gaufey*. Un lieu commun à la paranoïa et à la psychanalyse, *P. Alerini*. Jean-Jacques ou Jean-Baptiste, *B. Saint Girons*. « Des trésors aveuglants d'authenticité », *C. Amirault*.

Abords topologiques

N° 5 juin 1982

Une écriture de contours, *J.C. Terrasson*. Note sur la trinité, *P. Julien*. De l'écriture nodale, *E. Porge*. Séances mathématiques, *P. Soury*. Lire autrement que quiconque, *M. Viltard*. Du discord paranoïaque II, *J. Allouch*. L'écriture de l'araignée divinatrice, *C.H. Pradelles*. Comment j'ai lu certains de mes livres, *F. Wilder*. La structure comme lieu de forçage symbolique, *J. Bourdieu*. Un nom propre pour la psychanalyse, *J. Poulain-Colombier*. G. Ifrah : « Histoire universelle des chiffres », *L. Bazin*. P.L. Assoun : « Introduction à l'épistémologie freudienne », *G. Le Gaufey*.

Intension et extension de la psychanalyse

N° 6 octobre 1982

Kant avec Sade, *T. Marchaisse*. Du discord paranoïaque III, *J. Allouch*. Remarques sur *Das Ding* dans l'« Esquisse », *J.P. Dreyfuss*. Séances mathématiques II, *P. Soury*. J.M. Olivier : « Lautréamont le texte du vampire », *R. Brossard*. Didi Huberman : « L'invention de l'hystérie ».

L'instance de la lettre

N° 7/8 juin 1983

La « conjecture de Lacan » sur l'origine de l'écriture, *J. Allouch*. Écriture du rêve et écriture hiéroglyphique, *P. Vernus*. Le nom propre et la lettre, *P. Julien*. ... d'une syntaxe sociale, *S. Stoianoff-Nenoff*. Effet de surprise et ponctuation, *J. Poulain-Colombier*. Freud et la ville éternelle, *S. Sésé-Léger*. Le nom brille, *M. Guibal*. ... auteur non identifié, *A. Fontaine*. Les écritures volantes, *B. Saint Girons*. Divination et persécution à Bangoua, *C.H. Pradelles*. Écriture et divination chez Vico, *A. Pons*. Littéralement et dans tous les sens, *B. Cassin*. Une phobie de la lettre : la dyslexie comme symptôme, *E. Porge*. La vis de la lettre, *F. Wilder*. Un trou de mémoire, *G. Le Gaufey*. Le sujet de l'écriture ou le partenaire silencieux, *A.M. Christin*. Bien écrire, *M. Viltard*. La lettre interdite, *J. Bourdieu*.

La discursivité

N° 9 juin 1983

Qu'est-ce qu'un auteur, *M. Foucault*. Les trois petits points du « retour à... », *J. Allouch*. Le discours mystique. Histoire et méthode, *A. de Libéra F. Nef*. La feinte mystique,

G. Le Gaufey. Y a-t-il un discours de la mystique? *P. Julien*. Exorbitantes sœurs Papin, *Dossier*. Spinoza contre les herméneutes, *A. Comte-Sponville*. Les silences de la lettre, *A. Fontaine*.

La censure

N° 10 octobre 1983

La censure du rêve, *S. Freud*. L'E.S., *Erik Porge*. Un nom dans la kabbale, *C.H. Drouot*. Du Matamore au Cid : schéma d'une crise de l'autorité, *C. Poletto*. La cible du transfert, *G. Le Gaufey*. Visite à fossier, *J.Y. Pouilloux*. Poursuite et statue, *M. Loeb*. La moitié de Poulet, *J. Macé*. Le tore et la mise en jeu de la dissymétrie, *A.M. Ringenbach*.

Du père

N° 11/12 février 1984

Religion et paternité, *J. Moingt*. Y a-t-il un irréductible du sinthome, *M.M. Chatel*. Père, ne vois-tu donc pas que tu brûles? *G. Le Gaufey*. Du père incorporé au sinthome, *J.J. Moscovitz*. Double filiation et identités, *M.L. Pradelles de Latour*. Pas l'Un sans l'Autre, ou : la jouissance qu'il ne fallait pas, *I. Diamantis*. A propos d'adoption, *J. Attal*. L'amour de Fromm, *M.F. Sosa*. Une femme a dû le taire, *J. Allouch*. Ainsi, *issit* le père, *J. Baril*. La parenté trobriandaise reconsidérée, *C.H. Pradelles de Latour*. D'où nous vient la théorie psychanalytique? Du père? *C. Dorner*. L'amour du père chez Freud, *P. Julien*. D'un qui dit non, *B. Casanova*. Un cas de mélancolie, *J.P. Dreyfuss*. Version du père et publication, *C. Toutin*. L'autre et le lieu, *A.M. Christin*. Transcrire sa père-version : Bruno Schulz, *P. Hassoun*. Comme est dit du père, *E. Porge*. Imaginaire de la procréation et insémination artifi-

cielle, *D. David*. Les mécomptes du Père Noël ou le complexe d'Enoch, *J.J. Rassial*. Remarques concernant le langage dans les perversions, *D. Cromphout*. « Jean-Jacques, aime ton pays », *B. Saint Girons*. L'artiste peintre et la question du père, *J. Fourton*. Père dans le réel — père symbolique — père réel, *A. Didier-Weil*. Mémoires, *C. Simatos*. (épuisé)

Traduction de Freud, transcription de Lacan

N° 13 juin 1984

Sur le sens antinomique des mots primitifs, *S. Freud*. A propos du *Gegensinn*, *E. Legroux*. Marie Bonaparte, une femme entre trois langues, *M. Viltard*. A travers les langues, *C. Toutin*. Au-dessus des fragments d'un langage plus grand, *M. Cresta*. L'édition des *Ecrits* en espagnol, *M. Pasternac*. Sur la transcription, *D. Arnoux*. La place du lecteur, *D. Cerf-Bruneval*. Transcription et ponctuation, *D. Hebrard*. Lacan censuré, *J. Allouch*. Quelques problèmes de l'établissement des séminaires de J. Lacan, *G. Taillandier*. Fabrique du cas I. Fabrique du cas II. Récréations topologiques, *D. Arnoux*.

Freud Lacan : quelle articulation ?

N° 14 novembre 1984

Freud déplacé, *J. Allouch*. Lacan, Freud : une rencontre manquée, *P. Julien*. L'étrange altérité de l'expérience, *D. Lévy*. Représentation freudienne et signifiant lacanien, *G. Le Gaufey*. M. Duras ou le ravissement du réel, *J.L. Sous*. De l'amitié, *A. Mizubayashi*. Premiers pas, *J.Y. Pouilloux*. Amai sans complexe, *F. Davoine*. Le plan projectif, *S. Barr*. La dissymétrie, le spéculaire et l'objet a, *A.M. Ringenbach*.

L'hainamoration de transfert

N° 15/16 mars 1985

Hainamoration et réalité psychique, *P. Julien*. Le modèle scientifique : Empédocle chez Freud, *J. Bollack*. *So what?* *J. Allouch*. L'amour entre savoir et ignorance, *D. Arnoux*. Deuil et passion : un art de perdre, *D. Cromphout*. Stratégie de la rencontre, *I. Diamantis*. Lacan et son camp, *C. Simatos*. L'objet perdu ne manque pas, *M.F. Sosa*. Sur la « liquidation » du transfert, *M. Viltard*. L'amour Tristan... amour pointilleux des langues, *M. Cresta*. Les deux haines, *A. Didier-Weill*. La pulsion et l'écart, *P. Hassoun*. Le dés(a)ir, *G. Le Gaufey*. Dé-supposer le savoir, *J. Poulain-Colombier*. Dire la haine ? *M.C. Boons*. Le transfert, quand il fait signe à l'éthique, *B. Casanova*. A propos d'Hélène, *B. Cassin*. Comment ça s'écrit, *H. Debray*. La certitude anticipée du perdurable, *E. Porge*. Allogène, *J.L. Sous*. « Mé-salliance » et amour de transfert, *C. Toutin*.

Action du public dans la psychanalyse

N° 17 septembre 1985

Les publics de Freud, *M. Viltard*. L'apparence et l'apparition, *A. Didier-Weill*. La présentation de malades, *E. Porge*. Après la dernière séance, *J. Poulain-Colombier*. L'institution de la psychanalyse en sa publicité, *P. Julien*. Sur le temps logique et ses incidences techniques, *J. Félician*. Encombré du beau, *C. Simatos*. La grande surprise de Psyché, *A. Porge*. Dialoguer avec Lacan, *J. Allouch*. Du plan projectif au cross-cap, *J.P. Georgin*.

L'enfant et le psychanalyste

N° 18 janvier 1986

Le transfert à la cantonnade, *E. Porge*. Historique des concepts et des techniques, *J. Poulain-Colombier*. Avec un enfant, un analysant passe, *M. Gauthron*. La tare et le symbole, *A.-M. Deutsch*. Transfert et fin d'analyse avec l'enfant, *J. Attal*. La vie n'est pas un songe, *M. Viltard*. Analyse d'une névrose obsessionnelle infantile, *E. Sokolnika*. La croix et le mot, *R. Brossart*. Anagrammes et isotopies anagrammatiques, *J. Mayer*. Le trou du savoir, *G. Le Gaufey*. Recouvrements et incompatibilités entre René Thom et Jacques Lacan, *L. Mottron*. Chronique du séminaire, *G. Taillandier*. Le lien borroméen, *E. Porge*.

Quand l'inconscient se fait savoir

N° 19/20 avril 1986

Reminiscences sans rappel, *Laurence Bataille*. L'imbroglie de la faute, *Erik Porge*. Le savoir occulte, *Hélène Picot*. Freud ou quand l'inconscient s'affole, *Jean Allouch*. En passe de savoir, *Christian Simatos*. Une mémoire sans histoire, *Georges Zimra*. Au commencement était l'hypnose : certitude et objection, *Irène Diamantis*. La sorcellerie et le savoir, *Charles-Henry Pradelles de Latour*. Savoir clinique et clinique du savoir, *Paul Alérini*. Il sait que (je sais qu'(il sait que (je sais))), *Alain Didier-Weill*. Descartes déplacé : entre savoir et vérité : le sujet..., *Jean-Paul Aribat*. — (), *Serge Hajlblum*. « Celui qui se gouverne soi-même est gouverné par un grand sot », *Françoise Wilder*. Le savoir, il s'invente, *Marie-Madeleine Chatel*. Qui sait ? *Guy Le Gaufey*. La parole envolée de Jacques Lacan,

Danièle Arnoux. De la chose, *Pascal Padovani*. *The grounds are excellent*, *Jean Allouch*. Le contenu fatal, *Charles Bouazis*.

Identité psychotique

N° 21 octobre 1986

Lacan et la psychose, *Philippe Julien*. Revers de rêve : un acting-out, *Georges Zimra*. Avatars du corps et de son enveloppe, *Anne-Marie Ringenbach*. L'illusion des « Sosies », *J. Capgras et J. Reboul-Lachaux*. Endosser son corps, *Erik Porge*. Il y a un transfert psychotique, *Jean Allouch*. L'incorruptible Palio, *Marie-Madeleine Chatel et Arrigo Lessana*. La seconde mort chez saint Augustin, *Jean-Marc Lamarre*. Point de vue sur l'identification, *Mayette Viltard*. C. Lévi-Strauss : La potière jalouse, *Charles Henry Pradelles de Latour*.

DE S.I.R.

N° 22 avril 1987

Introduction, *Jean Allouch*. S.I.R. : une ouverture que rien ne laissait prévoir ? *Jean-Pierre Dreyfuss*. Qu'il n'y a pas de psychogénèse, *Bernard Casanova*. Une esthétique non transcendantale, *Jean-Paul Aribat*. Une présence sans qualités, *Guy Le Gaufey*. De l'objection comme construction d'objet, *Irène Diamantis*. Le fantasma, un nouage h(a)té, *Erik Porge*. *Tres faciunt insaniam*, *Jean Allouch*. Chiffonner le mot, *Mayette Viltard*. Entretien sur *La bataille de cent ans*, *Elisabeth Roudinesco*. La littérature lacanienne en Argentine, *S. Glasman*, *L. Gusman*, *J. Jinkins*, *M. Levin et J. B. Ritvo*. Chronique du Séminaire de J. Lacan (IV), *Gérôme Taillandier*. Lacan, de l'équivoque à l'impasse, de François Roustang, *Jean Allouch*.

littoral

en librairie

A ANGERS : Richer, 6, rue Chaperonnière. — **A AIX-EN-PROVENCE** : Vents du Sud, 7, rue Maréchal-Foch. — **A BORDEAUX** : La machine à lire, 13, rue de la Devise; Mimésis, 5 bis, rue de Grassi. — **A CLERMONT-FERRAND** : Les Volcans, 80, boulevard de Gergovia. — **A GRENOBLE** : Arthaud, 23, Grande-Rue. — **A LILLE** : Le furet du Nord, 15, place Général-de-Gaulle. — **A LYON** : Librairie des Nouveautés, 26, place Bellecour. — **A MONTPELLIER** : Sauramps, Verrière du Triangle. — **A NANCY** : Librairie des Arts, 18, Trottoirs Héré; Agence de presse, 38, rue St-Dizier. — **A NANTES** : Vent d'Ouest, 5, place du Bon-Pasteur. — **A NICE** : La Sorbonne, 23, rue de l'Hôtel-des-Postes. — **A PARIS** : Le livre à venir, 10, rue Tournefort (5°); L'arbre voyageur, 55, rue Mouffetard (5°); Librairie générale et universitaire, 5, rue Malebranche (5°); St-Michel Sorbonne, 20, rue de la Sorbonne (5°); Presses Universitaires, 49, boulevard St-Michel (5°); Lipsy, 25, rue des Ecoles (5°); Lire Elire, 16, rue de Santeuil (5°); Autrement dit, 73, boulevard St-Michel (5°); Bonnier Lespiaut, 41, rue de Vaugirard (5°); Le divan, 37, rue Bonaparte (6°); La Hune, 170, boulevard Saint-Germain (6°); Du regard, 41, rue du Cherche-Midi (6°). — **A ROUEN** : Sedac Armitière, 5, rue des Basnage; Van Moe, 20, rue Thiers. — **A STRASBOURG** : FNAC, place Kléber; Facultés Bouchariat, 2, rue de Rome. — **A TOULOUSE** : Ombres blanches, 48, rue Gambetta; Privat, 14, rue des Arts. — **AU HAVRE** : La Galerne, Espace Oscar Niemeyer.

Colloque

littoral

il court, il court
le sujet

14 et 15 novembre 1987.

4, place Saint-Germain-des-Prés, Paris 6^e
450 F. Inscription : Colloque Littoral,
15, rue d'Assas, Paris 6^e

Séminaires de l'elp
1988

La brochure est disponible à :
elp, 15, rue d'Assas, Paris 6^e

LA DÉCLARATION DE SEXE

Sur la ségrégation urinaire
Entre l'homme et la femme
De l'albur
La bisexualité selon Freud
W. Fliess : masculin et féminin

INTENSION ET EXTENSION DE LA PSYCHANALYSE

Pour une lecture de Wolfson
Crux logicorum
La prise « en passant » de *La Lettre volée*

RÉCRÉATIONS TOPOLOGIQUES

La bande de Mœbius et le tore

LECTURES

L'art de l'enveloppement au Japon

Entre savoir et jouissance, du littoral au trait littéral, il y a un pas — un pas de sens. Faire semblant ici échoue ; et la feinte se prolonge dans le réel : la pas-science de la psychanalyse vire au délire ou s'instaure en religion. Les pages de LITTORAL sont ouvertes à ce qui se brise au tracé de ce trait.